
STARFIX
ISSN 0756-0559
VIDEODROME
DEBBIE HARRY
BOUNTY
MEL GIBSON
STARS ET GLAMOUR
UNE SIRENE A NEW YORK P. 44
M 2654 - 15 - 17 F
N° 15 - MAI 84 - 17 F - MENSUEL
BELGIQUE 138 FB - SUISSE 5,50 F



La Petite Panda 4 x 4 qui Monte, qui Monte, qui Monte...

Là où une voiture normale peine, cale ou patine, la Panda 4 x 4 passe haut la main.

Et ce n'est pas une image !

Un seul geste, de bas en haut, même en roulant, et votre petite Panda traction avant se transforme en vaillante 4 roues motrices.

Simple ! Simple comme bonjour ! Simple comme la Panda !

① Traction avant.
② 4 roues motrices.

Après les Panda 34 et 45, les Super et Toit Ouvrant, vous pensiez sans doute que Fiat avait épuisé toutes ses malices ?

Faux !

La Panda est une petite bête qui n'arrête pas de grimper !

M.A.O.

Fiat Panda Les Voitures à Malices.



Moteur de 965 cc (6 CV), boîte 5 vitesses. Transmission Steyr-Puch aux roues arrière (témoin d'enclenchement). Pneus spéciaux. Deux rétroviseurs extérieurs réglables de l'intérieur. Lunette arrière dégivrante avec essuie-lave-glace. Pare-brise feuilleté, glaces athermiques. Peinture métal et toit ouvrant en option. Homologation version commerciale (TVA récupérable).



FIAT

EDITO



Concept du "Ver des sables de Dune" par GIGER pour le project inabouti de Ridley Scott.

Les risques du métier

Emportés par notre enthousiasme, nous avons fait le mois dernier une erreur grave. Autrement dit, nous avons vendu la peau du scoop avant de l'avoir tué.
Il n'y aura pas de dossier sur *Dune* dans ce numéro.
Ce film-là, nous l'attendons avec une impatience sans bornes. Imaginez un peu ! Il faut remonter jusqu'en 1977 et *La Guerre des Etoiles* pour retrouver pareille démesure dans un projet ! Ceci explique celà. Ce qui constituait ce mois-ci la première partie d'un immense dossier devait être représentatif des espoirs que nous mettons en ce film-monstre.
Mais n'oublions pas que *Dune* sort le 7 décembre seulement aux USA. Ce qui signifie une distribution française pour le premier trimestre 1985 ! Sans le savoir, nous avons mis en péril la loi du secret, le copyright, la "fabrique à jouets" et tous les dérivés possibles et inimaginables d'une grosse production américaine. Les producteurs et les distributeurs nous ont, pour ces raisons légitimes, intimé l'ordre de ne rien dévoiler de *Dune*. Ce sont les risques du métier ! Les risques que nous encourons à parcourir le monde entier pour ramener des documents souvent exclusifs mais "dangereux".
Mais ce n'est que partie-remise ! Ces photos, quoi qu'il en soit, garderont cette exclusivité, ça nous pouvons vous l'affirmer. Sitôt le feu vert donné, nous vous garantissons de réaliser sur le film de David Lynch le plus important dossier de la presse française. Reculer pour mieux sauter selon l'expression.
Bien sûr, cet édito-Méa Culpa n'empêchera pas certains de médire. Aucune importance. On publie, histoire de prouver que nos promesses n'étaient en rien exagérées, le seul dessin inédit du génial Giger pour le projet initial de Ridley Scott. Ça promettait déjà à l'époque, je vous laisse imaginer ce que Carlo *E.T.* Rambaldi a pu en faire aujourd'hui !...
Pour l'heure *Glamour 84* qui, du Mel Gibson de *Bounty* à la sirène de *Splash* tient lieu de consolation joyeusement printannière à notre grand œuvre avorté. Un scoop en chasse un autre !

Nicolas Boukrief ■

SOMMAIRE



n°15

STARFIX N° 15, Mensuel - Depôt légal : Avril 1984 - Copyright © Starfix Editions 1984 - Tirage du n° 14: 120000 exemplaires - **Directeur de Publication** : Christophe Gans - **Assistant à la Direction** : Frédéric Albert Lévy - **Secrétaires de Rédaction** : Nicolas Boukrief et François Cognard - **Comité de Rédaction :** Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Hervé Deplasse, Christophe Gans, Colonel Kurtz, Frédéric Albert Lévy, Claire L. Paillocher, Jérôme Robert - **Collaboration** : Fabienne Issartel, Gwénolé Laurent, Benoît Lestang, Hélène Merrick, Philippe Ory (correspondant U.S.A.), Claire Sorel - **Directrice Artistique** : Paola Boileau. - **Direction Artistique en collaboration** : Etienne Marie - **Maquette** : Marie-Noëlle Ywanoff, Victor Barnèche - **Correspondant à Los Angeles** : Jordan R. Fox - **Photocomposition** : Photocompo 2000 - **Photogravure** : Prunelle, Ets CERAT - **Impression** : Presses Montsouris - **Siège Social** : 13, rue de la Cerisaie, 75004 Paris - **Tél.** : 277.18.10 - **STARFIX** SARL au capital de 20000 F; RC Paris 326.754.157 - **Gérant** : Edmond Cohen - **Diffusion France** : NMPP - **Développement** : Yan Basely - **Directeur de Publicité** : J.R. Jouët - **Chef de Publicité** : Philippe Puech - **Photographe** : Marianne Rosenstiehl.

Remerciements : A2, C.B.S., C.F.R.P., C.I.C. Coline, Columbia, Distributeurs Associés, Ecom, Fox-Hachette, Fox U.S.A., FR3, Gaumont, Globe Export, J. & M., Lorimar, Parafrance, P.S.O., Symphonia, TF1, Transcontinentale, Wald Disney, W.E.A. disques, Warner, Wonderland. Ainsi que, Michèle Abitbol, Jean-François Balmer, Josée Bénabent Loiseau, Patrick Bokanowski, Pierre Carboni, Michèle Darmon, Caroline Décriem, Fabienne Ferreira, Olivier Gillon, Agnès Goldman, Gilbert Guez, Pierre Hani, John Herzfeld, Jean-Pierre Jackson, Françoise Landesque, Dominique Segall, Henry Verneuil, Philippe Videcoq, Jean-Pierre Vincent.

Publication STARFIX. Membre inscrit à l'OJD.

Inspection des ventes et réassort : V.S.D. - Tél. : 359.12.00

ACTUALITES







TENDRES PASSIONS – L'AFFRONTEMENT – LES COPAINS D'ABORD

Des films qui en disent plus long sur l'Amérique que bien des études de sociologie...

TENDRES PASSIONS

Oh le beau film yaourt parfum mélo, spécial sanglots, avec de vrais morceaux de bravoure, spécial cabot, qui colle aux sentiments, s'attaque directement aux glandes lacrymales et donne finalement envie de gerber tant son contenu est racoleur!

L'Amérique entière verse des seaux de larmes devant cette "Tendre Passion" qui unit une mère à sa fille, sa fille à son mari, son mari à sa maîtresse, et le voisin de villa à la mère, retour à la case départ. C'est beau comme dans la vie au cinéma. Tout le monde s'aime, se déchire, déconne, réfléchit, parle à son voisin, épluche les carottes. Shirley MacLaine en grand-mère généreusement avare est parfaite, bien entendu, tout autant que Jack Nicholson en alcoolo porté sur le sexe, que Debra Winger en jeune fille-jeune femme excessive, et que le mari, les enfants, les copines. Bref, tout le monde est au poil, il n'y a rien à redire. Par-fait. Jusqu'ici, ça baigne. Là où ça se gâte, c'est quand on décide de faire mourir une des antagonistes du couple fatal mère-fille, et que pour faire plus moderne, moins déjà vu, on choisit de supprimer la fille. Enfer et damnation! Horreur et consternation! La jeunesse occise avant la vieillesse, la fleur avant l'âge, la grande faucheuse s'est trompée de sablier, ça en file un coup aux traditions. Sous le choc de l'atroce nouvelle, tout le monde devient bon, la mamy égocentrique, le voisin goguenard, le mari trompeur; il n'y a que le gamin hostile qui garde la tête froide et continue de faire la gueule à sa moman terrassée par le mal dans son petit lit d'hôpital... Sale gosse! Il pourrait pourtant se laisser attendrir, comme des milliers de spectateurs, devant le mal qui progresse et la malade qui se défait chaque minute un peu plus. C'est la Bérézina, et on a vraiment droit à tout : les tuyaux, la souffrance, les cernes qui se creusent, la barbe qui pousse les scènes d'adieux (Qui va garder les enfants? Heureusement ils n'ont pas de chien), et pour finir, la fin, ouf, il n'y a plus que l'enterrement à se farcir et après on pourra sortir respirer un bon coup dehors pour chasser l'odeur de médicaments.

L'AFFRONTEMENT

"Comme je suis une femme, moi, je ne vais voir que des films en V.F.", m'expliquait récemment une vieille cuisinière cinéphile. Il me fallut un moment pour comprendre que, dans son esprit naïf quoique déterminé, V.F. signifiait Version Femme, V.O. étant bien entendu réservé aux Versions Ommes... Alleluya! Il semble que le message de cette brave femme ait été reçu par l'Amérique puisqu'il nous arrive aujourd'hui deux versions différentes d'un même thème, celui de l'amour profond liant un chef de famille veuf à son enfant, avec élimination physique d'un des deux éléments à la fin. La V.F., c'est bien sur *Tendres Passions* (exploitant le rapport mère/fille); et c'est *L'Affrontement* (père/fils) qui sert ici de V.O. Et si j'ai nettement préféré la version omme, ce n'est pas par esprit de contradiction typiquement féminin, c'est parce que, lorsque Paul Newman décide de toucher le cœur des gens en leur racontant une histoire simple et émouvante, il n'a pas besoin de sombrer dans le mélo pour atteindre son but. Vous ne trouverez pas dans *L'Affrontement* de personnages excessifs, pleins de passion, d'humour, d'originalité et de fric, comme on n'en voit qu'au cinéma. Pas non plus de belles villas, de galipettes coquines, de deuxième degré, de clins d'œil complices au public. Newman a quelque chose à dire – un truc du genre : on peut être père et fils, ne pas se ressembler niveau mode de vie, mais essayer de se comprendre (ici c'est toujours le *fils* qui fait les efforts de conciliation, démarche peu courante). Dans le rôle du père, il est ahurissant de perfection. Oubliez la star, vous ne verrez dans ce film qu'un gauche grutier buté et aigri, acide jusqu'à la dureté, sans jamais réussir à devenir véritablement antipathique – le charisme, on peut pas lutter contre. Et dans *L'Affrontement*, Newman ne se contente pas de jouer : il produit, met en scène, et pour la première fois, participe à l'écriture du scénario. Le tout avec un mot d'ordre : faire sobre

LES COPAINS D'ABORD

Enchaînons : après deux films qui *finissent* sur des enterrements, voici un film qui *commence* par un enterrement. Les croque-mort ne chôment pas, en USA. Cela dit, ici on meurt sainement, sans chougnages ni drame : le spectateur n'a jamais vu et ne verra jamais l'enterré qui s'est ouvert les veines. Alors là, c'est lui qui a choisi; s'il préfère être mort plutôt que vivant, c'est son problème, on ne va pas pleurer sur son sort. Par contre, on peut se demander pourquoi il a fait ça, et c'est justement la question que vont se poser tous ses copains venus à l'enterrement. Aujourd'hui, ils sont presque tous arrivés et rangés, ce qui va souvent de pair, mais quand ils étaient jeunes ils formaient une sacrée bonne bande de chouettes copains avec le mort. Quand on s'est aimé si fort, il doit bien en rester quelque chose au fond des mémoires... Nous épargnant les flashbacks, Lawrence Kasdan joue à fond la carte des mots d'auteur et des remarquables qualités professionnelles de ses comédiens (c'est d'ailleurs une véritable manie aux USA : les acteurs jouent merveilleusement bien, du premier au dernier rôle).

Pour que ses acteurs se fondent dans les personnages comme si ils y étaient, il les a fait vivre et répéter ensemble un mois avant de commencer le tournage, comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre. Un tel perfectionnisme se justifie dans ce type de film, où tout repose sur la cohérence et la crédibilité du groupe... Si vous acceptez de rentrer dans le jeu des personnages, leurs souvenirs deviendront les vôtres, et vous vous sentirez nostalgique d'un passé que vous n'avez jamais vécu. Pour vous inciter à suivre, une vingtaine de *rock & soul* des sixties forment une bande son très convaincante!

Claire L. Paillocher ■

FICHE TECHNIQUE :

TENDRES PASSIONS. (Terms of Endearment). 1984. U.S.A. 132 mn. PR : James L. Brooks pour Paramount. REAL : James L. Brooks. SCN : James L. Brooks. PH : Andrzej Bartkowiak. CAM : Don Reddy. DEC : Polly Platt. COST : Kristi Zea. MONT : Richard Marks. MUS : Michael Gore. DIST : C.I.C. SORTIE PARIS : 04/04/84.
AVEC : Shirley MacLaine (Aurora), Debra Winger (Emma), Jack Nicholson (Garrett), Jeff Daniel (Flap), Danny DeVito (Vernon).

FICHE TECHNIQUE :

L'AFFRONTEMENT (Harry & Son). 1984. USA. 115 mn. Technicolor. PR : Paul Newman et R.L. Buck. REAL : Paul Newman. SCN : Paul Newman et R.L. Buck. PH : Donald McAlpine. CAM : Michael McGowan. DEC : Henry Bumstead. COST : Linda Benedict. SON : Howard Warren. MONT : Dede Allen. MUS : Henry Mancini. DIST : Parafrance.
AVEC : Paul Newman (Harry), Robby Benson (Howard), Ellen Barkin (Katie), Wilford Brimley (Tom), Judith Ivey (Sally).

FICHE TECHNIQUE :

LES COPAINS D'ABORD. (The Big Chill). 1984. U.S.A. 104 mn. Panavision. Technicolor. PR : Michael Shamberg. REAL : Lawrence Kasdan. SCN : Lawrence Kasdan et Barbara Benedek. PH : John Bailey. DEC : Ida Random. COST : April Ferry. MONT : Carol Littleton. DIST : Columbia.
AVEC : Tom Berenger (Sam), Glenn Close (Sarah), Jeff Goldblum (Michael), William Hurt (Nick), Kevin Kline (Harold), Mary Kay Place (Meg).



LES MALHEURS DE HEIDI

La coquine à son pépé.

Pour les nostagiques des incalculables aventures d'Heidi lues ou aperçues dans l'enfance, et pour ceux qui ont déjà fabriqué des mômes, Heidi-Haïda est de retour !
Et pour commencer, elle bondit joyeusement sur la montagne de son grand-père en faisant un strip-tease déluré ! Naturellement tous les animaux piaillent à tue-tête et l'applaudissent à tout rompre. Haaaaiiiiidiiiii... Yoddle, yoddle, pire que Tarzan.
Cette jolie petite péronnelle sort tout droit des porte-monnaie des vieux Hanna et Barbera qui ont mis le paquet : un dessin un peu *101 Dalmatiens*-Disney, des hordes de bestioles à la *Blanche-Neige*, une musique style *Casse-noisettes* avec une touche à la Louis Prima (hélas, ici, on entendra Carlos au lieu de Sammy Davis Jr dans le rôle du Rat ; néanmoins, le doublage français est bon). Des couleurs magnifiques et pas de vide ou d'approximation dans les décors. Les moutards aux anges se déchaînent dans la salle et frémissent aux moments forts : bataille de rats aux dents pointus et aux regards diaboliques entourant Heidi, djinns et génies jaillissant de la forêt, ou monstres hantant les nuits de Heidi...
Que de dangers guettent la vie d'une pauvre petite, perdue sous la pluie dans un monde hostile ! Passez-moi un mouchoir.
En 1937, c'était Shirley Temple qui jouait le rôle d'Heidi.
J'aime bien les films débiles, surtout quand ils sont aussi colorés, joyeux et appliqués (le metteur en scène Robert Taylor a réalisé et animé *Les Sorciers de la Guerre* de Ralph Bakshi, pas rien !) Sniff.

Hélène Merrick ■

FICHE TECHNIQUE :
LES MALHEURS DE HEIDI. 90 mn. PR : HANNA-BARBERA. REAL : Robert Taylor. SCN : Joseph Barbera, Jameson Brewer et Robert Taylor d'après le roman *Heidi* de Johanna Spyri. Chansons de Sammy Cahn et Burton Lane. MUS : Hoyt Curtin. DIST : par LMD/Michel Gauchon Distribution. ADAPT pour les dialogues : Nathalie Nahon. DIR ART : Gérard Cohen. ADAPT pour les chansons : Claude Lemesle. DIR ART : Jean Eckian. VOIX de : Marie-France Sillière (Heidi), Armand Mestral (le grand-père), Vincent Ropion (Pierre), Danièle Volle (Tante Deta), Amélie Morin (Clara), Micheline Dax, Pierre Doris, Carlos, Nathalie Juvet... SORTIE PARIS : 14/03/84. (Remerciements : Coline)



YENTL

Ma brillante carrière.

"A une époque (1900) où le monde des études appartenait aux hommes, vivait une fille qui s'appelait Yentl..."
Yentl étudie en cachette, et quand son père meurt (j'ai une impression de déjà vu, moi !), elle se coupe les tifs et se fringue en garçon pour rejoindre les étudiants de la Yeshiva, école rabbinique où l'on enseigne le Talmud. Bien sûr, elle tombe amoureuse de son compagnon d'études et sa situation plus qu'ambiguë donne lieu à des quiproquos troublants et inextricables.
Barbra Streisand s'est démenée pendant quinze ans pour tourner la nouvelle d'Isaac Bashevis Singer, et le résultat, énorme pavé plein de bonnes intentions à la gloire de la chanteuse, laisse proprement perplexe. Streisand me plaisait bien dans *What's up Doc?* de Peter Bogdanovitch, et sa voix glisse habituellement un agréable sirop dans mes oreilles, mais le hic de *Yentl*, pour ne pas dire son handicap insurmontable, est la "musique" de Michel Legrand qui ressemble à la charge de toutes les brigades lourdes réunies et empêche quasiment le spectateur et auditeur de respirer un minimum vital.
Out la bande-son et il restera un gentil film naïf et bien éclairé, des costumes superbes, et la beauté brune d'Amy Irving, beaucoup plus convaincante que dans *Show Bus*.
Contrairement à son héroïne qui n'a besoin de personne, Barbra devrait accepter sans pinailler un metteur en scène énergique pour la diriger une prochaine fois. Pour ce que j'en dis... !

Hélène Merrick ■

FICHE TECHNIQUE :
YENTL. (Yentl). 1982. U.S.A. 133 mn. Scope. Technicolor. Dolby Stéréo. PR : Barbra Streisand. REAL : Barbra Streisand. SCN : Jack Rosenthal et Barbra Streisand. PH : David Watkin. CAM : Peter MacDonald. DEC : Roy Walker, Leslie Tomkins, Tessa Davies. COST : Judy Moorcroft. SFX : Alan Whibley. SON : Tim Blackham. MONT : Terry Rawlings. MUS : Michel Legrand. DIST : C.I.C. SORTIE PARIS : 11/04/84.
AVEC : Barbra Streisand (Yentl), Mandy Patinkin (Avigdor), Amy Irving (Hadass), Nehemiah Persoff (Papa), Steven Hill, Allan Corduner, Ruth Goring.



SAHARA

Les Bédouins aboient, la caravane passe.

Encore une fille qui se déguise en garçon ! Qu'est-ce qu'elles ont toutes ? ! Cette fois, Brooke Shields (*La Petite, Le Lagon Bleu*) non seulement endosse gracieusement un costard et se dessine une moustache sous le nez, mais se lance dans une course transsaharienne réservée aux hommes dans une Gordon-Packard conçue par son défunt papa chéri. Epoque : 1927. Et la propre môman garde du corps de l'actrice, ayant sans doute remarqué la croissance évidente de sa fifille, la laisse même quitter son véhicule pour se mettre dans le plus simple appareil, dans une scène d'amour torride.
Dans ce désert surpeuplé, deux tribus s'affrontent en une guerre aussi sanglante que désordonnée et la belle Brooke, malgré deux enlèvements, un mariage, des tentatives de viol répétées et des galipettes passionnées, réussit à récupérer sa bagnole et à mener son aventure au happy-end. Les cœurs de midinette seront servis !
Avec ses méchants caricaturés, ses décors un peu *cheap* et ses invraisemblances touchantes, *Sahara* dégage un certain charme proche des romans-photos et des histoires de Cheikh-Valentino qui faisaient pâmer nos grands-mères. C'est peut-être du vice, mais les récits chromos un peu puérils sont pour moi comme des hors-d'œuvres gluants à des plats de résistance servis par Elfman ou John Waters ! Un peu de bicarbonate ne serait pas de refus !

Hélène Merrick ■

FICHE TECHNIQUE :
SAHARA. (Sahara). 1983. U.S.A. 106 mn. Scope - Couleurs. Dolby Stéréo. PR : Menahem Golan et Yoram Globus. REAL : Andrew MacLaglen. SCN : James Silke. PH : David Gurfinkel. DEC : Luciano Spadoni. SON : Eli Yarkoni. MUS : Ennio Morricone. DIST : Warner Columbia.
AVEC : Brooke Shields (Dale), Lambert Wilson (Jaffar), Horst Buchholz (Von Glessing), John Rhys-Davies (Rasoul), Steve Forrest (R.J. Gordon), Cliff Potts (String).



POLAR

Un nom de poisson

Il s'appelle Eugène Tarpon, il a un nom de poisson, et les gens n'arrêtent pas de le lui faire remarquer. C'est un ancien C.R.S. Un jour en Bretagne, à cause d'une grenade lacrymogène mal lancée, il a tué un manifestant. Il a démissionné et il est parti à Paris. Il aurait pu monter une boulangerie ou rentrer à la sécu. Mais il a choisi de devenir détective privé. Ça ne lui réussit pas. Jamais personne ne monte les six étages de son immeuble sans âge pour lui proposer quoi que ce soit. Pourtant, Tarpon approvisionne régulièrement de ses cartes de visite les boîtes aux lettres des H.L.M., mais rien n'y fait. Personne à se mettre sous la dent : pas même une bonne femme adultère ou un clébard en cavale. Jusqu'à ce qu'elle débarque en pleine nuit. *Elle*, l'héroïne fatale de tous les polars. *Elle*, la pythie désespérée, qui traîne dans sa robe les destins ratés de toute une meute de fantoches. Truands aboyeurs, cinéastes porno, journaleux accro, amants névrosés : voilà ce qu'elle va lui foutre dans les pattes, la belle inconnue. Et ce coup-ci, Tarpon va se démener comme dans un vrai roman policier. Il serait même capable d'y laisser sa peau...

Ça fait déjà pas mal de temps que les journaux spécialisés et les amateurs de polars attendaient ce film de Jacques Bral. Parce que, cette fois, un roman de Manchette ne servait pas d'exutoire aux parades d'une idole mais avait des chances de trouver un illustrateur sincère et respectueux. *Extérieur Nuit*, le premier film de Bral, avait séduit par son naturalisme wendersien (errances dans Paris la nuit), c'est justement ce qui manquait aux adaptations cinéma de Manchette : un peu de réalisme poétique. Une relecture délicate et personnelle. Eh bien ! ils avaient raison de se réjouir d'avance, les fanas, parce que *Polar* est un beau voyage. Bral a tenu la gageure d'entremêler trois mondes, sans jamais... trahir leurs identités respectives : celui de Manchette, celui du roman policier avec ses règles immuables, et le sien propre.

Série blème

Comme *Tchao Pantin* de Berri et *Série Noire* de Corneau, *Polar* appartient à la veine réaliste du policier français. Banlieues ou quartiers de Paris aux allures de cimetières gris, troués çà et là de pierres tombales à balcons, protagonistes piteux, névrosés, qui se remuent comme des grenouilles fatiguées dans ces vivariums à l'abandon, destins de chiotte sans papier de rechange : l'aventure est au bout de l'impasse.

Eugène Tarpon, le privé au passé et à l'imper crasseux, est le petit frère de l'ex-flic Coluche et du représentant en peignes nacrés Dewaere. Même cinéma intérieur, même vie sans odeurs : c'est seulement devant une glace qu'il trouve quelqu'un à qui parler vraiment. Devant une glace, mais surtout pas pendant une enquête qui n'avance à rien. Une enquête tout juste bonne à remplir trois colonnes dans *Détective*.

Pourtant, son aventure impersonnelle nous touche bien plus que les exploits des "flingofrocs" notoires. Et ce n'est pas par hasard. Au spectaculaire de lunapark, Bral a préféré la poésie des caniveaux. Pas celle de Beineix, trop imbibée de culture Coca-Cola, mais une poésie glauque, qui atteint droit les sens et les tripes.

Tarpon évolue au milieu d'un tas de moribonds si éreintés et si inutiles que sa course à l'assassin n'a plus de raison. Autant rechercher un vieux pot de yaourt dans un camion-poubelle de Barbès au petit matin. Bral respecte parfaitement les conventions de l'intrigue policière, si ce n'est que son héros se laisse manipuler du début à la fin. Flics, truands, journalistes, meurtriers : tous l'embarquent sur une piste différente, le kidnappent, l'utilisent au passage pour récupérer des statuettes bizarres qui n'ont aucun rapport avec le reste (amusante référence au *Faucon Maltais* de Huston !). Des types se font des cartons entre eux : il en profite pour se tirer avec sa femme fatale qui le harcèle comme une mauvaise carie, et continue tant bien que mal sa pauvre enquête depuis une chambre d'hôtel !

Non, décidément, Tarpon n'a rien d'un vrai privé, son génial interprète, Jean-François Balmer, fait plutôt penser à un marchand d'aspirateurs revenant d'une tournée en province. C'est d'ailleurs comme ça qu'il a abordé son personnage : *"Je ne connais rien aux mythologies des romans policiers. J'ai vu en Tarpon une sorte de provincial déraciné qui prend une chambre à Paris près de la gare et tente de résoudre des problèmes de solitude"*. Solitude. C'est un peu la gangrène de l'univers de Tarpon. Amants désespérés, starlettes du porno sans avenir, journalistes qui se remplissent la page blanche à coup de Castelvin.

Polar est somme toute une espèce d'opéra du malheur, peuplé d'ombres en rupture de disparition. Bral a une façon unique de parler de ce qui se passe dans les consciences en rade, de saisir les sursauts de lucidité de marginaux rongés par le désespoir. Si vous parvenez à lire entre ses images, vous vous en souviendrez longtemps. Sinon, ben, vous quitterez la salle, et rentrerez chez vous regarder *Cadence 3*. La réalité est tellement plus marrante...

François Cognard

FICHE TECHNIQUE :

POLAR. 1983. France. 97 mn. 1,66-35 mm. Eastmancolor. PR : Les Films Noirs. REAL : Jacques Bral. SCN : Jacques Bral, d'après un roman de Jean-Patrick Manchette, *Morgue Pleine*. DIAL : Jacques Bral, Jean-Paul Lecas, Julien Levi. PH : Jacques Renoir, Jean-Paul Rosa Da Costa. COST : Olga Pelletier. CASC : Remy Julienne. MONT : Jacques Bral, Anne Boissel, Noun Serra. MUS : Karl-Heinz Schaffer. DIST : Les Films Noirs. SORTIE PARIS : 21/03/84.
AVEC : Jean-François Balmer (Eugène Tarpon), Sandra Montaigu (Charlotte Le Dantec), Pierre Santini (Inspecteur Coccioli), Roland Dubillard (Jean-Baptiste Haymann), Claude Chabrol (Théodore Lyssenko).


Young & Rubicam
FAITES MOUSSER
LES BONS MOMENTS
Kronenbourg
Kronenbourg a du caractère; c'est une bière fine, juste assez amère. Elle est brassée depuis 3 siècles en Alsace.

GUERRE FROIDE

Soporifique critique socio-politique des rosbifs.

Ai-je vraiment vu ce film? Ah oui, je l'ai vu il y a trois jours... Et déjà, je suis en train de l'oublier, comme s'effacent sur le sable les traces d'un trio de promeneurs sans importance. Peut-être, si vous êtes anglophile, si l'histoire du canal de Suez vous passionne depuis votre enfance et si vous connaissez à fond la guerre des Falklands, peut-être apprécierez-vous plus que moi ce long film pas très bien cousu et pas facile à suivre au niveau des dialogues. Les trois héros sont terriblement cultivés, snob et élégamment blasés, et si vous n'êtes pas parfaitement au fait des affaires d'Angleterre, vous allez vous sentir rapidement largué par leur conversation perpétuellement allusive sans jamais être véritablement instructive. Frustrant. Seul Tim Curry-le génial transsexuel du *Rocky Horror Picture Show* tire son épingle du jeu grâce à son sourire carnassier qui déchire le brouillard persistant qui enveloppe tout le film. Pourtant, le héros (qui ne quitte jamais l'écran trente secondes, cet homme-là n'a-t-il donc jamais besoin de s'isoler?) n'est autre que Jonathan Pryce, excellent dans *Breaking Glass* comme dans *La Foire des Ténèbres*. Ici, il est non seulement mal filmé (le réalisateur Richard Eyre étant nettement plus doué pour valoriser les paysages que les acteurs) mais aussi très ennuyeux et plutôt antipathique. Avec son job comme avec les filles, il s'y prend comme un pied, et on a honte pour lui. Par une étrange perversion du script, il conduit une Jaguar noire, arrogante, superbe et mille fois plus racée que lui. Evidemment, il est incapable de faire trente *miles* sans crever lamentablement un pneu sur une petite route déserte. Voilà bien l'histoire du film : une sombre Jaguar immobilisée dans la campagne anglaise, pendant que le raté cherche un cric. Belle, et inutile. Frustrant.

CLAIRE L. PAILLOCHER ■

FICHE TECHNIQUE :
GUERRE FROIDE. (The Ploughman's Lunch). 1984. G.B. 107 mn. 35 mm. Technicolor. PR : Ann Scott et Simon Relph. REAL : Richard Eyre. SCN : Ian MacEwan. PH : Clive Tickner. DEC : Luciana Arrighi. COST : Luciana Arrighi. MONT : David Martin. MUS : Dominic Muldowney. DIST : Pari Films.
AVEC : Jonathan Price (James Penfield), Tim Curry (Jeremy Hancock), Charlie Dore (Susan Barrington), Rosemary Harris (Ann Barrington), Frank Finlay (Matthew Fox)



L'ENFER DE LA VIOLENCE

Le mièvre et la torture

Ainsi Bronson est de retour. Le problème, avec ce vieux cuir tanné, c'est qu'il joue toujours le même film depuis déjà un bon moment et, contrairement à Bébel, il n'a pas vraiment une bouille à faire rire. A la longue, ça ressemble même à un plat de chili con carne abandonné dans le frigo. Et son nouveau film ressemble carrément à une champignonnière ou, mieux, à une fabrique de pénicilline. Sur l'affiche française, le slogan publicitaire proclame : *"Dans l'exécution de la justice il n'y a pas de meilleur exécuteur que Bronson"*. Bronson est donc directement assimilé au justicier, il est *le* tueur retiré des affaires qui coule des jours paisibles sur une île ensoleillée du Pacifique. Il lui faudra reprendre du service pour venger un ami journaliste torturé et assassiné par un ignoble docteur au service du régime facho guatémaltèque. Ouf, voilà les données du problème.

Le sujet est double. On peut en tirer soit un film de politique-fiction, à la façon des *Garçons qui venaient du Brésil* ou du classique *Marathon Man*, soit un film bassement vulgaire et opportuniste. Jack Lee Thompson a opté pour la seconde solution sans la moindre hésitation. Habitué à filmer Bronson, il nous avait bien fait plaisir avec *Le Bison Blanc* ou *Cabo Blanco*. Il vaut mieux oublier le reste ; cet enfer-là n'est que celui du spectateur cherchant désespérément son briquet pour éclairer sa montre.

Le film débute sur une scène de torture aussi complaisante qu'inutile. Durant la suite du spectacle, nous avons encore droit à une foultitude de séquences-gadgets qui sacrifient aux effets en vogue avec un mépris total pour le public : bagarres, poursuites, lesbiennes (et Bronson planqué sous le lit), tortures, tueur cocaïné, psychologie de troquet, happy end. Evidemment il y a là-dedans une inconsistance déprimante sauf au moment où le toubib tortionnaire explique sur le vif les procédés techniques de la torture à un aréopage de militaires studieux. Un instant d'une trop grande gravité pour passer inaperçu.

Bronson ne joue plus, il trimballe placidement sa carcasse avec l'assurance tranquille que procure le fric facilement gagné. Et si l'inconditionnel moyen en a pour son compte, il aurait bien tort de s'arrêter. D'ailleurs, il prépare déjà *Un Justicier dans la Ville 3*. Encore un film qui va me donner des maux de ventre...

Hervé "Action Man" Deplasse ■

FICHE TECHNIQUE :
L'ENFER DE LA VIOLENCE. (Evil That Men Do). 1983. USA. PR : Pancho Kohner. REAL : Jack Lee Thompson. SCN : David Lee Henry et John Crowther. MUS : Ken Thorne. DIST : Warner Columbia. SORTIE PARIS : 14/03/84.
AVEC : Charles Bronson, José Ferrer.





LES DIABOLIQUES

L'odeur des consciences

Henri Georges Clouzot, le metteur en scène des *Diaboliques*, est un peu oublié aujourd'hui. Balayé avec pas mal d'autres (Duvivier, Carné, Chenal), par les jeunes loups de la Nouvelle Vague dans les années 60, il a pourtant gratifié le cinéma français de sacrés chefs-d'œuvre : *Quai des Orfèvres, Le Salaire de la Peur, Le Corbeau, L'Assassin habite au 21.* Des ringardises vieillottes, pensez-vous? Pas tant que ça. Plus qu'un artisan inspiré, Clouzot était une sorte de médium maussade, en visite permanente dans toutes les antichambres sordides de la société. Pensions de familles, music-halls repaires d'assassins, villages de province sournois contaminés de lettres anonymes : des lieux puant la mort, où le pittoresque des locataires dissimule des desseins ignoblement pervers. Jalousies, trahisons, dénonciations : Clouzot, plus encore que Duvivier, ne voyait que la vie en noir. Dans ses voyages au bout de la nuit, il ne s'est attardé que sur ce que la personne humaine a de plus mesquin, de plus pervers.

Son œuvre est bien plus qu'une illustration : un réquisitoire acharné et desespéré.

En 1954, alors que Robert Lamoureux et Noël-Noël font marrer les familles avec leurs comédies bon-enfant, il réalise *Les Diaboliques*. Un drôle de choc. Comme le *Vertigo* d'Hitchcock, son scénario s'articule autour d'un roman de Boileau et Narcejac, les duettistes français du polar d'après-guerre. C'est le seul point commun entre les deux films. Hitchcock greffait une magnifique histoire d'amour sur la trame policière, Clouzot, lui, en rajoute dans le glauque et le viscéral. Point de poésie, mais un réalisme maniaque purement anecdotique.

Les Diaboliques est l'histoire d'un assassinat. Celui d'un directeur d'école tyrannique et ignoble (Paul Meurisse plus suave que jamais). Ignoble avec ses élèves, ses profs, sa femme et sa maîtresse... Oui : tout ça! Jusqu'au jour où la femme et la maîtresse décident d'en finir avec lui. Et pas de douce façon. Elles le droguent, le noient dans une baignoire (beuh!) et jettent son cadavre dans la piscine de la pension. Mais voilà que le corps disparaît et se met à hanter les couloirs comme un fantôme écossais. Pour la suite, voir sur place...

Voilà un film jubilatoire. Les personnages se détestent, se trahissent, s'entredévorent avec une telle cruauté que ça en devient irrésistible. Dans une telle flaque de boue, inutile de chercher quelqu'un à qui vous raccrocher : il vous trahirait l'image suivante. Alors, comme on verrait des insectes enfermés dans un bocal de verre, on les regarde se dévorer en silence. Sur fond de faïences poisseuses de salles de bain, ou de chambres d'hôtels moites, éclairées comme des caveaux.

Cette esthétique de mort, qui affleurait poétiquement dans le *Vertigo* d'Hitchcock (Kim Novak nimbée de clartés verdâtres), agresse ici par sa crudité et son luxe de détails. Façon fait divers *France-Soir* : cadavre aux yeux révulsés perdu au fond d'une baignoire, visite à la morgue, empoisonnement à l'arsenic. A l'image du bassin d'eaux croupies où les deux femmes jettent le corps de Meurisse, *Les Diaboliques* est un film qui sent mauvais. A croire qu'à force de fouiller dans les consciences pourries, il s'en dégage une odeur... Certes, l'intrigue s'étire un peu par moments, les coups de théâtre n'ont plus la même force qu'il y a trente ans, et Vera Clouzot, la femme du cinéaste, qui interprète la pauvre Cosette cardiaque tourmentée par l'ogre Meurisse, l'interprète de façon bien incertaine, malgré la faveur des éclairages, mais qu'importe : le *regard* de Clouzot sur ses malheureux congénères garde tout son venin. A lui seul, il vaut le détour.

François Cognard ■

FICHE TECHNIQUE :

LES DIABOLIQUES. 1954. France. 100 mn. Noir et Blanc. PR : FILMSONOR S.A. REAL : Henri Georges Clouzot. SCN : H. G. Clouzot, d'après un roman de Pierre Boileau et Thomas Narcejac. PH : Armand Thirard, Julliard. DEC : Léon Barsacq. SON : William Siv[illegible] MONT : Madeleine Gug. MUS : Georges Va[illegible] Parys. DIST : Marceau Cocinor. SORTIE PARIS : 14 Mars 84.
AVEC : Simone Signoret (Nicole), Paul Meurisse (Michel Delasalle), Vera Clouzot (Christine Delasalle), Charles Vanel (le policier), Michel Serrault et Pierre Larquey (les professeurs).

FORBIDDEN ZONE

Les souterrains du rock et de la fesse.

Dans la cave de la famille Hercule, une porte donne sur le monde de la 6e dimension où règnent une fracassante souveraine et son roi, le nain Fausto. Frenchy Hercule, dégoûtée de l'école, dégringole, telle Alice au pays des horreurs, dans les boyaux qui mènent à la Forbidden Zone où elle va connaître des péripéties parfois cruelles mais toujours burlesques et polissonnes.

Le réalisateur Richard Elfman, trente-trois ans, a fait partie du Grand Magic Circus avant d'épouser une des actrices de la troupe et de s'installer aux Etats-Unis. Marie-Pascale, sa femme, incarne une Frenchy à l'accent français délicieux, pleine d'humour et de glamour dans ce film tonique dont la musique, solide et variée, composée par Oingo Boingo, promet d'ailleurs d'être le boum de l'année. Des accents à la Kurt Weil quand Susan Tyrell chante de sa voix rauque et sensuelle du romantisme pour les scènes d'amour avec Hervé Villechaize (le nain de *L'homme au pistolet d'or*), du jazz dans les souterrains du diable avec les Mystic Knights d'Oingo Boingo...

Un festival sonore!

Les décors peints en noir en blanc, le mouvement fébrile et loufoque du film évoquent Méliès, les B.D. underground autant que les absurdes et délirantes aventures des Trois Stooge. Le film devait à l'origine être colorié à la main, mais faute de moyens... Tel qu'il est, *Forbidden Zone* devrait vous réjouir et vous exalter autant que le public du F.U.F.U. de Nancy!

Hélène Merrick ■

FICHE TECHNIQUE :

FORBIDDEN ZONE. (Forbidden Zone). 1980. U.S.A. 74 mn. Standard Noir et Blanc. PR : Richard Elfman. REAL : Richard Elfman. SCN : Richard Elfman, Matthew Bright, Nick L. Martinson. PH : Gregory Sandor. DEC : Marie-Pascale Elfman. SFX : John Muto. MONT : Martin W. Nicholson, Laja Holland. MUS : Danny Elfman et Oingo Boingo. DIST : Sinfonia Films. SORTIE PARIS : 11/04/84.
AVEC : Susan Tyrell (La Reine Doris), Hervé Villechaize (Le Roi Fausto), Marie-Pascale Elfman (Frenchy), Toshiri Baloney (Squeezit et Renée), Viva (La Reine Déchue), Kedrick Wolfe (Le Professeur Travesti), Danny Elfman (Satan), Giselle Lindley (La nymphomane), Phil Gordon (Flash), Hyman Diamond (Gramps), The Kipper Kids (Les Robots), Joe Spinell (Le marin ivre).



La cassette-audio FUJI est une hypersensible. Du genre à ne laisser passer aucun son du genre à tout capter, et même le son des B.D. Attention les oreilles, ça va faire mal ! Parce que votre cassette FUJI est au Béridox. Les particules microscopiques du Béridox sont régulièrement alignées et imbriquées. En les serrant ainsi les unes contre les autres, elles sont multipliées et elles emmagasinent alors bien plus de données magnétiques pour reproduire le son tel qu'il est, dans toutes ses nuances, avec ses graves et ses aiguës.*

DISPOSITION DES PARTICULES DE BÉRIDOX.



Avec votre cassette FUJI vous pourrez vibrer de plaisir dans toutes les nuances du son.
Votre cassette FUJI est au Béridox. Elle est hypersensible.
Vous n'en croirez pas vos oreilles !

Dist SETTON GROUP

FUJI
BERIDOX.

LA CASSETTE HYPERSENSIBLE.

LLES BRÈVES... NOUVELL

■ Plein de projets pour Isabelle Adjani : un clipvidéo signé Luc Besson (Le Dernier Combat) pour début avril, un nouveau film avec Andrzej Zulawski (Une adaptation de L'Idiot) pour cet été, un projet aux côtés de David Bowie pour Yvan Passer (Cutter's Way) et un autre aux côtés de Warren Beatty (Reds) ! Ouf, ça bouge pour notre meilleure actrice nationale...

■ Passionnant projet que le **STARMAN** de John Carpenter (Christine) ! Jeff Bridges (Tron), Karen Allen (Les Aventuriers de l'Arche Perdue) et Charles Martin Smith (Un Homme parmi les Loups) y affronteront une créature polymorphe. Jusque-là, rien de nouveau par rapport à The Thing ou Alien. Mais attention ! Chaque phase de mutation de la créature sera confiée à un maquilleur différent. J'ai nommé : Dick Smith (Au-delà du Réel), Rick Baker (Le Loup-Garou de Londres) et Stan Winston (la séquence des chiens de The Thing). Ça va faire très, très mal !...

■ Débile ! Le Bolero de John Derek avec Bo Derek ne s'appelle désormais plus Bolero, mais **BO-BOLERO**. Ouaf !...

■ Francis Veber est énormément apprécié aux U.S.A. Il doit ainsi écrire, et peut-être réaliser, **KING FOR A DAY** avec Eddie Murphy (Un Fauteuil pour Deux).

■ Un film documentaire sur son père, telle est la seule ambition actuelle de George Stevens Junior, fils du réalisateur de Gunga Din.

■ Disney nous prépare **BABY**, l'aventure du petit dinosaure retrouvé en Afrique (budget : 14 millions de dollars), que nous verrons sur les écrans pour Noël. La partition sera écrite par Jerry Goldsmith (Twilight Zone).

■ Pas mal de problèmes pour **GREYSTOKE**, le Tarzan de Hugh Hudson (Les Chariots de Feu). Après les problèmes de raccords dont on vous parlait le mois dernier, voilà que la nouvelle version montrée a vingt-cinq minutes de moins que la précédente. Mauvais signe !...

■ Le **BODY DOUBLE** de DePalma (Scarface) promet ! On sait que le réalisateur veut en faire son film le plus violent et le plus "chaud". Il a ainsi auditionné Annette Haven, la célèbre hardeuse aux côtés de Craig Wasson (Le Fantôme de Milburn).

■ En projet pour Paramount : **FLASHDANCE II**. Fallait s'y attendre.

■ Pour l'inauguration du nouveau Palais des Congrès de Nice, la cinémathèque de la ville organise une gigantesque rétrospective intitulée : **LE SEPTIEME ART A UNE HISTOIRE – HOMMAGE A WARNER-COLUMBIA, L'HISTOIRE DE DEUX MAJOR COMPANIES AMERICAINES**. Les bacchanales auront lieu du 10 au 21 avril. En clôture : une avant-première de L'Etoffe des Héros en présence de Philip Kaufman ! Autre avant-première : Sahara le 16 avril. En présence du sable.

■ Après avoir cassé sa tirelire, Richard Brooks (Les Professionnels) va entamer **THE FEVER** sur les professionnels des jeux de cartes.

■ Louis Gosset Junior (Les Dents de la Mer III) n'a pas intérêt à être frileux. C'est en Islande et en Hongrie qu'il tournera **ENEMY MINE**, le nouveau film de Richard Longcraine (Le Cercle Infernal) au budget de 18 millions de dollars.

■ Agatha Christie encore et toujours pour **ORDEAL BY INNOCENCE**, le film de Desmond Davis (Le Choc des Titans) avec Faye Dunaway (Bonnie and Clyde), Christopher Plummer (Meurtres par Décret), Sarah Miles (Le Marin qui abandonna la Mer) et Ian MacShane (Surexposé). Davis réalisait mou avec les petites bébêtes de Harryhausen, on se demande vraiment ce qu'il va bien pouvoir faire avec un whodunit...

■ La Nouvelle-Zélande réalise pas mal de films en ce moment. Après le sublime Utu que nous verrons bientôt en France, les producteurs montent là-bas un autre projet d'envergure, **QUIET EARTH**. Une sorte de Le Monde, la Chair et le Diable tiré d'une nouvelle de Craig Harrison où un savant se retrouve seul sur terre après un holocauste nucléaire, avec une femme et un Vietnamien. A sa place, je m'inquièterais un peu...

■ Des nouvelles des productions Cannon. Les deux compères Golan et Globus mettent en chantier **BREAK DANCIN'**. Autre projet : **OVER THE TOP** dirigé par Golan lui-même, avec... avec Sylvester Stallone. Et évidemment, les éternelles suites dont **UN JUSTICIER DANS LA VILLE 3, NINJA IV** et **MASSACRE A LA TRONCONNEUSE 2**.

■ Des personnages âgés de 15-25 ans dans les années 40 au milieu d'un tas d'aventures fantastiques situées dans des îles du Pacifique, c'est **SKY PIRATES**. Le nouveau film de Colin Eggleston (Long Week-end) après Innocent Prey. A la musique, Brian May (Mad Max) ; à la bande-son, Roger Savage (Le Retour du Jedi).

■ Ry Cooder (Long Riders, Sans Retour) signera une fois encore la B.O. d'un Walter Hill. C'est à lui en effet que le réalisateur de 48 Heures a fait appel pour ses **STREETS OF FIRE**.

■ Ken Annakin, ce vieux cinéaste académique (L'Appel de la Forêt) tourne actuellement **FAIR GAME** avec Deborah Raffin (La Sentinelle des Maudits).

■ **UNDER THE VOLCANO**, le dernier John Huston, pourrait bien se retrouver au Festival de Cannes...

■ Timothy Bottoms (Johnny s'en va-t-en guerre) et Sharon Farrell (Out of the Blue) se retrouvent tous deux sous les **SHADOWS OF THE KILIMANDJARO**.

■ C'est Tom Selleck (Magnum à la T.V.) qui aura l'honneur d'être le premier rôle de **RUNAWAY**, le prochain Michael Crichton (Looker). Début du tournage fin mai.

■ Le projet **CHORUS LINE** a enfin un réalisateur ! Cette gigantesque Comédie Musicale qui a fait un carton à Broadway sera en effet adaptée au cinéma par Richard Attenborough. Rappelons que de multiples talents ont déjà abordé le projet, entre autres Sidney Lumet (The Wiz), Michael Bennett (le metteur en scène original), Mikhail Baryscnikov et John Travolta. C'est finalement le metteur en scène de Gandhi qui a décroché ce film commercialement très, très prometteur. Les auditions sont maintenant achevées, mais l'on ne connaît pas encore le casting.

■ 1er juin : sortie américaine de **STAR TREK III : THE SEARCH OF SPOCK**. Espérons que ce sera meilleur que le II.

■ Ricky Schroeder (Le Champion) tourne actuellement des spots T.V. pour des produits alimentaires. A c't'âge-là, ça mange que du yoghourt mais c'est déjà has been...

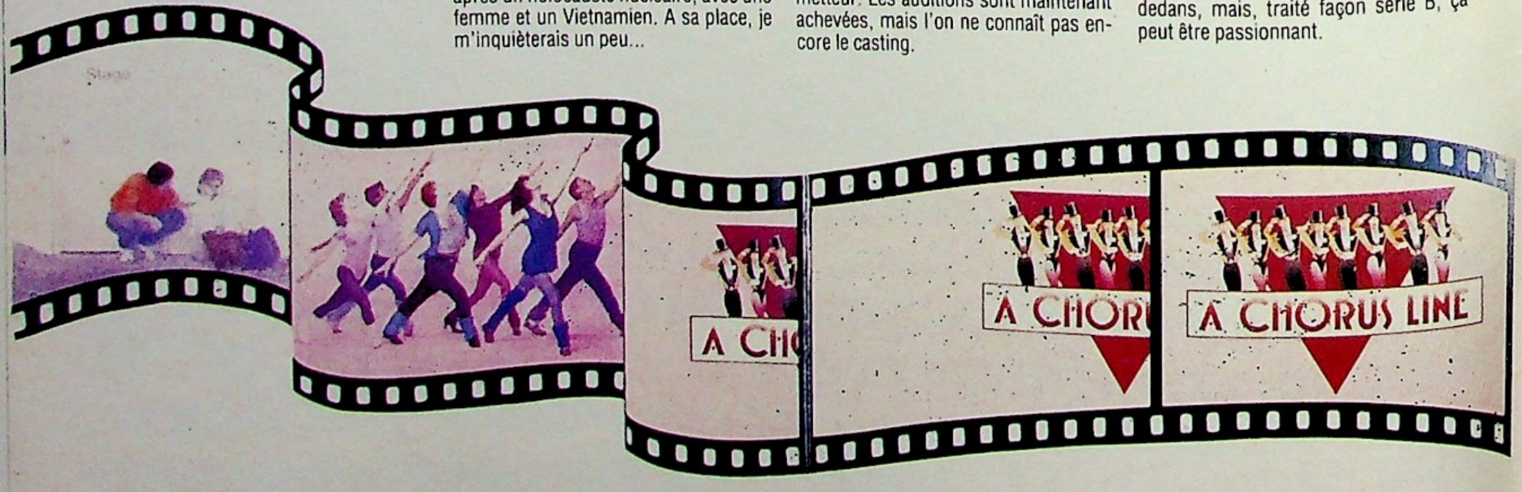
■ James Gardner (Victor-Victoria) aux côtés de C. Thomas Howell (Outsiders) pour **TANK**.

■ Le tournage de **1984** commence. L'adaptation du livre d'Orwell verra évidemment le jour avant la fin de cette année. Dans le rôle principal John Hurt (Elephant Man). Le budget est un peu maigre, 5 millions dollars, mais le réalisateur, Michael Radford (Another Time, Another Place), annonce cependant que le développement de la pellicule sera fait d'une façon toute nouvelle qui devrait donner des teintes inhabituelles soulignant l'aspect futuriste des images. Aïe, Aïe, Aïe... Ça sent le mauvais goût !...

■ Après Flash Gordon, encore de la parodie de S.F. pour le réalisateur Michael Hodges avec **MORONS FROM OUTER SPACE**, qui raconte comment trois petits aliens débarquent sur terre et deviennent des stars du rock et des médias.

■ Alors que l'on sait déjà que David Bowie, pour 2 millions de dollars, sera le méchant du prochain James Bond, From a View to a Kill, voilà que les producteurs de Jamais Plus Jamais font à leur tour une déclaration choc puisqu'ils annoncent la mise en chantier d'une nouvelle série, **S.P.E.C.T.R.E.** consacrée à l'espion britannique. M'est avis que les Broccoli ne vont pas le prendre très bien et que c'est le départ d'une nouvelle lutte juridique...

■ Encore de la S.F. avec le très alléchant **THE LAST STARFIGHTER** de Nick Castle (Tag) avec Lance Guest (La Ferme de la Terreur), Dan O'Herlihy (Halloween III) et Robert Preston (Victor-Victoria). Il s'agit là d'un brave petit Américain qui se retrouve face à une horde d'extraterrestres bien décidés à envahir la terre. Rien de nouveau là-dedans, mais, traité façon série B, ça peut être passionnant.



LES BRÈVES... NOUVELLES



■ Nous vous annoncions dans notre dernier numéro que **HURLEMENTS 2** allait être signé par un inconnu, c'est faux ! En effet, ça va être l'affaire de Fritz Kiersch, le réalisateur de Children of the Corn, une toute nouvelle et fort intéressante adaptation de Stephen King. Howling II racontera, lui, les déboires d'un jeune gars avec les assassins de sa sœur chérie. Les assassins, vous l'aurez deviné, ne sont autres que nos petits amis poilus les loups-garous ! Hé, hé ! Début du tournage en mai.

■ Il avance, il avance, le **OZ** de Walter Murch (bande-son de plein de Coppola) d'après le Magicien d'Oz de Baum. Au casting, on peut déjà citer Piper Laurie (Carrie) et Nicol Williamson (Excalibur) et côté technique, on sait que le film va faire appel aux effets spéciaux les plus modernes et les plus variés. Dans la bande des SFX, on retrouve d'ailleurs Zoran Perisic auquel l'on doit tout de même pas mal de trucages époustouflants (Superman, par exemple). Autre détail : le directeur artistique est Norman Reynolds (La Guerre des Etoiles, Les Aventuriers de l'Arche Perdue). Cette fois encore, les copains de Dorothy promettent enfin d'être une ribambelle de créatures toutes plus surprenantes les unes que les autres.

■ Pour les fous de films d'animation, signalons la sortie de **LE TRUC**, le premier annuaire-guide du cinéma d'animation en France, bourré d'adresses utiles, et abondamment illustré. Pour les gens concernés : indispensable. Son prix est de 200 francs et vous pouvez le commander à **TARCUS,** 17 rue Joubert 75009 Paris - Tél. (16.1) 526.15.33.

■ Pour les fous de B.D., signalons la sortie de **L'INDEX COMPLET DES EPISODES DE THE AMAZING SPIDERMAN** recensés par un malade du genre plutôt méticuleux. A commander à Mathias Farrugia, 35, rue du Val Fleuri, 91800 Brunoy. C'est un zine, mais ça a l'air très bien foutu.

■ D'ici quelques semaines, Arthur Penn viendra en France pour mettre en chantier son nouveau film, **ON TARGET.**

■ Jürgen Prochnov (La Forteresse Noire) et Jacqueline Bisset (Class) font des choses interdites, mais pas celles que l'on croit, dans **FORBIDDEN.** Le matériau d'origine est un livre de Leonard Gross, The Last Jew in Berlin. Rien à voir avec Le Dernier Tango à Paris.

■ Bientôt, bientôt, le tournage de **LEGEND**, le nouveau Ridley Scott (Blade Runner), fabuleux avant même d'avoir été tourné. Un petit détail supplémentaire, l'excellent Tom Cruise (Risky Business) sera au casting.

■ Maurice Gibb (l'un des trois ringards) vient de composer la musique de **BREED APART**, le film de Philippe Mora (Return of Captain Invincible) avec Rutger Hauer (Blade Runner).

■ Alan Parker ne réaliserait-il pas comme prévu l'adaptation cinéma de la B.D. Ranxerox de Liberatore et Tamburini ? Fort possible. Son nouveau projet s'intitule en effet **BIRDY.**

■ Deux nouveaux produits de S.F., dont on ne sait à vrai dire rien, pour la boîte de production New Century : **PULSE** et **INVISIBLE STRANGLER**, un projet jusqu'alors resté inachevé avec Robert Foxworth (Prophecy).

■ Richard Gere n'est pas le **KING DAVID**. Il n'a d'ailleurs qu'un tout petit rôle dans le film de Bruce Beresford (Tender Mercies) en comparaison de Alice Krige (Le Fantôme de Milburn) et Edward Woodward (Héros ou Salopard ?).

■ Il a commencé ! Quoi ? Mais le tournage de **FLESH AND BLOOD** voyons ! Le film d'Heroic Fantasy de Paul Verhoeven (Le Quatrième Homme) avec Rutger Hauer (Les Faucons de la Nuit). Pour les photographes amateurs : comme autrefois pour Conan, le tournage se déroule en Espagne.

■ Dans le genre projet fou : l'adaptation de **L'ENFER** de Dante. Quand on voit que c'est Vittorio Storaro (Coup de Cœur) qui doit en signer la photo, on crie de joie. Mais on déchante un peu quand on apprend que le metteur en scène prévu est Giuliano Montaldo (Marco Polo).

■ Problèmes de production pour le **RED HARVEST** de Bernardo de Bertolucci (La Luna) d'après Hammett. Embassy se retire du projet et le producteur commence à songer à Wall Street et à des souscriptions publiques.

■ Un **ADAM ET EVE** plus sérieux sans doute que le film interprété par Galabru/Sapritch (qui s'est bien planté d'ailleurs), c'est ce que termine actuellement le cinéaste Michael Anderson (L'Age de Cristal) en Australie. Dans le rôle des deux tourtereaux : deux inconnus. Dans le rôle du diable : Sir Robert Helpmann (Patrick).

■ Exit les Wolfen, bienvenue les **HYPER SAPIEN**. Tel est en effet le nouveau projet, budgeté 18 millions de dollars, du réalisateur Michael Wadleigh (Woodstock). Le tournage devrait commencer en septembre à Londres et en Nouvelle-Zélande.

■ **THE MOSQUITO COAST**, le projet commun de Peter Weir (L'Année de tous les dangers) et Jack Nicholson, est repoussé d'un an pour des raisons de production ! Ce film, dont le scénario devrait être signé par Paul Schrader (La Féline), devrait se dérouler au Belize, en Amérique Centrale. En attendant, Peter Weir cherche à monter son propre scénario, **HOME**.

■ En tournage à Los Angeles déjà : **CITY LIMITS**, le très attendu deuxième film d'Aaron Lipstadt (Android) avec John Stockwell (Christine et, incessamment, Radioactive Dreams et James Earl Jones (L'Age de Cristal).

■ Francis Coppola sera producteur exécutif pour **LIONHEART,** un film produit par sa sœur, l'actrice Talia Shire (Rocky). Il faut croire qu'elle est aussi bonne productrice que comédienne puisqu'elle a réussi à réunir 21 millions de dollars pour ce film d'heroic fantasy à l'équipe technique encore inconnue.



■ Encore un psycho-killer pour le nullisime Sean Cunningham (Vendredi 13) : **NEXT OF KIN.** Thème : un tueur fou dans une université américaine. Assez inattendu et belle subversion du genre par l'intérieur.

■ John Savage (Voyage au bout de l'Enfer) retourne au front pour **THE LONG RIDE**, dont le tournage vient de s'achever en Hongrie. Ah, oui ! La guerre de 39-45, au fait !...

■ C'est maintenant Richard Benjamin (Où est passée mon Idole ?) qui est chargé de la mise en scène de **CITY HEAT**, avec Burt Reynolds et Clint Eastwood, pour la première fois réunis. Le précédent projet de Benjamin, le fameux **DICK TRACY**, tombe à l'eau, ne pouvant être budgeté à moins de 14 millions de dollars. Quant à Blake Edwards (S.O.B.) initialement prévu pour City Heat, il s'occupe dorénavant de **MICKEY AND MAUDE** avec Dudley Moore (Elle).

■ Linda Blair n'en sort pas. Après Les Anges du Mal, la voici toujours au cœur de la violence carcérale, comme on dit, dans **SAVAGE STREETS**.

■ Sortie en août aux USA : **BEST DEFENSE**, avec Dudley Moore (Elle) et Eddy Murphy (48 Heures). On ne savait même pas qu'il s'était fait, celui-là !...

■ Nouveaux problèmes pour le **COTTON CLUB** de Coppola. En plein montage, le cinéaste est reparti avec toute son équipe pour trois nouvelles semaines de tournage (en studio). Quand on sait que le budget était déjà passé de 20 à 40 millions de dollars...

■ **THE WHITE STALLION**, au budget de 2,5 millions de dollars, et avec Ernst Borgnine (L'Empereur du Nord) et Valérie Perrine (Superman) est, paraît-il, d'une teinte toute différente de celle de L'Etalon Noir de Carroll Ballard.

■ En tournage, le nouveau film de Istvan Szabo (Mephisto), avec Klaus Maria Brandauer (Mephisto et Jamais Plus Jamais) : **COLONEL REDL**, d'après l'autobiographie du fils illégitime du Colonel Kurtz.

■ Ça se confirme : il y aura bien les premiers films de Cronenberg (Stereo, Crimes of the Future...) et **CRONENBERG** HIMSELF au Festival de Saint-Malo (derniers jours d'avril).

■ Actuellement en tournage, **SPACE VAMPIRES**, le dernier Tobe Hooper (Poltergeist) promet d'être excellent. Quelques détails supplémentaires sur ce film de S.F. tiré d'un scénario de Dan O'Bannon (Tonnerre de Feu) : la photo sera signé Alan Hume (L'Empire contre-attaque) et les rôles principaux sont tenus par Steve Railsback (Le Diable en Boîte) et Peter Firth (Tess).



BOX OFFICE



BEBEL ET BIEN UN TRIOMPHE!

Le mois dernier, on vous avait laissé sur le triomphe absolu du père Hitchcock au beau milieu d'un marasme de demi-échecs. C'est à peu de chose près le même scénario qui s'est déroulé durant le mois de mars. **Fenêtre sur Cour** s'est remarquablement maintenu (14 217 voyeurs en septième semaine sur Paris !). On a pu craindre un instant un effet de saturation avec la sortie inattendue de **Une Femme Disparaît** et l'arrivée longuement préparée de **Sueurs Froides**. Mais rien n'y fait : avec ses 34 252 entrées en trois semaines et cinq salles seulement, **Une Femme Disparait** est l'un des champions actuels (avec le curieux **Meurtre dans un jardin anglais** !) du circuit d'Art et d'Essai. Quant à **Sueurs Froides**, il démarre à peine moins bien que **Fenêtre Sur Cour** : 77 252 "private eyes" en 26 salles pour sa semaine d'ouverture. L'engouement retrouvé pour le Maître du Suspense devrait lui assurer de nombreux spectateurs pendant longtemps encore.

Que se passe-t-il donc en ce moment dans les cinémas de France et de Navarre ? Il semble que seules les reprises de haute volée remplissent les fauteuils ! La surabondance de nouveaux films et surtout de bons films (que de réussites sur les écrans depuis le début de l'année !) laisse perplexe un public qui préfère se rabattre sur des valeurs confirmées et ne pas s'échiner à choisir un grand "nouveau" film plutôt qu'un autre. Qui aurait cru que la saturation des écrans profitait ainsi à la cinéphilie galopante et à la revoyure enthousiaste ? Après le prodigieux succès de la reprise de **Blanche-Neige, Merlin l'Enchanteur** vient racheter l'injustice de certains échecs disneyiens (**La Foire des Ténèbres**) et attire 122 602 apprentis-sorciers en 29 salles seulement. C'est très, très bien ! A côté de cela, les autres grosses sorties du mois font piètre figure...

Pour en finir avec Avoriaz, **L'Ascenseur**, armé de son Grand Prix, n'a pas grimpé très haut. Le film de Dick Maas fait à peine mieux que **La Quatrième Dimension** ou **Christine**. Ou encore que le "très attendu" **Dead Zone**, pas si attendu que ça en fait puisqu'il s'est épuisé en l'espace de trois semaines à la manière de ses prédécesseurs en direct d'Avoriaz. Le cinéma fantastique semble avoir embrayé sur une vitesse de croisière aux alentours de 200 000 entrées parisiennes avec des résultats franchement décevants en province.

En revanche, la violence urbaine demeure un réservoir de surprises. Le **Mesrine** de Génovés avec son affiche ringarde aura quand même capturé 86 316 CRS en première semaine. Le coup de vache qu'on lui a fait en le retirant de l'affiche pour un scandale quelconque pue l'alibi politique à des kilomètres. Enfin, personne ne serait resté indifférent si le film avait été un chef-d'œuvre, mais on en est loin ! En tout cas, le public français aime les "gueules" patibulaires à souhait. Bronson et son **Enfer de la Violence** (que l'on nous a caché avant sa sortie pour des raisons par trop évidentes) marche bien en dépit de son interdiction aux moins de 18 ans. Plus de 140 000 victimes en deux semaines. Pacino, De Palma et leur **Scarface** (beaucoup plus violent en l'occurrence mais ô combien plus prestigieux !) s'en tire beaucoup moins bien : 170 984 balles perdues en trois semaines. Sniff. Ce n'est pas terrible pour un tel film, même si sa durée de trois heures lui enlève une partie de ses séances quotidiennes. La longueur ne gêne pas les Français quand il s'agit d'aller voir **La Traviata** ou l'événement **Carmen** de Rosi qui fait un malheur (152 273 mélomanes en deux semaines, 18 salles et seulement trois séances quotidiennes !). Donc, il faut se faire une raison, ce qui était attendu comme la martingale imparable pour relancer la machine à sous a bel et bien capoté. Ce sera en fait à l'inépuisable Belmondo de remplir les caisses du fonds de soutien avec ses **Morfalous.** 50 000 légionnaires le premier jour ! Oui, vous avez bien lu, LE PREMIER JOUR !

Aujourd'hui, le seul qui puisse talonner Bébel, ou du moins faire un bout de chemin avec lui dans le B.O., c'est Coluche. Les Césars ont donné un coup de fouet terrible à **Tchao Pantin** qui ajoutera facilement 100 000 spectateurs à son acquis parisien. Par contre, le miracle n'a pas fonctionné avec les deux lauréats **A nos amours** et **Le Bal**. Eh eh !... Au rayon des sorties plus modestes, **Bad Boys** se prend une raclée. Il gagnera ses fans en vidéo. C'est la vie, said the old folks ! **Second Chance** est plutôt malchanceux. Il faut dire que la recette "grease" est assez maladroite, que Travolta s'est récemment couvert de ridicule avec **Staying Alive** et que l'affiche du film ressemble à tout sauf à une affiche de film. Cela dit, c'est dommage que la comédie américaine ne marche plus alors que la nôtre fonctionne à plein tube. **Le Léopard** et **Vive Les Femmes** cartonnent grâce à leurs allures de film d'aventure ou de paillardise branchée, ce qu'ils ne sont d'ailleurs nullement dans l'un ou l'autre des cas ! Quant à moi, je pleure sur les résultats moyens de **Local Hero** et ceux, trop moyens, de **Risky Business**, deux perles d'imagination et de bon sens cinématographique. Inconsolable, je vous dis. Un kleenex SVP !

Christophe Gans ■

COTE OFFICIELLE

Résultats arrêtés au **27/3/84**

FILMS DE PLUS DE 1 000 000 ENTREES

LE MARGINAL	•	1 119 728 (22)
LES COMPERES	•	1 051 657 (18)

FILMS DE 500 000 A 1 000 000 ENTREES

PAPY FAIT DE LA RESISTANCE		927 566 (13)
BLANCHE NEIGE ET LES 7 NAINS	•	886 925 (17)
FLASHDANCE		873 249 (25)
LE RETOUR DU JEDI	•	860 056 (23)
OCTOPUSSY		847 593 (15)
TCHAO PANTIN	•	783 855 (14)
JAMAIS PLUS JAMAIS	•	779 306 (17)
LA CRIME		521 388 (13)

FILMS DE 400 000 A 500 000 ENTREES

LE BON PLAISIR	•	475 764 (10)
VIVEMENT DIMANCHE		475 288 (30)
WAR GAMES		438 099 (12)
ZELIG		431 494 (25)
GARÇON !		428 016 (11)
RUE BARBARE	•	418 389 (12)
TONNERRE DE FEU		414 781 (13)

FILMS DE 300 000 A 400 000 ENTREES

STAYING ALIVE		361 402 (12)
UN FAUTEUIL POUR DEUX	•	357 646 (19)
RUE CASES NEGRES	•	352 225 (27)
QUAND FAUT Y ALLER		352 096 (10)
FENETRE SUR COUR	•	342 028 (07)
LE GRAND CARNAVAL		319 433 (11)
LA FEMME DE MON POTE		314 742 (09)
A NOS AMOURS	•	313 675 (19)
SIGNES EXTERIEURS DE RICHESSE		312 161 (12)
OUTSIDERS		303 323 (12)
LE JOLI CŒUR	•	301 546 (09)

FILMS DE 200 000 A 300 000 ENTREES

LES CAVALIERS DE L'ORAGE	•	298 602 (06)
SUPERMAN 3		290 370 (11)
VIVE LES FEMMES	•	288 608 (03)
LE BAL	•	286 107 (06)
AU NOM DE TOUS LES MIENS		279 517 (11)
EMMANUELLE 4	•	278 266 (06)
LE BOURREAU DES CŒURS		278 251 (07)
CARMEN	•	275 233 (31)
LA BALADE DE NARAYAMA		269 024 (23)
ATTENTION UNE FEMME PEUT...		268 698 (11)
UN AMOUR DE SWANN	•	268 072 (05)
RONDE DE NUIT		263 495 (07)
CANICULE		243 774 (08)
LES DENTS DE LA MER 3		241 161 (07)
RUSTY JAMES	•	232 608 (06)
LE NOUVEL AMOUR DE COCCINELLE	•	231 273 (22)
L'ASCENSEUR	•	229 889 (05)
GWENDOLINE	•	229 407 (07)
TO BE OR NOT TO BE	•	222 656 (08)
LOUISIANE	•	220 959 (09)
ET VOGUE... LE NAVIRE	•	217 336 (11)
LA QUATRIEME DIMENSION		207 978 (06)
LE FAUCON		207 643 (10)
L'AMI DE VINCENT		202 283 (07)
CHRISTINE	•	201 542 (09)

FILMS DE 100 000 A 200 000 ENTREES

LE GARDE DU CORPS	•	192 322 (06)
CHALEUR ET POUSSIERE		192 860 (24)
DON CAMILLO	•	190 203 (07)
UN BON PETIT DIABLE	•	180 080 (24)
FEMMES DE PERSONNE	•	174 553 (02)
SCARFACE	•	170 984 (03)
DEAD ZONE	•	167 354 (03)
LE JOUR D'APRES	•	157 324 (09)
LE LEOPARD	•	138 986 (02)
MERLIN L'ENCHANTEUR	•	122 602 (01)

CHIFFRES SUPPLEMENTAIRES

STAR 80	•	97 984 (05)
GORKY PARK	•	97 961 (05)
MEURTRES DANS UN JARDIN ANGLAIS	•	82 690 (04)
SUEURS FROIDES	•	77 282 (01)
BAD BOYS	•	58 358 (03)
LOCAL HERO	•	49 020 (02)
L'EDUCATION DE RITA	•	48 353 (07)
SOB	•	41 376 (05)
LES COPAINS D'ABORD !	•	41 149 (02)
SECOND CHANCE	•	38 803 (01)
UNE FEMME DISPARAIT	•	34 252 (03)
RISKY BUSINESS	•	33 804 (01)
POLAR	•	24 027 (01)
JACQUES MESRINE	•	23 031 (08)
LAISSE BETON	•	18 799 (02)
LES DIABOLIQUES	•	10 457 (02)
LA VILLE DES PIRATES	•	8 209 (05)

Ces chiffres sont tirés du Film Français n° 1986
Abonnez-vous Tél 200 35 00
Les ronds noirs signalent les exclusivités en cours et les chiffres entre parenthèses, le nombre de semaines d'exclusivité

VERDICT

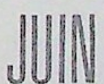
	N.B.	F.C.	H.D.	C.G.	B.L.	F.A.L.	C.P.	M.S.
L'ANGE	4	− 1		4				0
LES COPAINS D'ABORD !			− 2	− 2		2	2	
L'ETOFFE DES HEROS	4	4		4		3	4	3
FEMALE TROUBLE		1		2	− 1			0
GUERRES FROIDES			− 2				0	1
L'HOMME QUI EN SAVAIT TROP	4	2		4	2			3
LOCAL HERO			1	2		4	4	
LOOKER	4	3	1	4		4	3	2
MERLIN L'ENCHANTEUR		3		4	4	2		
OSTERMAN WEEK-END	4		4	4				
POLAR		2	− 2	− 2				
RETOUR VERS L'ENFER	2	2	2	2				0
RISKY BUSINESS	3		2	3			1	3
SECOND CHANCE			0	1				1
TENDRES PASSIONS	− 1					1	0	
TIMERIDER	1	2	− 1	2	3			
UN HOMME PARMI LES LOUPS	4	3		4		3		
VIDEODROME	4	4	3	4	4	2		3
WIZ	1	3	− 1	2	1			

Nul : − 2 - Mauvais : − 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief, F.C. : François Cognard, H.D. : Hervé Deplasse, C.G. : Christophe Gans, B.L. : Benoît Lestang, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, C.L. : Claire Lionel, M.S. : Mathias Sanderson.

SORTIES PREVUES

MAI

FORT SAGANNE d'Alain Corneau, avec Gérard Depardieu, Philippe Noiret, Sophie Marceau, Catherine Deneuve. Le Laurence d'Arabie français ?
SILKWOOD de Mike Nichols, avec Meryl Streep, Kurt Russel, Fred Ward. Dans le genre tumeur-nucléaire-à-lourdes-connotations-écolo.
LA FEMME PUBLIQUE de Andrzej Zulawski, avec Valérie Kaprisky, Francis Huster, Lambert Wilson. Après Saganne, le second gros film français du mois.
IL ETAIT UNE FOIS L'AMERIQUE de Sergio Leone, avec Robert De Niro. Le Parrain des années 80 ?



JUIN

LES TRENTE-NEUF MARCHES d'Alfred Hitchcock (reprise). La trente neuvième reprise Hitchcock de l'année.
APPELEZ-MOI BRUCE, de Elliot Hon, avec Johnny Yune, Margaux Hemingway. Appelez-moi sortie toujours repoussée.
LE JOUR LE PLUS LONG de Darryl F. Zanuck, Ken Annakin, Andrew Martin, Bernhardt Vicki, avec John Wayne, Robert Mitchum, Henry Fonda, Richard Burton (reprise). Inattendue cette reprise ! Mais toujours bienvenue...
LES EVADES DU TRIANGLE D'OR de Hal Bartlett, avec Michael Landon, Jürgen Prochnov, Edward Woodward. Par le metteur en scène de Jonathan Livingston le Goëland et avec Laura Gemser sous un pseudo !
LE CHAINON MANQUANT de Picha. Film d'animation (reprise). Très drôle, ce dessin animé belge.
PINO, SIMPLE FLIC de Gérard Jugnot, avec Gérard Jugnot. Espérons qu'en se mettant lui même en scène, Jugnot saura remonter la pente.
LA CLEF de Tinto Brass, avec Stefania Sandrelli, Frank Finlay. Chaud, chaud, chaud !
UNDER FIRE de Roger Spottiswoode, avec Nick Nolte, Gene Hackman, Joanna Cassidy, Jean-Louis Trintignant. Titre explosif pour un film explosif. L'Année de tous les dangers version violente en quelque sorte.
BRUBAKER de Stuart Rosenberg, avec Robert Redford (reprise). Le beau Bob sous les verrous. Pas pour longtemps évidemment.
En raison du Festival de Cannes, pas mal de sorties restent imprévisibles. Cette liste est donc loin d'être exhaustive !

BACKSTAGE

HENRI VERNEUIL
CONTRE LES RAPACES ET POUR LES MORFALOUS

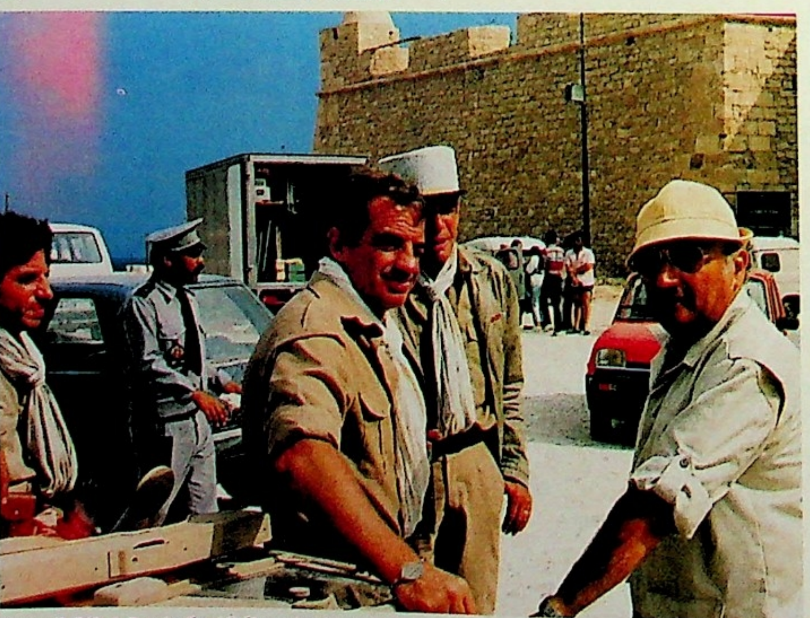
Cinquante mille entrées à Paris le premier jour avec LES MORFALOUS, mais Verneuil passera-t-il à la postérité? Il ne se pose pas la question, parce qu'il en connaît déjà la réponse :
"Je suis sûr de passer à la postérité. Non pas à cause de moi, mais parce que, lorsque je fais UN SINGE EN HIVER avec Gabin et Belmondo, je me dis que d'autres feront peut-être de meilleurs SINGE EN HIVER que moi, mais ils n'auront pas Gabin et Belmondo."



Son nom sur l'affiche a presque autant d'importance que celui de sa vedette. En allant voir LES MORFALOUS, le public va presque autant voir un "Verneuil" qu'un "Belmondo". Pourtant, ces victoires n'empêchent pas Henri Verneuil de tenir à propos du cinéma un discours étonnamment modeste : *"Les grandes choses, pour l'instant, se sont faites en littérature. Dans le cinéma, il y a beaucoup de gens prétentieux, mais il ne faudrait pas oublier que ce qu'on appelle "le Septième Art" n'a que quatre-vingt-cinq ans. Un vrai bébé! J'aimerais bien qu'on me dise où en était la littérature quatre-vingt-cinq ans après l'invention de l'écriture."*
Il distingue ceux qui font du cinéma et ceux qui PARLENT du cinéma. Les seconds souvent se trompent : "Moins de quarante ans après sa création, il y avait déjà une "Histoire du Cinéma"... avec des gens qui n'étaient pas encore



Verneuil : un amoureux de la pellicule.





Verneuil, Bébel, Constantin et Créton entre deux prises.

morts!" Il condamne le bréviaire obligatoire établi par certains "filmologues" : *"Renoir, Chaplin, Eisenstein, Welles. Et un certain nombre de films absolument insupportables et débiles sur lesquels quelqu'un vient déverser une diarrhée admirative chaque semaine sur une chaîne de télévision que je ne nommerai pas."*

PLURALITÉ

Qu'on le comprenne bien : le portrait de Chaplin qui orne son bureau dit assez l'admiration qu'il lui porte LUI AUSSI. Renoir a fait plusieurs films qui l'ont littéralement "épaté". CITIZEN KANE est l'une des premières œuvres qu'il cite quand on lui demande de nommer ses films favoris. Mais il ne supporte pas l'intolérance qui fait de certains noms des divinités intouchables : *"Enfin, qu'est-ce qu'on enlève à Renoir lorsqu'on dit que certains de ses films sont moins bons que d'autres? Et ces RAPACES de Stroheim, en version intégrale s'il vous plaît, qui seraient le plus grand film du monde? J'en ai vu la version courte : c'est HONTEUX. Prétendre que LES RAPACES est un bon film, pour moi, c'est insulter Fritz Lang et son M LE MAUDIT, que je regarde pour la deux-millième fois, avec le même bonheur. Voilà un film qui, par ses ellipses, a contribué à faire avancer le cinéma. D'ailleurs, si Fritz Lang devait refaire aujourd'hui M LE MAUDIT, je crois bien que je lui dirais surtout de NE RIEN CHANGER."*
Verneuil reproche à une certaine critique d'avoir nui au cinéma, d'avoir retardé son développement : *"On a dédaigné le récit. Au cinéma et en littérature d'ailleurs. De plus en plus, les créateurs sont devenus des MOITRINAIRES, uniquement préoccupés de leur moi et de leurs fantasmes. Mais signalons qu'au cours des deux dernières années on a en tout et pour tout traduit quatre romans français à l'étranger. On a considéré que le public était de trop; on a finalement contesté la valeur du suffrage universel, qu'on affirme pourtant partout ailleurs. Et on a voulu imposer une forme de cinéma et une seule. Et pourtant, qui a fait le plus grand film qui soit sur le problème ouvrier? Ce vieux réac de John Ford lorsqu'il a tourné LES RAISINS DE LA COLERE! Je réclame le droit à la pluralité."*

PLURIEL

Pour raconter une histoire au public, Verneuil est allé puiser dans une source dont il s'était déjà servi avec bonheur : LA SERIE NOIRE. Il a pris LES MORFALOUS de Pierre Siniac, comme il avait pris jadis LE CASSE de Goodis. Mais dans les deux cas, il a plus trouvé un point de départ qu'une œuvre de référence : *"Nous avons gardé les trois premières pages des MORFALOUS, et l'avant-dernière page pour une idée de chute... et nous avons écrit 1 h 50 de film. Je n'ai pas trahi Stendhal, et Siniac a d'ailleurs travaillé lui-même avec Audiard et moi-même pendant un an sur le scénario du film. Il dit qu'il ne reconnaît plus son roman, mais qu'il trouve le résultat très chouette."*
Belmondo? Il n'était pas prévu à l'origine. On l'aurait bien voulu, mais il croulait sous d'autres projets. *"C'est à l'occasion d'un déjeuner amical que je lui ai parlé de mon scénario. Il a voulu le lire. Quarante-huit heures plus tard, il m'appelait pour me dire qu'il voulait faire ce film, si seulement je pouvais l'attendre trois mois. Avec Belmondo, la chose prenait tout de suite, bien sûr, d'autres proportions!"*
La chose n'a cependant pas été remaniée pour Belmondo. *LES MORFALOUS* sont restés LES MORFALOUS, au pluriel : *"Belmondo n'est pas comme ça,* explique Verneuil. *Ce sont ceux qui écrivent pour lui qui ont tendance à lui soumettre LE CHOSE ou LE MACHIN, centrés autour de son seul personnage. Mais alors que d'autres stars auraient fait des caprices, lui n'a pas demandé qu'on change une réplique, une virgule des MORFALOUS. Et pourtant les autres personnages que le sien sont copieusement servis... Villeret a des séquences entières pour lui tout seul. Il y a des scènes où Belmondo n'apparaît pas du tout."*

DANS LE SANG

C'est sans doute que le "Morfalou Belmondou" est plus qu'une star : un acteur : *"Il a toutes les qualités des stars mythiques américaines. Il est à la fois mythique et populaire. Y a-t-il beaucoup de stars à qui l'on puisse crier : Hé! Bébel! Jamais personne n'a appelé Gabin "Hé! Gaga!" Mais en plus, c'est un merveilleux comédien. Les acteurs américains comme John Wayne ou James Stewart disaient eux-mêmes qu'ils n'étaient pas de grands comédiens. Belmondo, lui, peut jouer PHEDRE en descendant du filin sur lequel il vient de faire une cascade. S'il joue de moins en moins PHEDRE, c'est sans doute parce qu'il préfère tourner des films assez proches de sa vie. Il pense d'abord à sa famille, à ses copains, au sport. Il fait "aussi" du cinéma. Il n'est pas comme ces créateurs qui sont insupportables dans la vie privée. Il est heureux."*
LES MORFALOUS ne sont donc pas une œuvre de Racine. *"Non,* précise Verneuil, *qu'on ne me demande pas ce que j'ai voulu dire! Il n'y a pas de message. Après I... COMME ICARE et MILLE MILLIARDS DE DOLLARS qui étaient des films qui donnaient à réfléchir, j'ai voulu prendre des vacances. Grands espaces, action, aventure : LES MORFALOUS ont la structure d'un western."* Aujourd'hui, d'ailleurs, il ne veut plus faire que des films qu'il ait envie de faire. Mais il ajoute : *"Honnêtement, je ne crois pas que je sois capable de faire un film ennuyeux. J'ai trop le spectacle dans le sang."*

FAL

Photos Marianne Rosenstiehl


Les bronzes font du putsch.

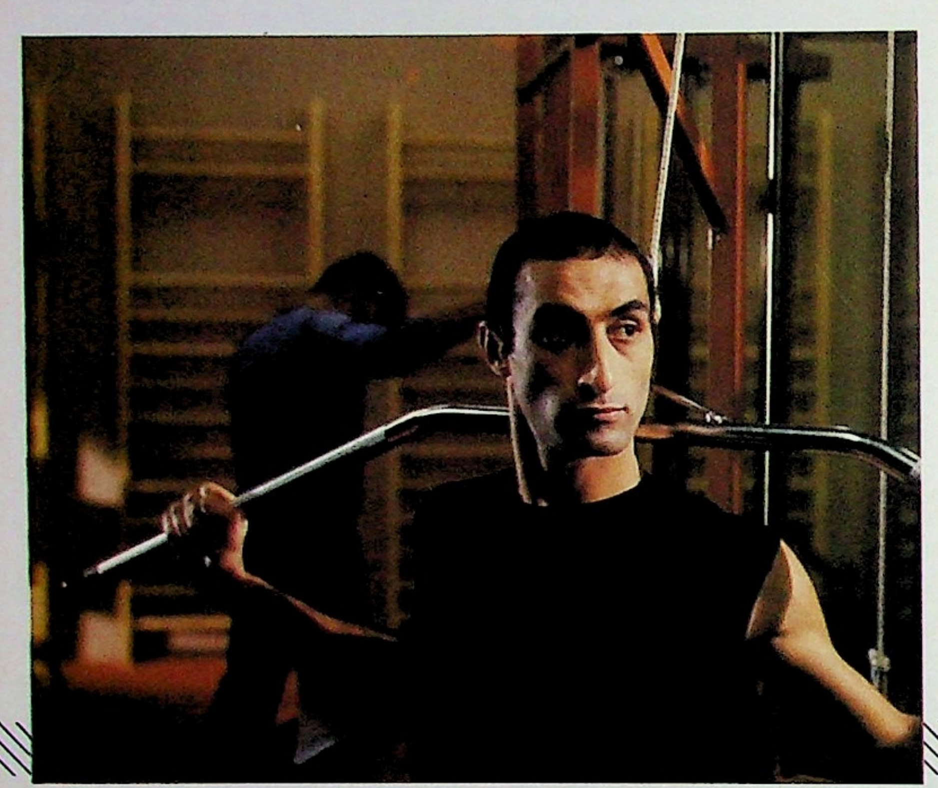


Bébel et Verneuil hilares. Premieres annonces des résultats des Mortalous ?

BACKSTAGE

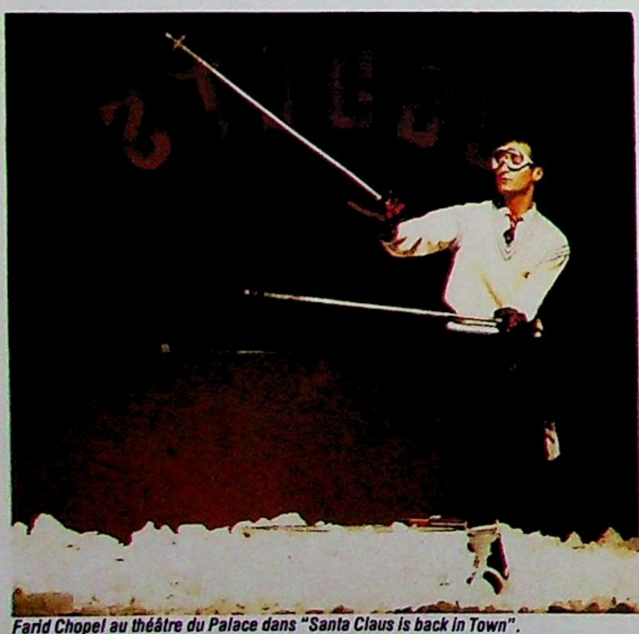
FARID CHOPEL :
UN DRÔLE DE DUR

La première fois que j'ai vu Farid Chopel, c'était dans Les Aviateurs. *Je m'abandonnai au plaisir de sa présence, l'œil humide, pleurant et riant à la fois. Première fois qu'une telle chose m'arrivait au théâtre... Bref ! ne soyons pas excessif : je sombrai dans une chopelomania aiguë. Je me retapai deux fois* Les Aviateurs, *puis* Chopelia, *et enfin* Santa Claus is back in town, *le conte de Noël des familles... Sur scène tout ça. C'en était fait ! Farid existait tout à coup. Maintenant, le voici qui débarque devant les caméras avec* L'Addition *et* Les Fauves. *Je n'en peux plus...*



L'EMERVEILLEMENT

Un jour, Denis Amar est venu chez lui avec son co-scénariste et lui a proposé le rôle de José dans *L'Addition*. *"Il n'a pas pu s'empêcher de me demander si j'arriverais à jouer ce rôle. Evidemment j'ai dit oui... parce qu'il faut toujours dire OUI."* Pour Farid, le tournage a duré Dix jours. Pour jouer le caïd des prisons, le dur qui veut empoisonner la vie de Bruno, alias Richard Berry. Sur un plateau, Farid est comme un gosse : tout l'émerveille ! *C'est fou ! Pour faire une bagarre qui va durer vingt ou trente*



Farid Chopel au théâtre du Palace dans "Santa Claus is back in Town". Entre Pierre Etaix et Jerry Lewis...



Dans "Les Fauves" de Jean-Louis Daniel en vigile agressif.

secondes, on a mis deux jours... Et puis, à force de refaire les plans, tout à coup je n'ai plus réagi. J'ai oublié d'esquiver en mettant la tête en arrière et l'on s'est donné un méchant coup de boule... Ah! le cinéma, ce n'est pas sans danger! Des fois, on passe des journées entières à ouvrir et fermer une porte. C'est pas très éclatant! "Mais le petit Farid ne s'ennuie jamais. Il parle aux machinistes. Il s'étonne des artifices, du sang qu'on dépose après, sur des déjà-morts, des couteaux à fausse lame et... de la qualité de son propre jeu... *"Dans la scène de la fouille des cellules, j'ai gueulé plutôt bien. Je me suis fait plaisir. Ouais! Je me suis rassuré sur mes capacités."* De José, Farid est passé à Keller : un autre dur dans un autre film. Et le voilà reparti pour quatorze jours de tournage tout en extérieurs nuit pour *Les Fauves* de Jean-Louis Daniel. Les yeux de Farid s'animent. *"Des fois, vers 4/5 heures du mat, la nuit, avec les lumières, c'est presque un peu surnaturel"*. Dans *Les Fauves*, Farid a un peu le même rôle que dans l'addition. Il est le leader d'une bande de vigiles qui veulent faire la peau à Berg, alias Daniel Auteuil. *"Jean-Louis Daniel tenait absolument à ce que le film ait un côté western. Alors, on s'est bien amusé : on a joué aux petits cowboys de Paris. On a été lcs premiers à rentrer au Vel d'Hiv encore en travaux : c'était super!"* Et puis Farid apprend plein de choses qu'il n'aurait même pas imaginées : le polo pour son prochain film avec Gérard Oury, *la vengeance du serpent à plumes*. Encore un rôle de dur! Cette fois-ci, il s'appellera Mustapha le terroriste.

L'HUMILITE

"C'est drôle! Je n'ai que des rôles de durs alors que j'arrive quand même au cinéma avec une réputation de comique." "C'est peut-être parce que tu as une tête d'Arabe", je lui rétorque. *"Euh... Tu sais, je m'appelle Keller dans Les Fauves et ça passe très bien. Ça tient à toi de faire oublier ça! Moi, je connais des Vietnamiens qui s'appellent Roger et ça ne fait rigoler personne. AH AH AH!"* De toute façon, Farid est très docile sur un plateau. *"Je fais ce qu'on me dit de faire. Je discute pas trop. J'ose pas encore. Un machiniste m'a dit que j'étais trop gentil. Mais c'est quand même pas après deux films que je vais passer derrière la caméra!"* Pourtant, au théâtre, Farid se servait sur un plateau. Il s'occupait de tout, de l'écriture aux décors...

Ce qui l'angoisse le plus au cinéma, c'est l'impression, quelquefois, de ne pas donner le meilleur de lui même. *"Ouais, quand le metteur en scène te dit : "Ça va pour moi!", souvent tu as le sentiment que tu aurais pu faire mieux. C'est un peu désagréable, mais de toute façon, je ne crois pas du tout au "Fais comme tu le penses coco!" Surtout au cinéma!"*

LA DETERMINATION

Que Farid Chopel soit humble et émerveillé, d'accord! Mais il sait qu'il faut être vigilant, ne pas se laisser cantonner à vie dans des rôles de durs. Ce qu'il voudrait, lui, c'est un rôle à facettes. Une sorte de majordome, de valet de chambre très poli qui serait aussi un Arsène Lupin ou un tombeur de femmes... *"Et puis oui, j'aurais bien aimé jouer le rôle d'Al Pacino dans Scarface. Comment dire le contraire?"*

De toute façon, il a prévu d'écrire sa propre histoire, de transposer au cinéma le même type de comique qu'il avait donné au théâtre. Et Dieu sait que là, le créneau est énorme!

"Pour le moment, j'abandonne complètement le théâtre! Qu'on se le dise! Je vais pas attendre pendant dix ans un rôle d'enfer. La seule chose que j'aie dite, c'est que je ne voulais pas montrer mon cul à l'écran. C'est peut-être de la pudeur mal placée... Mais le cul, la quéquette, j'veux pas! C'est comme ça! On peut très bien rendre une scène au lit torride sans montrer toutes ses parties intimes!" Farid aime les femmes passionnément. *"Et les femmes m'adorent aussi"*, dit-il. Vous avez peut-être vu la vidéo pour Sex Machine de son disque, *Go anywhere*, où il fait des galipettes pour amuser les demoiselles des bancs publics. Les paroles en sont simples : "Va n'importe où/je reviens vers toi/chérie chérie/tu sais que c'est vrai".

GRAND PUBLIC

Farid est parti au Mexique faire du tourisme éducatif (et du terrorisme) au milieu des temples maya... Un film avec Gérard Oury, c'est le signe, de toute façon, de son passage au grand public. *"Oury, on pourrait croire qu'il ne pense qu'au nombre d'entrées... Eh bien non! Pendant les "répéts", il était excité comme un gamin. Et puis, il s'intéresse aux nouveaux acteurs. Oury faisant tourner Ged Marlon, Luis Rego, Maruchka Detmers et Farid Chopel : c'est quand même bien! Ça prouve qu'il se déplace, qu'il va voir les choses."*

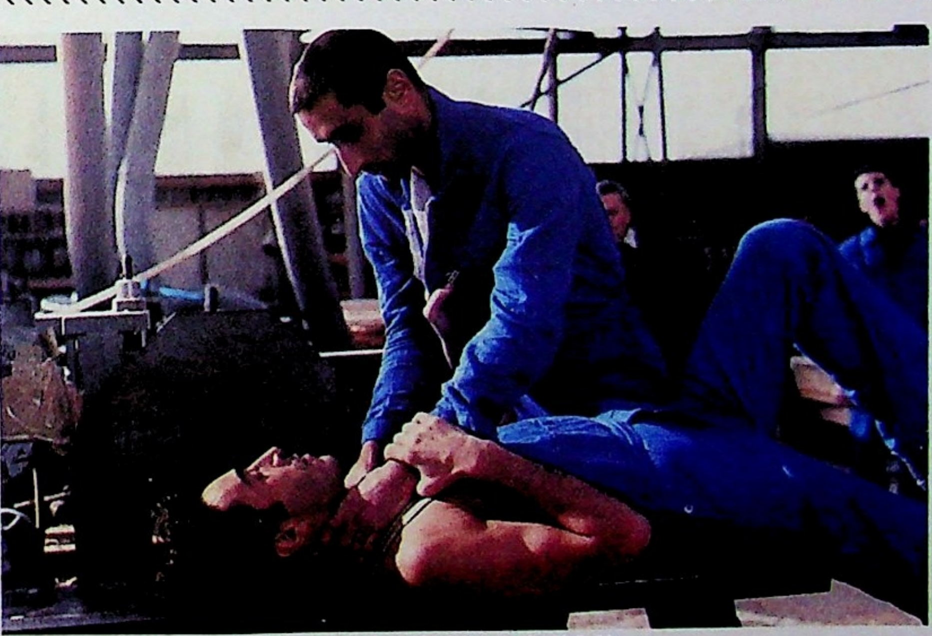
Et c'est là que le cheminement de Farid Chopel est intéressant! Voilà quelqu'un qui appartient au petit monde branché parisien et qui est passé naturellement au grand public. Et voilà un metteur en scène grand public typique – avec tout ce que cela comporte de péjoratif – qui se fourvoie tout aussi naturellement avec des gens très personnels, très particuliers... Eh bien, moi, je dis : BRAVO! Cette façon de prendre des risques de part et d'autre est sûrement la meilleure chose qui soit arrivée depuis longtemps au cinéma français. La preuve enfin que toutes les classifications de ces dernières années – les décalés & les recentrés – ne sont qu'un leurre de plus pour autoriser la médiocrité. Les gens de qualité se retrouvent enfin sans plus se soucier des contingences commerciales. Du sang neuf, quoi! Les scénarios originaux foisonnent et l'on soigne de plus en plus les seconds rôles.

Farid Chopel fait partie de cette nouvelle vague d'acteurs surdoués qui aiment vraiment jouer, et qui savent aussi, seuls, pleurer tout à coup dans une salle de cinéma. De vrais hommes quoi, avec une âme... Pas des pantins!

Fabienne Issartel ■



Son premier rôle au cinéma dans "La Femme de mon Pote" avec Isabelle Huppert. Chérie, chérie...



Chopel et Richard Berry dans "l'Addition" de Denis Amar. José, le taulard qui fait chier...

JOHN HERZFELD
LE PETIT FRERE DE STARSKY

Il a débuté comme petit frère de Starsky. Il a ensuite subi les coups de colère de Bronson. On lui doit aujourd'hui les retrouvailles de Travolta et Newton-John. Commerçant, John Herzfeld? Peut-être. Mais avant tout passionné de cinéma, d'acteurs et de dérision. Second Chance *ne sera sans doute pas le film de l'année, il marquera en tout cas les débuts dans la réalisation d'un étonnant touche-à-tout.*

John Herzfeld.

C'est en tant qu'acteur que John Herzfeld a fait son entrée au cinéma. Vous l'aurez peut-être aperçu, traversant les feuilletons télé américains *Kojak* ou *Starsky et Hutch* où il jouait le frère de Starsky. D'abord, neuf ans de théâtre à New York, au terme desquels les producteurs le jugent bon pour Los Angeles. Ensuite, il passera de la télé au cinéma.

"J'ai joué un braqueur dans Death Wish. *Au cours d'une scène, Charles Bronson se fait agresser par un type en blouson de cuir avec un drapeau américain dans le dos, qui lui lacère son journal et lui met un couteau sous la gorge. Bronson riposte, et c'est comme ça que je me suis retrouvé couché pendant une semaine sur le sol du métro !*

J'ai travaillé ainsi pendant plusieurs années, tout en écrivant des pièces et des scénarios dès que j'avais un peu de temps libre ; parce qu'au fond j'ai toujours voulu faire de la réalisation, et je pensais que travailler sur des scripts était la meilleure façon d'y parvenir."

C'est en montrant à John Travolta un film réalisé pour la télévision, qu'Herzfeld le convainc d'accepter le premier rôle de *Second Chance*.

"J'ai choisi Travolta parce qu'il a un charisme fascinant. Quant à Olivia Newton-John, j'ai souvent regardé ses shows à la télé en pensant que c'était une actrice épatante. Dans son duo avec Elton John, elle arrive à exprimer une

Herzfeld dirige Travolta sur le tournage. Ambigu !





Travolta et Newton-John dans Second Chance.

sensibilité sur un texte de chanson! Il me semblait évident qu'elle était capable de faire la même chose avec un véritable dialogue. Chacun a en lui une dose de douleur et de colère, et j'ai pensé que si j'arrivais à la faire s'extérioriser chez Olivia, elle n'en serait que plus parfaite pour le rôle. Je me suis mis dans la peau d'un professeur de théâtre et ça a bien fonctionné.

TRAVOLTA/NEWTON-JOHN : DEJA VU

"Bien sûr, je savais en faisant ce choix que les gens pourraient dire : "Il reprend le couple de Grease *parce qu'il sait que ça marche". Je ne peux le nier : Travolta et Newton-John produisent à eux deux une combinaison chimique assez détonante ; ils forment un duo complet. Au départ je n'avais aucunement l'intention de les faire chanter ou danser. Mais on a plus ou moins fait pression sur moi pour que j'introduise des scènes de chant et de danse. J'ai vu ça comme une sorte de mensonge, et j'ai essayé de résister. Je pensais que si j'arrivais à montrer les capacités d'Olivia en tant qu'actrice, sans avoir recours à la comédie musicale, j'éviterais les comparaisons.*
Olivia voulait prouver qu'elle pouvait s'affirmer autrement qu'à travers une chanson. Quant à John, il avait besoin pour travailler de trouver en permanence sur le plateau humour et bonne humeur. Je pense que sa plus grande qualité est sa facilité d'adaptation aux personnages. Il arrive à les sentir vraiment, tout en faisant planer autour de lui un profond mystère. Grâce à sa subtilité, il peut montrer des sentiments intenses, tout en étant capable de faire preuve de la plus grande légèreté à d'autres moments. Il joue énormément avec ses yeux, bien que depuis Staying Alive *il ait appris à jouer également avec son corps. C'est dans* Blow Out *de De Palma qu'il m'a le plus impressionné. Je sais que le film n'a pas été bien reçu aux Etats-Unis, mais j'y ai trouvé un Travolta tout à fait inattendu. Quant à Oliver Reed, il était parfait pour incarner le diable. Oliver est un petit garçon charmant qui sait si bien faire marcher les gens qu'il en devient démoniaque.*
Lorsqu'à l'issue de sa prise d'otages, le diable demande onze dollars et un hélicoptère pour aller voir sa mère à Newark, c'est un clin d'œil personnel – je suis né à Newark, et c'est un endroit absolument infect, laid et déprimant –, mais c'est aussi une mise en boîte sarcastique des terroristes dont les demandes sont souvent démesurées, absurdes. N'est-il pas logique qu'un diable soit absurde?
Le thème de Second Chance, *celui de la rédemption, m'a toujours attiré, dans la vie comme dans les films. Chacun de nous à un moment de sa vie aimerait revenir en arrière pour recommencer, revivre autrement, se racheter. Le complexe de rédemption à l'intérieur d'un couple débouche sur une amélioration de la personnalité de chacun, en révélant au protagoniste une partie de lui-même ignorée jusque-là. L'amour catalyse de ces transformations. L'homme et la femme se rachètent l'un à travers l'autre, l'un pour l'autre. On ne peut pas faire cela tout seul. C'est leur union qui déterminera Dieu à renoncer à ses projects d'anéantissement. Bien sûr, je n'ai pas voulu montrer Dieu autrement qu'à travers le symbole d'une lumière, ce qu'il est de toute façon."*

INTROVISION

Bien qu'il donne la priorité au rythme et aux personnages, la technique ne pouvant prétendre donner à elle seule une âme au film, Herzfeld a collaboré étroitement à la réalisation des effets spéciaux.
"Lorsque j'ai eu l'idée, en écrivant le script, des scènes mêlant des personnages qui se déplacent et des personnages figés, je ne savais pas comment nous pourrions les réaliser. J'ai rencontré plusieurs techniciens d'effets spéciaux mais aucun d'entre eux n'était capable d'apporter, une solution raisonnable. Et un jour, je me suis souvenu avoir vu à la télé une pub pour une banque, dans laquelle, comme dans mes scènes, un acteur évoluait au milieu d'un groupe de personnes figées. J'ai fait des recherches pour savoir qui avait réalisé ce spot, et c'est ainsi que les techniciens m'ont expliqué le procédé de l'Introvision. Dans le film Outland, *cette technique a également été utilisée, mais généralement l'Introvision a toujours mis en rapport des hommes et des animaux, ou des hommes et des objets, mais jamais des hommes et des hommes. C'est un procédé difficile à utiliser. L'éclairage doit être extrêmement précis pour que cela n'ait pas l'air faux. De même, l'étalonnage des couleurs doit être parfait. Je suis assez satisfait du résultat dans l'ensemble."*
Herzfeld est un homme qui travaille vite. Au retour d'un voyage en Israël où il est allé rewriter le scénario de *The Bright*, il s'attaque à la préparation de son prochain film.
"Ce sera un film à l'opposé de Second Chance, *un "policier" violent et dramatique, sur la corruption à Chicago. Nous attaquerons le tournage à la fin de l'été, avec sans doute des acteurs inconnus."*

FÉLIX ■



Herzfeld sur le plateau de Second Chance.

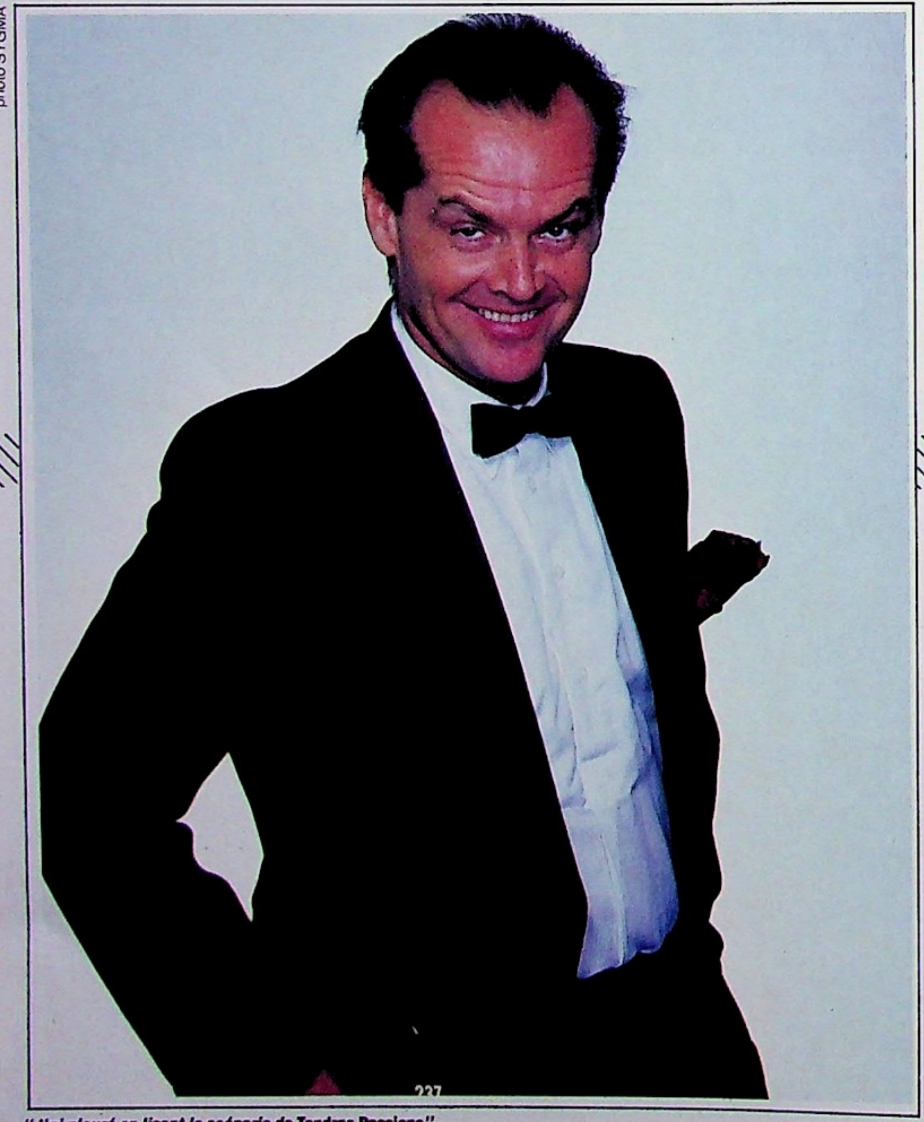


Travolta : "capable de faire preuve de la plus grande légèreté".

JACK NICHOLSON
UN CŒUR D'OR

"J'ai longtemps cru que les producteurs étaient des Philistins. Mais lorsque je les ai rencontrés, j'ai découvert des gens qui aimaient le même cinéma que moi. Seulement, ils savaient par expérience que même si l'on dépense pour La femme des sables *le même budget publicitaire que pour un* Bond, *ce sera toujours le* Bond *qui rapportera mille fois sa mise et* La femme des sables *restera* La femme des sables…"
*Voilà comment, en vingt ans, on passe d'*Easy Rider *à* Tendres passions.

photo SYGMA

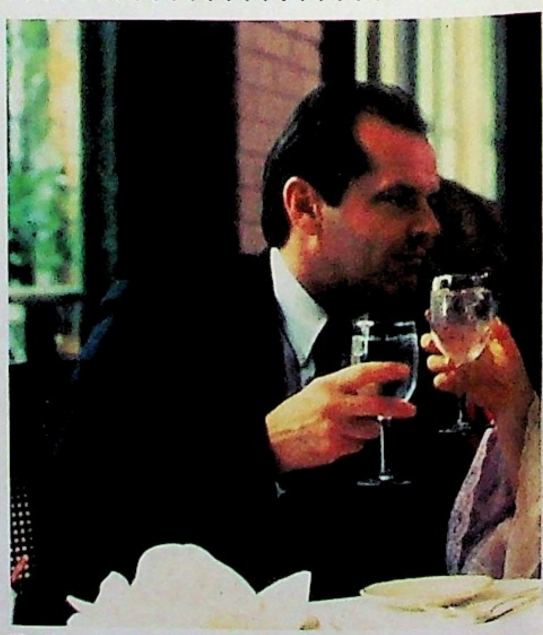


"J'ai pleuré en lisant le scénario de Tendres Passions".

Dents blanches et sourire très "shining". Mais, sur le revers de la veste, le badge doré en forme de cœur est encore plus éclatant. Cœur comme HEART en anglais, ou, si l'on enlève le E, Hart, Gary Hart, encore inconnu en France il y a quelques semaines, mais cité de plus en plus souvent à cause de ses succès répétés aux élections primaires américaines : *"Je le connais depuis longtemps,* explique le supporter Jack Nicholson, *et je pense que c'est la seule chance des Démocrates. Les choses arrivent par cycles, et le cinéma est un peu plus "mobilisable" que le gouvernement. EASY RIDER, c'était il y a vingt ans. C'est maintenant que le bouleversement va se produire en politique…"*
D'emblée, il a mêlé cinéma et réalité. Il continuera à les mêler dans toutes ses déclarations. Interrogé sur son rôle d'astronaute à la retraite dans TENDRES PASSIONS, il se reporte encore une fois vingt ans en arrière et quitte le cinéma pour évoquer son histoire personnelle : *"Mon beau-frère, Murray Holly, était pilote d'essai, et, grâce à lui, j'ai été l'un des premiers à voler sur un jet. Murray était associé à S. Goodwin, qui devait à l'origine franchir le mur du son. Mais, comme il demandait des milliers de dollars pour le faire, c'est Chuck Yeager qui l'a fait à sa place pour un salaire mensuel de quatre cents dollars, comme on peut le voir dans L'ETOFFE DES HEROS !"*
L'astronaute qu'il interprète doit donc beaucoup à son expérience personnelle : *"Ce qui a été ajouté à la réalité, ce sont les éléments comiques. Car il ne faut pas oublier une chose : quarante pour cent des pilotes d'essai meurent en faisant leur métier. Et c'est cette intimité avec la mort qui justifie dans le film cette espèce de retournement final où l'astronaute devient le rocher sur lequel tout le monde s'appuie : lui connaît la mort."*

LA FIN DES MUPPETS

Voilà donc justifié le choix du personnage. Reste peut-être à justifier le choix du film. Car on peut être surpris de trouver dans un mélo tel



"La réponse à la domination des Muppets".

que TENDRES PASSIONS, espèce de LOVE STORY des années 80, quelqu'un dont les références cinématographiques avouées sont Bertolucci, Oshima, Godard. Quelqu'un qui se souvient encore de ses émois de spectateur adolescent découvrant PÉCHÉ MORTEL, SUR LES QUAIS, VIVA ZAPATA (*"Brando m'a montré qu'un type bizarre pouvait être acteur..."*), RIZ AMER, LE VOLEUR DE BICYCLETTES, TIREZ SUR LE PIANISTE.
La première réponse a sans doute été longuement préparée : *"J'ai pleuré en lisant le scénario de TENDRES PASSIONS. Je ne pleure pas souvent en lisant les scénarios. Et j'ai pleuré sur la destinée de tous les personnages ; je n'ai pas seulement été ému par le mien."* La seconde réponse est plus professionnelle : *"Je crois que le sérieux du film est indiqué par le simple fait qu'il a fallu au réalisateur James Brooks six ans pour monter son affaire, alors qu'il n'avait connu aucun échec commercial dans sa carrière."* La troisième réponse mêle à nouveau cinéma et "politique" : *"Ma carrière a été marquée dans les années 60 par EASY RIDER. Dans les années 70, par VOL AU-DESSUS D'UN NID DE COUCOU. Et, sans doute, dans les années 80, par TENDRES PASSIONS." "TENDRES PASSIONS est enfin la réponse à la domination des Muppets. TENDRES PASSIONS marque un retour aux années 40 et à l'humanité."*

L'humanité. C'est sur ce critère qu'il accepte ou qu'il refuse un rôle. Bien qu'il ne soit pas du genre à être "habité" par ses personnages en dehors du studio (*"Quand c'est fini, c'est fini"*), il tient à trouver dans ceux-ci une certaine ressemblance avec lui-même : *"J'ai refusé LE PARRAIN parce que j'ai pensé que le rôle devait revenir à un acteur italien*[1]*. Aujourd'hui, je ne veux plus jouer le rôle d'un homme de trente-cinq ans. TENDRES PASSIONS m'a plu parce que, contrairement aux autres films, il ne représentait pas les hommes de mon âge comme des impuissants. Les hommes de mon âge ne sont pas impuissants ! Un acteur est lui-même son propre instrument."* Sa partenaire Shirley MacLaine partage cette philosophie : *"Etant donné sa formation de danseuse, elle joue d'abord avec son corps. C'est ce que moi aussi j'essaie de faire, et de plus en plus, à mesure que je vieillis."*
Que le rôle soit court ou long, qu'il ne soit "nominé" aux Oscars que comme SUPPORTING ACTOR, n'a dès lors aucune importance : *"J'ai connu mon premier succès avec EASY RIDER dans un second rôle. Et j'ai continué à jouer des seconds rôles dans REDS, LE DERNIER NABAB, ou TOMMY. La qualité d'un rôle n'a rien à voir avec sa longueur. En outre, comme je déteste les plans de travail, les rôles courts me reposent de SHINING, POLICE FRONTIERE, GOING SOUTH..."*
Revenir à la mise en scène ? Pas tout de suite. Il tient à faire encore au moins un film comme acteur pour s'échauffer. Ce sera une comédie où l'on verra Saint Pierre et sa petite amie. Il ne sera *"ni l'un, ni l'autre, mais quelqu'un d'encore plus haut placé..."*
Il a dans ses tiroirs les droits cinématographiques de trois romans : MOONTRACK, LE FAISEUR DE PLUIE de Saul Bellow, et THE MURDER OF NAPOLEON (parce que *"Napoléon était vraiment très doué pour les* comebacks*!"*). Mais il ignore si les films se feront. L'expérience de KING OF MARVIN GARDENS lui a donné une leçon de prudence : *"J'ai découvert qu'un bon film pouvait être un échec commercial."* Et il a depuis adopté pour devise : *"Keep trying to make good ones, but don't be too sure about yourself."* (*"Essaie toujours de faire de ton mieux, mais ne chante pas trop tôt victoire."*) Pour quelqu'un qui vient d'être payé un million de dollars en compensation d'un film qui ne s'est pas fait, une telle modestie est louable. L'homme, comme son badge, sait allier l'or et le cœur !

FAL

(1) – Il a depuis refusé un autre film de Coppola, RUSTY JAMES, mais pour d'autres raisons : "On m'avait proposé le rôle du père de Mickey Rourke, et, comme on nous compare souvent, l'idée me plaisait. Mais je n'ai pas aimé le scénario..."



JAMES BROOKS, REALISATEUR DE *TENDRES PASSIONS*

James Brooks explique qu'il a d'abord cru qu'un réalisateur faisait faire à ses acteurs exactement ce qu'il avait prévu. *"Mais,* explique-t-il, *cette conception ne m'intéressait pas : le travail de réalisateur redoublait celui du scénariste. Tout a changé lorsque j'ai découvert la collaboration avec les acteurs".* Il s'est ainsi surpris à traiter mentalement Nicholson de salaud en le voyant quitter Shirley MacLaine, dans une scène qu'il avait pourtant écrite lui-même ! Il ne dédaigne cependant pas de manipuler le public. D'abord en utilisant le fait que l'action se passe en deux lieux différents : *"Cette dualité de lieux fait que le spectateur ne peut jamais prévoir ce qui va suivre. Il se raccroche donc totalement aux personnages."* A ceux qui lui reprochent d'avoir plongé dans le mélodrame, Brooks répondra : *"Il ne fallait pas être trop mélodramatique, mais il ne fallait pas non plus avoir honte de l'être. Je suis heureux qu'aux deux parties de mon film, la première, comique, la seconde, tragique, s'en ajoute une troisième où le spectateur ait encore envie de rire."*
Le succès de *Tendres Passions* ne l'empêche pas de garder la tête froide. Il se souvient des difficultés qu'il a eues à monter son film, malgré son budget modeste de neuf millions de dollars. Et si les propositions affluent aujourd'hui, il ne se fait guère d'illusions. Les producteurs veulent l'utiliser pour lui faire faire ce qu'eux désirent, et non pour lui laisser faire ce que lui désire ! Il regrette sincèrement qu'on veuille toujours reprendre des formules qui ont fait leurs preuves : *"Il y a une chose dont je suis fier : il y aura un* Rocky IV, *mais en aucun cas il n'y aura un* Tendres Passions n° 2*".*

FAL ■





"Supporting Actor".

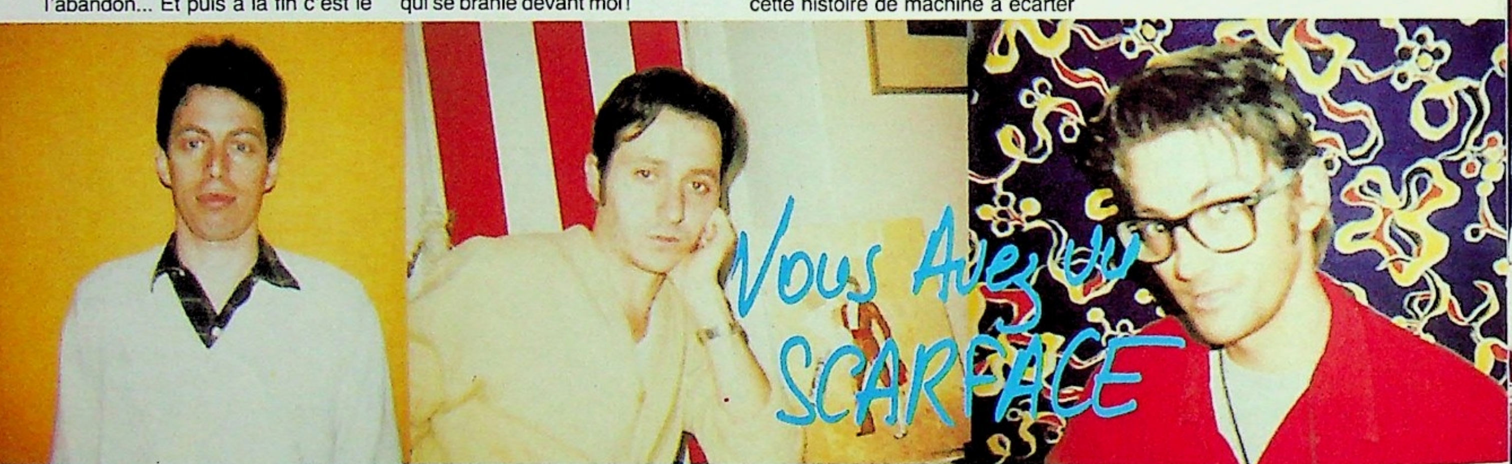
A VIF !

Fabienne ISSARTEL



HELENE GONZALES - 21 ans - Chanteuse de "discrétion assurée"
Mhmhmhmh! Le mec a un côté un peu enfantin dans le regard et j'aime ça. Il est plutôt canon au sens de l'esthétique antique, super musclé et tout (bien qu'il n'ait pas la taille assez fine par rapport aux épaules). Il est sexe quoi! Je me le ferais bien une fois. Je les imaginais baiser (même si on les voit jamais) : lui comme un animal en furie, et elle bien nonne dans la position de l'abandon... Et puis à la fin c'est le drame! Il la tue. Et il se tue. Finito! Alors je pense qu'il y a trois possibilités, trois explications de son suicide. Soit parce que sans elle, il n'est rien qu'un fauché fini au bout du rouleau... Soit parce qu'il a peur d'aller en taule. Soit par amour. Et moi, de toute façon, je préfère penser que c'est une belle histoire d'amour...
"Euh, quoi.. Est-ce que j'aimerais être dans *Playboy*?" Euh... Non... Je ne crois pas. J'aime bien savoir qui se branle devant moi!

FREDERIC DAYAN - 20 ans - Journaliste *Samouraï*, chef de station métro
Ce qui est drôle, c'est Enrico Roberts, style soi-disant hétéro, et qui toutes les trente-cinq secondes se regarde dans la glace pour voir s'il a pas un poil en moins ou en trop, si son slip est assez serré, s'il ne marque pas son pantalon... A mon avis, c'est vraiment louche. Je mettrais ma main à couper que ce mec-là est une follasse. Et puis c'est insensé cette histoire de machine à écarter les jambes, à écarter les cuisses. Sans doute un truc pour se faire enculer (!) Oui, Enrico Robert, finalement, c'est la tapette de première. Mais en plus, il a un côté tapette 70 coiffeur. Et ça maintenant, c'est pas du tout le style. C'est un vrai plouc : même quand il met trois tonnes de fric sur ses saps, il trouve le moyen de se planter...
Par contre, la fille, pour une zonarde de campagne, elle s'en sort plutôt bien... Sauf à la fin. COUIK!



FRANÇOIS BERTRON - 34 ans - Journaliste & publicitaire
Tony Montana me gonfle. Je n'ai rien à foutre de sa pauvre saga de raté qui réussit... et puis qui coule à force de ramer. Dans le genre gros con je préfère Serrault dans *A mort l'arbritre*.
Il est au moins lâche, pervers et méchant et vicieux. Le balafré, lui, n'est qu'un petit épicier, l'épicier merdeux qui fait fortune dans la grande droguerie. Sous le gros bonnet, le pois chiche con, borné et sans humour, dont le seul délire est de poursuivre un rêve américain débile... Pas étonnant, donc, qu'il finisse en aspirateur fariné, quittant définitivement le genre humain pour retourner au rayon petit électroménager d'où il n'aurait jamais dû descendre. Merci De Palma! Merci beaucoup! C'est pas demain que je me lance dans le deal de shotguns en solde & hémoglobine en cubitainers. Une volonté de grand spectacle ratée. De Palma n'a malheureusement fait que du grand écran! La violence aujourd'hui, c'est autre chose qu'un type qui en descend une autre...

JEAN ROUZAUD - 36 ans - Ecrivain & dessinateur
Ce que je trouve atroce dans la plupart des films de gangsters américains, c'est cette façon de taper audessous de la ceinture, d'habituer les gens à des choses tellement violentes qu'aucun sentiment de nuance, après, ne peut plus être accepté... Oui, *Scarface* c'est comme les Charles Bronson et les Clint Eastwood. C'est de la série B avec deux doigts d'éclairage en plus... De la série B expressionniste! C'est pas parce qu'on tue dix-sept personnes dans une pièce et qu'on fait voler en l'air à coup d'explosion dixhuit voitures que le film est bien. C'est comme dans un film comique quand un type tombe sans arrêt, quoi! C'est une vision bien trop réductrice du spectacle. Le cinéma de De Palma, je trouve ça complètement tocard! Quand on pense que dans *Cœurs Captifs* le mec arrive à nous intéresser pendant une heure et demie en filmant des paysans dans un champ de pommes de terre! C'est tout de même autre chose. Dans *Scarface*, y'a tout : tout ce qu'il y a de plus spectaculaire... Et l'on s'ennuie... Alors le talent se trouve sûrement du côté de la pomme de terre! Le premier *Scarface*, celui de Paul Muni, était génial, vraiment! C'est comme *Popeye*. Si tu lis la vraie bande dessinée : c'est complètement poétique. Y'a des fées, des sorcières... Le jour où l'Amérique s'en est emparée, il est devenu *Popeye*, le mec qui donne des coups de poing. Et bien, c'est ça *Scarface* : l'Amérique des bouseux du Middle West qui se tapent sur la gueule...

TRISTAM - 25 ans - Peintre *Scarface*, c'est tout le charme du cinéma américain : super bien découpé, super bien filmé! C'est tellement drôle, l'histoire de l'adaptation! De changer l'alcool en coke et que les mecs deviennent tout naturellement des Porto-Ricains, et tout ça... C'est tout simplement efficace et l'on ne s'emmerde pas une seconde. Je ne sais pas : une bonne violence, bien bête comme ça, y'a rien de mieux! Pacino est sublime. Il joue vraiment bien le mec qui devient fou à la coke. Moi d'ailleurs, j'ai dit à des gens qui sont dans cet état-là : "Allez donc voir *Scarface*. Ça va vous éclairer un petit peu". Ah! Ah! Ah! A la fin, il a des méchants trous dans le cerveau, le pauvre mec. Il est complètement taré!
La scène la plus horrible : c'est quand il saute de l'hélico. Je ne sais pas... C'est un peu comme le truc des Stones *Undercover*, quand un mec se fait descendre sur un pont... Ça fait complètement vrai : presque film d'amateur. J'ai eu du plaisir avec *Scarface*, vraiment... Même que je ne vais pas tarder à aller le revoir.



France-Irlande : qui va gagner?
la bière rousse de George Killian, pardi!

CHAQUE FOIS qu'il est de retour en France, le brasseur irlandais George Killian se retrouve au café pour affronter son vieux pote Max, dans une super partie de bras de fer...

Alors, aussitôt, la bière rousse se met à couler, le vent d'Irlande à souffler, les violons à jouer une gigue endiablée et tous les copains à chanter à l'unisson. Bravo la Rousse !

THE OSTERMAN WEEKEND

Prête à tout, la C.I.A., pour parvenir à ses fins...

CHOC DU MOIS

Après un silence beaucoup trop long, presque cinq ans, Sam Peckinpah revient sur nos écrans. Il s'agissait bien de silence, car dans son nouveau film les fusils et la violence font toujours du bruit. Hot stuff.

Rutger Hauer : la survie de l'instinct.

Depuis déjà un bon moment nous avions entendu parler de son petit dernier, mais il ne semblait pas devoir nous arriver sous les yeux et, en désespoir de cause, nous étions prêts à l'oublier, tout comme le *Knightriders* de Romero. Soudain, on apprend que la Gaumont sort la chose des oubliettes. Le hic, c'est que le film a été un échec critique et commercial aux Etats-Unis. En plus, c'est un film d'espionnage et nous nous souvenons tous du désastreux *Tireur d'Elite* sur un sujet du même type. L'inquiétude est grande malgré la présence au générique de Burt Lancaster, Rutger Hauer et John Hurt. Fébriles et inquiets, nous sommes allés voir le film et la surprise est de taille. Peckinpah vient de réaliser son plus grand film, le plus achevé, le plus percutant, le plus dérangeant.

Un agent de la CIA part en guerre contre quatre agents américains du K.G.B. lors d'un week-end chez un ami commun ignorant leurs activités, mais journaliste de son métier... Voilà pour le départ, la suite est irracontable.

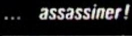
L'intrigue d'*Osterman Weekend* est compliquée, irréelle, impalpable comme toute histoire d'espionnage. On ne sait qui agit pour qui ni pour quoi. On sent toutefois au fil du récit que toutes les pièces s'emboîtent les unes dans les autres. On reconnaît bien là la technique de l'espionnage, de ses règles obscures, son système de pouvoir où les hommes ne sont que des exécutants. Comme des papillons de nuit attirés par la lumière qui les élimine progressivement. Le plus étonnant dans ce film, au-delà de la manipulation des gens par eux-mêmes, c'est l'apparition inquiétante de l'Image ; dans *Osterman Weekend* les télés sont partout, les caméras vidéo emplissent l'espace, rythment implacablement la vie des personnages. Les ordres se transmettent par télévision, le tube cathodique devient l'interlocuteur permanent, les couples faisant l'amour offrent leurs ébats au viseur de la caméra et les hommes chassés au fusil à laser passent sur l'écran de la régie comme dans un vrai feuilleton. Dans le nouveau Peckinpah, les humains perdent encore du terrain devant la technologie.

Comme d'habitude, les héros apparaissent décalés par rapport à leur époque, empreints d'une nostalgie franchement désabusée. Dans *Osterman Weekend*, les hommes vivent avec les objets de la nouvelle culture, de la communication, ils n'en sont pas moins désemparés lorsqu'il s'agit de les utiliser.

Ce n'est pas parce qu'il a choisi un sujet aussi actuel et délicat que Peckinpah a pour autant sacrifié ou abandonné sa personnalité et son efficacité unique. Ses scènes d'action sont vraiment incomparables et la preuve en est faite ici une fois de plus. La poursuite en voiture au début du film fait alterner dans un montage ultra-rapide des ralentis suggestifs et des séquences en vitesse normale et le spectacle a quelque chose de grandiose et jubilatoire. Les scènes finales, la chasse à l'homme et le duel dans la piscine enflammée, prouvent une nouvelle fois le génie de ce cinéaste de pure action. Peckinpah, à travers ses histoires et ses figures désenchantées toujours émouvantes, reste un esthète de la violence, de ces pulsions animales qui animent les individus. Lui-même, paraît-il, aurait pris un jour d'assaut les bureaux de la production de *Convoy* avec une tronçonneuse. Les problèmes sur la fin du tournage devenant insolubles, il découpa le mobilier de ses adversaires. Peut-être est-ce une des raisons qui le firent disparaître d'Hollywood pendant si longtemps.

Son image de marque se renforce avec *Osterman Weekend*. Aujourd'hui Peckinpah n'est plus seulement un cinéaste destroy et virulent ; c'est aussi un metteur en scène "concerné" et combatif qui vient de réaliser son premier film d'auteur. Un auteur qui sait frapper juste et fort. Un *homme* d'action.

Hervé "Action Man" Deplasse ■



... plastiquer...



... assassiner !



Pour survivre, il faut le pouvoir. Pour avoir le pouvoir, il faut pouvoir voir. Méditez cela chaque soir avant de vous coucher et vous aurez à peu près compris le message du dernier Sam Peckinpah. Pas facile! Surtout quand toutes les séquences d'OSTERMAN WEEKEND se révèlent être autant de poupées russes...

Tout d'abord, on croit assister à un mauvais porno clandestin : sur l'écran, un couple se caresse langoureusement. L'homme se lève et va prendre une douche. La femme se prélasse. Entrent deux hommes masqués qui, froidement, lui plantent une seringue de poison dans le nez et l'assassinent. Le porno vire au snuff. Sensation de malaise.
Pourquoi ? Parce que cette séquence nous a été révélée à travers l'image parasitée d'un écran vidéo.
Vidéo. Un mot qui préoccupe un nombre toujours croissant de cinéastes. On ne les compte plus aujourd'hui, ceux qui se mettent à s'interroger sur son pouvoir. Les DePalma, Cronenberg, Hyams, Crichton, Romero, Wenders... Dans *Osterman Weekend*, la première surprise vient de ce que Sam Peckinpah se mette, lui aussi, à s'en inquiéter. De *La Horde Sauvage* à *Croix de Fer*, Peckinpah s'imposait pourtant plus comme le cinéaste de l'Epopée, aussi désabusée soit-elle.
Mais la question est vite résolue. Peckinpah, c'est *aussi* un cinéaste fasciné par le pouvoir. Et qui veut s'intéresser au pouvoir en 1984 a intérêt à se poser des questions quant aux possibilités de l'observation vidéo. Hier, Hitchcock, Powell, Antonioni, parlaient de voyeurisme. Aujourd'hui ils parleraient de manipulation par l'image.

LA CAMERA INVISIBLE

Dans *Osterman Weekend*, il y a des caméras vidéo partout. Plus encore que dans le Xanadu du seigneur Scarface ou sur le plateau d'un Francis Coppola. Très vite en effet, ce que nous croyions être un truc scénaristique pour dévoiler les mauvaises manières de la C.I.A. va bien au-delà de nos prévisions. Tous les personnages, à quelque niveau que ce soit, sont observés. Par un supérieur tyrannique, un inférieur curieux ou un espion, mais jamais ils ne sont libres.
Peckinpah s'amuse d'ailleurs à chaque séquence à nous faire espérer que, cette fois, nous pourrons jouir en toute impunité de notre position de voyeur, mais nous nous apercevons, après quelques minutes, qu'un caméraman sournois nous a précédés. Notre espoir est toujours vain. A jamais, les protagonistes-pantins d'*Osterman Weekend* sont doublement prisonniers. Premièrement, du cadre de l'écran-cinéma où leurs actions nous sont révélées. Deuxièmement, de l'écran-vidéo où on les découvre espionnés.
Et tout le film est ainsi construit en cercles concentriques. Au fil de son déroulement, on retombe toujours sur l'enregistrement vidéo de telle ou telle séquence oubliée, où l'on aurait juré les personnages absolument seuls. Exemple le plus dérangeant : trois espions se retrouvent sur un parking vide et bien gardé. "On se croirait observé!" dit l'un d'entre eux. Impossible. L'endroit est absolument sûr. Excepté celle de Peckinpah, nulle autre caméra ne peut se dissimuler sur cet espace désert. Et pourtant, quelques minutes plus tard, on retrouvera la scène enregistrée sur bande vidéo. Où était la caméra? Ce sont les propres prises de Peckinpah que l'on retrouve! Comme si le réalisateur, *lui aussi*, était compris dans cet infernal chassé-croisé.
Mais alors, si l'on ne peut se fier à aucun point de vue, où est la place du spectateur? Nulle part. Et partout...

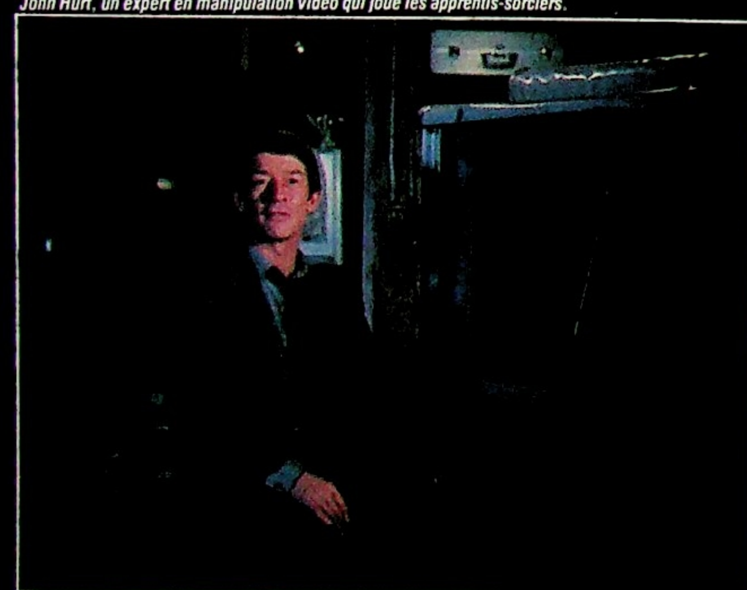
L'ATTELÉ-VISION

Peckinpah a toujours parlé de la relativité du pouvoir. De la précarité de toute situation. Le propos est bien le même dans *Osterman Weekend*, mais poussé à l'extrême puisqu'il implique à la fois le spectateur et le metteur en scène. Suicidaire. Tel quel, ce film-là serait le dernier de son auteur que ce ne serait pas étonnant!
Jamais le cinéaste n'avait en effet poussé sa logique jusqu'à réfléchir sur l'image. Le matériau même avec lequel il travaille. Dans son film, le rapport à cette image se fait, à la différence du Cronenberg de *Videodrome*, à sens unique. On ne peut le retourner, l'inverser. Les personnages principaux du film en feront douloureusement l'expérience en ne pouvant empêcher la mort de leurs amis, mais en visionnant cette mort sur une télévision.
L'image, les protagonistes la subissent, passifs. Elle les manipule, surgit dans leurs vies sans qu'ils songent un seul instant à l'arrêter. Ils croient même l'avoir domptée comme le révèlent leurs joyeux films de vacances. Il faudra pourtant toute l'expérience d'un habitué des médias (John Tanner, le personnage interprété par Rutger Hauer) pour en déjouer les pièges.

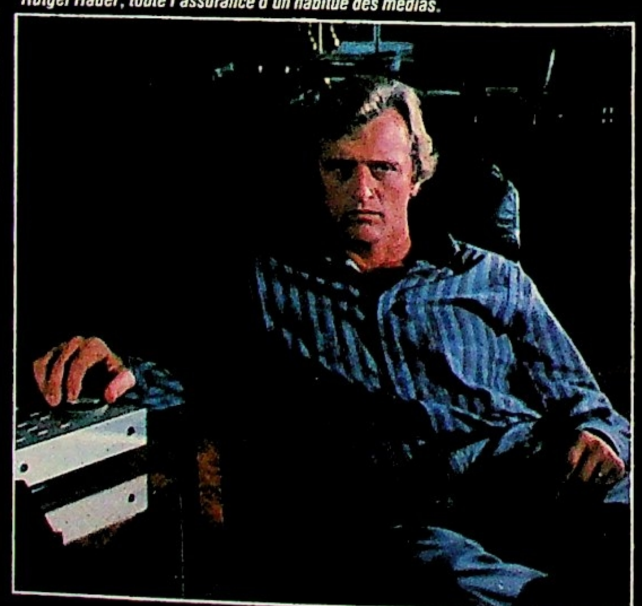
VERITES ET MENSONGES

Si le personnage de Hauer s'en sort, c'est bien parce qu'il connaît à fond l'utilisation de cette toute puissante image. Autrement dit, il sait qu'elle est le repaire (ou le *repère*?) du mensonge, de l'illusion, du faux semblant. Et c'est par un artifice qu'il parviendra à vaincre.
Pourquoi Sam Peckinpah l'a-t-il épargné s'il déteste tant que cela ce jeu de manipulation? Parce que le personnage est à son goût, sans

John Hurt, un expert en manipulation vidéo qui joue les apprentis-sorciers.



Rutger Hauer, toute l'assurance d'un habitué des médias.

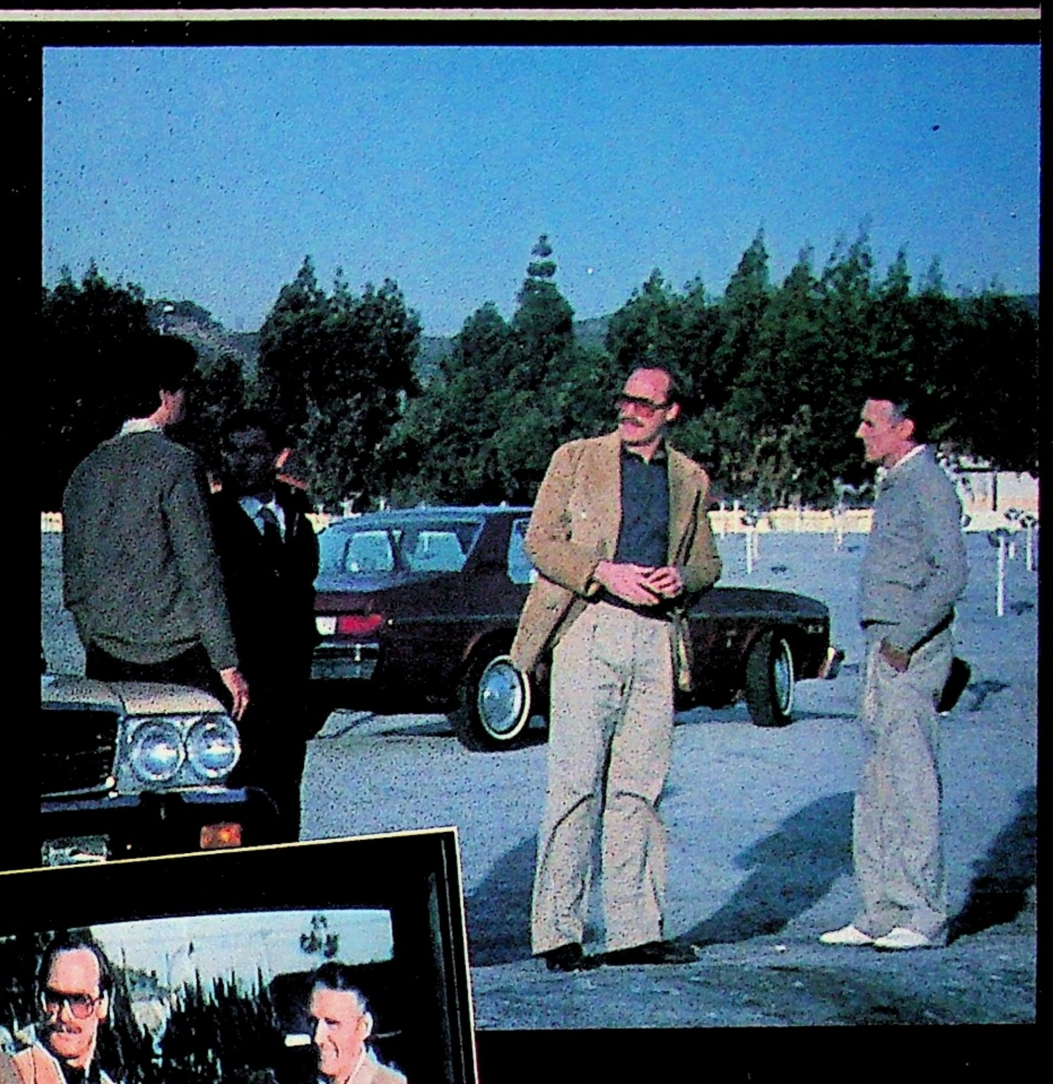


foi ni loi autre que sa propre survie. Ou tout au plus celle de sa famille. Parce qu'il préconise visiblement un retour aux sources, une négation de la modernité. Sous son apparente civilité, John Tanner manie mieux l'arc que le fusil mitrailleur et s'il se préoccupe d'être aux avant-postes de la manipulation par l'image, c'est affaire de survie. Uniquement.
Ses congénères, eux, restent prisonniers de cette philosophie des vérités et mensonges telle qu'a pu la définir Orson Welles. Prisonniers de leur foi en la perception. Prisonniers de leur statut de metteur en scène qui ne se sait pas observé. Tel est pris qui croyait prendre...

Moviola Lookrief ■

FICHE TECHNIQUE :

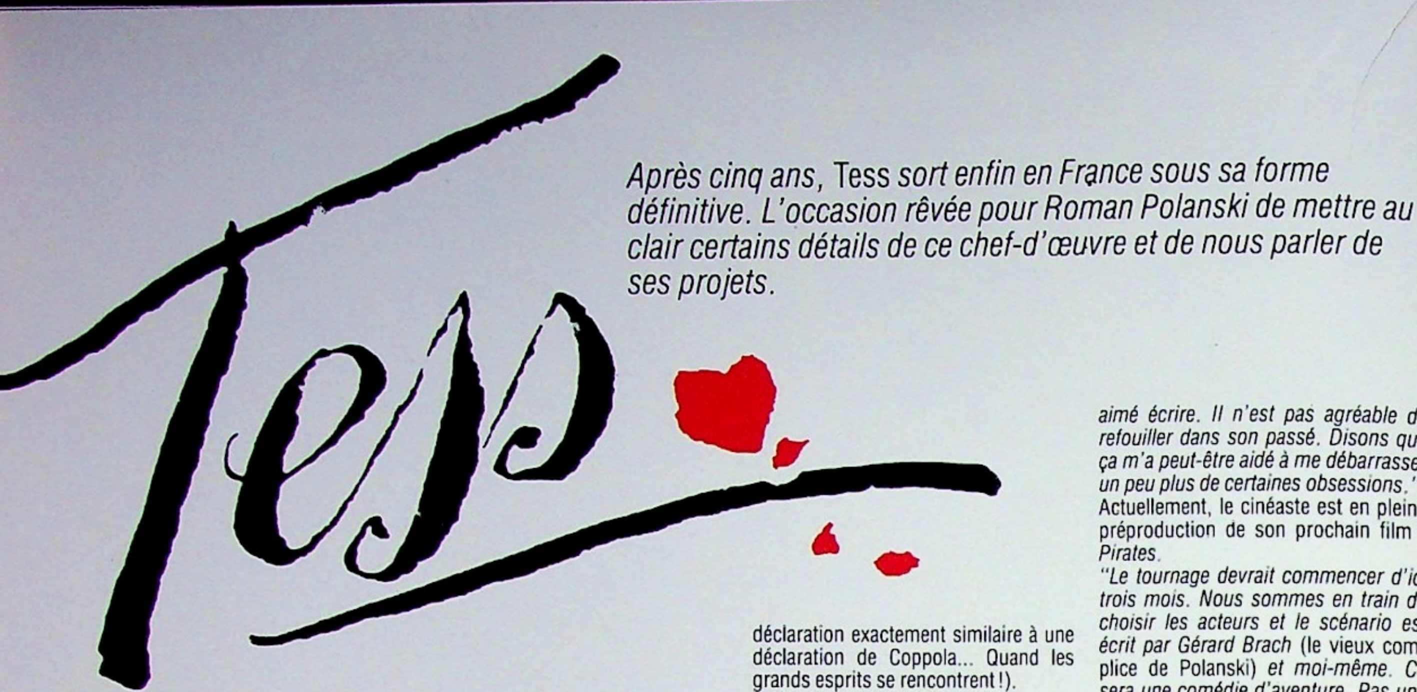
OSTERMAN WEEKEND. (Osterman Weekend). 1983. USA. 105 mn. PR : Peter S. Davis, William N. Panzer. REAL : Sam Peckinpah. SCN : Alan Sharp d'après le roman de Robert Ludlum. PH : John Coquillon B.S.C. DEC : Robb Wilson King. SFX : Arthur Mele. MONT : Ed Abroms, David Rawlins. MUS : Lalo Schifrin. DIST : GAUMONT. SORTIE PARIS : 18/04/84.
AVEC : Rutger Hauer (John Tanner), John Hurt (Lawrence Fassett), Meg Yoster (Ali Tanner), Dennis Hopper (Richard Tremayne), Craig T. Nelson (Bernard Osterman), Helen Shaver (Virginia Tremayne), Cassie Yates (Betty Cardone), Burt Lancaster (Maxwell Danforth), Sandy McPeak (Stennings), Christopher Starr (Steve Tanner), Kristen Peckinpah (Secrétaire de Tremayne).



De perpétuelles et déroutantes mises en abîme.
Des personnages doublement prisonniers.

"On se croirait observé !".





Après cinq ans, Tess sort enfin en France sous sa forme définitive. L'occasion rêvée pour Roman Polanski de mettre au clair certains détails de ce chef-d'œuvre et de nous parler de ses projets.



Roman Polanski

Souvent l'histoire du cinéma est faite de compromis. De versions coupées, de versions tronquées, de conflits réalisateurs/distributeurs, d'impératifs économiques et d'urgences de distribution.

Lorsqu'en novembre 1978, *Tess* de Roman Polanski sortit sur les écrans français, nul ne savait qu'il s'agissait d'une version sacrifiée. Sacrifiée en ce sens que Polanski, ne pouvant se dérober à la date de sortie prévue, n'avait pas eu le temps de fignoler son montage.

"Vu le coût du film, il nous était indispensable de respecter nos engagements de distribution. Et je n'avais pas eu assez de temps pour achever complètement le montage prévu. J'ai retravaillé Tess *après sa sortie française pour lui donner sa version définitive. C'est ainsi notamment qu'il est sorti aux USA. C'était la première fois que je livrais un film qui ne correspondait pas exactement à ce que je désirais, mais c'était impératif. Je suis heureux aujourd'hui que les distributeurs aient accepté de le ressortir selon mes désirs : dans sa version remontée, en 70 mm et en Dolby. C'était très important pour moi de le montrer aux Français dans sa version finale"*

La première version était sublime. La seconde ne l'est pas moins. Avec l'apport du 70 mm et du Dolby, *Tess* reste un grand film moderne, peut-être le meilleur de la production française de ces dix dernières années. En témoigne l'accueil du projet à son époque.

"Le cinéma est une industrie où chaque innovation est toujours regardée avec le maximum de méfiance. Tess *était le premier film français en Dolby, et cela a représenté une bataille perpétuelle, non seulement contre le matériel, mais également contre un certain esprit. Les gens n'étaient pas préparés. Nous étions très anxieux à la sortie du film. Le tournage avait duré une éternité, nous avions des dépassements de budget incroyables !..."*

Alors si avec le recul, nous, spectateurs, retrouvons en *Tess*, la même émotion que jadis, qu'en est-il pour lui, réalisateur ?

"Je sais que cela fait déjà cinq ans, mais je n'arrive pas encore à prendre beaucoup de recul par rapport à ce film. Il est encore très près de mon cœur. Une chose est certaine, c'est que Tess *me convient encore parfaitement pour l'instant. Ce n'est pas comme d'autres films de ma carrière dont la révision me donne des sueurs froides. Les films, c'est comme les petites amies, on se sent toujours plus près de la dernière."*

(Sans le savoir, Polanski fait ici une déclaration exactement similaire à une déclaration de Coppola... Quand les grands esprits se rencontrent !).

LA MORT DE GEOFFREY UNSWORTH

Le premier attrait de *Tess*, c'est évidemment son extraordinaire beauté visuelle. On pourrait croire qu'à l'instar du Stanley Kubrick de *Barry Lyndon*, Roman Polanski s'est inspiré de toiles de maîtres pour composer ses plans les plus picturaux. Mais il n'en est rien.

"Je n'avais pas de références précises en songeant aux images de mon film. En lisant le livre, j'avais déjà une idée précise de ce que je voulais faire. J'ai par ailleurs passé mon enfance à la campagne et c'est bien plus cette expérience qui a nourri l'ambiance de Tess. *La campagne dans laquelle j'ai vécu ressemblait extrêmement à celle de mon film. Elle était plus arriérée peut-être, car la campagne polonaise pendant les années quarante c'était véritablement le Moyen Age."*

Expérience personnelle donc, qui s'est appuyée sur le meilleur chef opérateur de l'époque : Geoffrey Unsworth. Malheureusement, épuisé après *Superman*, celui-ci devait mourir d'une crise cardiaque au beau milieu du tournage de *Tess*. Et c'est Ghislain Cloquet, le photographe d'André Delvaux notamment, qui a dû le remplacer.

"Nous avons d'abord eu quelques jours de tournage sans chef opérateur, et puis Ghislain est arrivé et a commencé à travailler. Pendant quelques jours, ses prises différaient énormément de celles d'Unsworth, et puis très vite il s'est adapté et il serait très dur aujourd'hui de dire qui a fait quoi."

PIRATES

Roman Polanski vient d'achever son autobiographie. Il peut paraître étonnant qu'il l'ait déjà écrite, au beau milieu de sa carrière, mais il l'a fait pour une bonne raison : *"D'autres écrivaient ma vie à ma place, il fallait bien que je mette les choses au point. Pas mal de gens m'ont demandé mon accord pour écrire ma biographie, mais comme je refusais, il l'ont fait sans me demander mon avis. Et ils inventaient très souvent ! Il m'a donc fallu agir. Je n'ai pas aimé écrire. Il n'est pas agréable de refouiller dans son passé. Disons que ça m'a peut-être aidé à me débarrasser un peu plus de certaines obsessions."*

Actuellement, le cinéaste est en pleine préproduction de son prochain film : *Pirates*.

"Le tournage devrait commencer d'ici trois mois. Nous sommes en train de choisir les acteurs et le scénario est écrit par Gérard Brach (le vieux complice de Polanski) *et moi-même. Ce sera une comédie d'aventure. Pas une comédie façon Mel Brooks, mais façon* Le Bal des Vampires *plutôt, où les personnages ne se rendent pas compte qu'ils sont dans une comédie. Le film sera tourné en Panavision et nous ne nous priverons d'aucun des clichés possibles !"*

Ce projet, Roman Polanski essaie de le monter depuis 1974. Il faut croire qu'il lui tenait vraiment à cœur pour qu'il ait ainsi persévéré malgré toutes les tentatives échouées.

*"*Pirates *est lié à certains souvenirs d'enfance. Quand j'étais enfant, nous ne pouvions voir que des films allemands idiots pendant la guerre. Puis ce furent des films soviétiques. Quelques vrais films finirent par franchir la frontière et nous les découvrîmes avec émerveillement. L'un de ces films était* le Robin des Bois *de Michael Curtiz. Je l'ai vu au moins vingt fois !"* Le tournage de *Pirates* devrait être de six mois, vous pensez qu'il faudra donc attendre encore un an avant de découvrir un nouveau Polanski. Et bien pas du tout ! N'oubliez pas que cet article est d'abord là pour vous signaler que *Tess* sort enfin dans sa version intégrale et que nous pouvons voir, dès aujourd'hui, un nouveau Polanski !...

Nicolas Boukrie.
Photo Marianne Rosenstiehl

FICHE TECHNIQUE :

TESS. 1978.
France/Grande-Bretagne.
Panavision. 70 mm. Dolby. PR : Claude Berri. SCN : Gérard Brach, Roman Polanski, John Brownjohn d'après le roman *Tess d'Uberville* de Thomas Hardy. PH : Geoffrey Unsworth (BSC), Ghislain Cloquet (ASC). DEC : Pierre Guffroy. COST : Anthony Powell. MONT : Alaistair McIntire. MUS : Philippe Sarde.
DIST : A.M.L.F. SORTIE PARIS : 18/04/84.
AVEC : Nastassia Kinski (Tess), Angel Clare (Peter Firth), Leigh Lawson (Alec d'Uberville), John Collin (John d'Urbeyfield), David Markham (Révérend Clare), Rosemary Martin (Madame d'Urbeyfield), Richard Pearson (Le Vicaire de Marlott), Carolyn Pickless (Marian), Arielle Dombsle (Mercy Chant).



Tess, *le meilleur rôle de Nastassia Kinski ?*

YOU ARE HERE

Michael Jackson en épouvantail. Sans lui, The Wiz ne sortirait peut-être pas aujourd'hui.



Pendant près de six ans, ce film a traîné dans les tiroirs des distributeurs. Un pantin de paille l'en sort aujourd'hui. Pantin de paille mais cousu d'or, puisqu'il s'agit de Michael Jackson.

Tout ce qui touche à Michael Jackson semble à jamais lié, sinon à un infantilisme, du moins à une naïveté aiguë. Pour conter l'aventure de *The Wiz*, il convient de reprendre nos livres d'histoire. Plusieurs dates peuvent servir à éclairer notre propos :
– 1900 tout rond : sortie du livre *The Wonderful Wizard of Oz* de L. Frank Baum. Succès immédiat. On estime aujourd'hui à dix-huit millions de personnes le lectorat de l'auteur.
– 1937 : le futur metteur en scène d'*Autant en emporte le Vent*, Victor Fleming, réalise une adaptation du livre de Baum avec Judy Garland. Succès immédiat. Le film devient un classique et le monde entier chantonne le refrain *Over the Rainbow*.
– 1977 : Sidney Lumet réalise un remake *black* du livre avec notamment Michael Jackson, et Diana Ross . Le film ne marche nulle part, sauf en Hollande (!), et ne franchit pas les frontières françaises. Personne ne chantonne le refrain *Easy On, Down the Road*.
– 1983 : le jeune chanteur Michael Jackson vend vingt-cinq millions d'albums *Thriller* à travers le monde (y compris en Hollande).
– 1984 : *The Wiz* sort en France. Bienvenue. Du coup, la vision du seul film musical de Lumet change. Les couleurs paraissent encore fraîches et les protagonistes pétillants de santé. Mais justement, en six ans, le vidéo-clip est né, le smurf et le Break Dance ont presque supplanté le funk (hélas !) et Michael Jackson n'a plus besoin de jouer les épouvantails pour représenter une certaine image du peuple noir.

OZ Y SOIT QUI MAL Y PENSE

L'histoire de *The Wiz*, vous la connaissez sans doute. Rappelons (ou, en l'occurrence, rap long) en deux mots qu'il s'agit du voyage imaginaire d'une petite fille (ici, une jeune fille), nommée Dorothy, dans une contrée magique, la terre d'Oz. Flanquée d'un épouvantail en quête d'un bulbe rachidien, d'un homme de fer en quête d'un pace-maker et d'un lion en quête de "kouyo-ku", elle devra pour retourner chez les siens retrouver le Magicien d'Oz et affronter la méchante sorcière de l'Est.
En conclusion : Dorothy et ses compagnons découvriront que l'être humain est naturellement bon, courageux et intelligent, que chacun a en lui ce qu'il croit trouver ailleurs, que Dorothy a en elle son propre foyer et bla, et bla, et bla...
La morale du *Magicien d'Oz*, simpliste, est bien celle du genre littéraire auquel elle

La horde des Singes volants de Evilene, fusion farfelue de Hell's Angels à la Crumb et de calandres de grosses cylindrées.

THE WIZ



appartient : le livre est un classique de la littérature enfantine.

Dans *The Wiz*, c'est la même chose. A ceci près que tous les protagonistes du film sont *noirs*. Et que le metteur en scène est Sidney Lumet. Un fou du propos social et de la fable moraliste. Vous voyez ce que je veux dire.

Eh oui! *The Wiz* se présente nettement comme un film à propos. Comme tous les fleurons du *film black* en l'occurrence. Un propos libertaire qui clame à chaque coin de plan que le peuple noir ne doit pas rester passif, qu'il ne doit pas se laisser endormir par son environnement, qu'il doit revendiquer sa richesse intrinsèque et bla, et bla, et bla...

Oz apparaît comme une terre aux lourdes connotations sociales, surchargée de métros dévorateurs (sens propre) et d'"usines à sueur". Les personnages deviennent représentatifs du peuple noir, prisonniers de sa timidité, voire de sa couardise, envers l'ordre établi. Au pays d'Oz, on est "esclavagé", drogué ou réduit à l'Etat de graffiti. On est broyé par la cité et ses dangers. A ce propos, une séquence a été coupée de la version originale, séquence où nos amis se retrouvaient face à une horde de prostituées en furie et à leur univers de narcotiques. Là encore, le père Lumet n'a pas fait dans la dentelle.

Bref, le message social de *The Wiz*, qui vient *se greffer* sur celui de Baum, ne tient aujourd'hui plus la distance. L'a-t-il tenu un jour, d'ailleurs? Car quand Sidney Lumet se met à faire dans le gros sabot, il ne passe pas par quatre chemins de briques jaunes. Tenez, prenez son petit dernier, *Daniel*, par exemple!

OZ TENTATION

L'intérêt de *The Wiz* tient bien plus à sa réelle exubérance visuelle. Voilà un film musical qui a coûté ses vingt-cinq millions de dollars! Ça se voit!

A chaque instant, *The Wiz* nous plonge dans des décors qui puent l'abondance et le fric comme un costard de maquereau de la 42e Avenue. On passe ainsi d'un métro hyper-bigarré à une usine baroque et infernale. Dans cet univers délirant et insondablement kitsch, tout peut arriver. Le soleil se lève sur New York et se transforme en pomme, juste histoire de *faire beau*. C'est de mauvais goût, mais impressionnant.

Faut dire que pour composer cette espèce de poème d'amour décadent à sa ville ché-

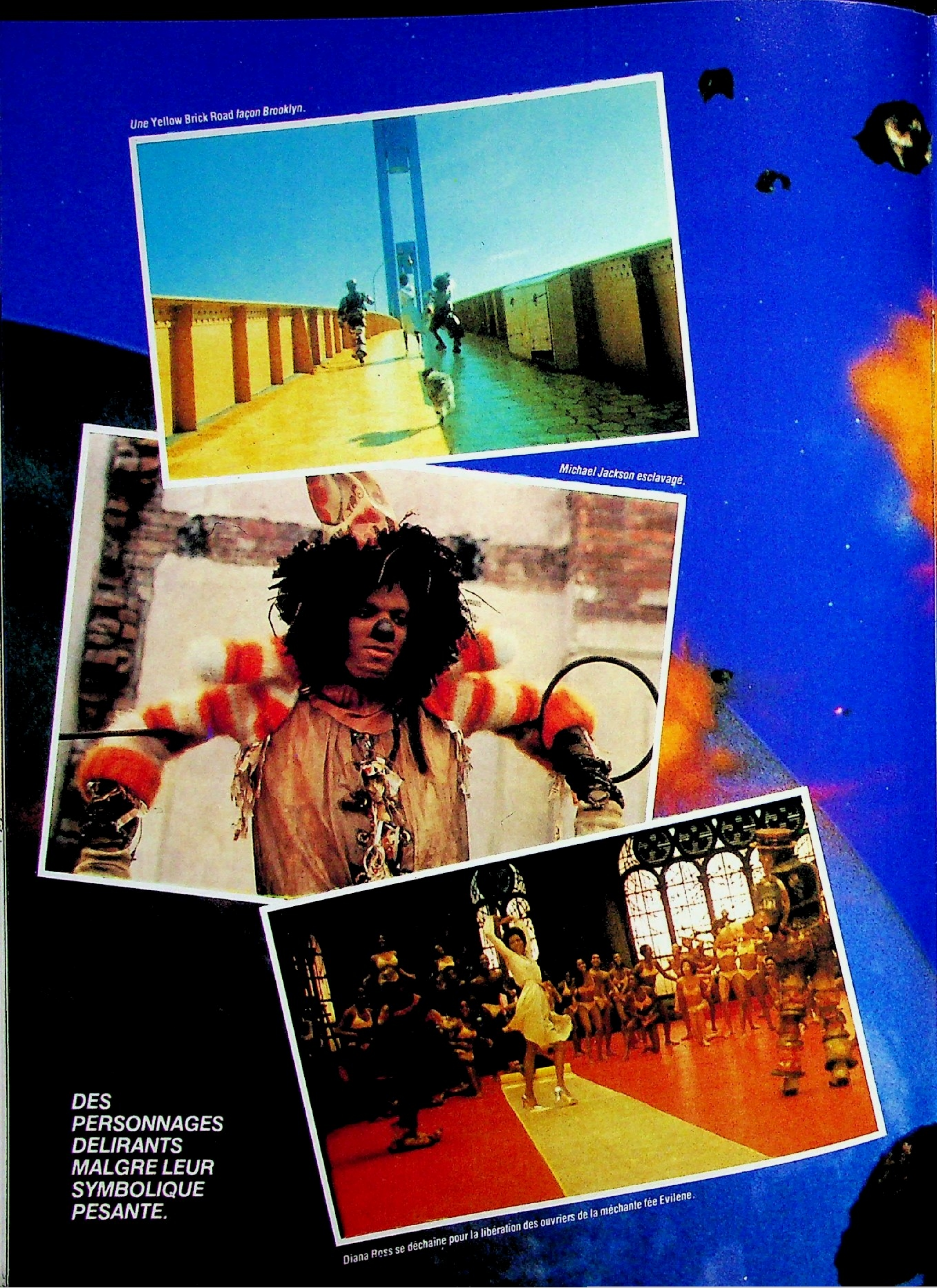


La seule séquence importante coupée dans le montage français : à la sortie du métro, Dorothy et ses compagnons découvrent le stupre, le sexe et la drogue

THE WIZ : ***UN EVIDENT TAPE A L'ŒIL EPOUSTOUFLANT DE DEMESURE, BLACK IS BEAUTIFUL !***

Les trois compagnons de Dorothy : le Lion (Ted Ross), l'Homme en Fer Blanc (Nipsey Russell) et l'Epouvantail (Micha_l Jackson).

Diana Ross à son sommet : Black is Beautiful.



Une Yellow Brick Road façon Brooklyn.

Michael Jackson esclavagé.

DES PERSONNAGES DELIRANTS MALGRE LEUR SYMBOLIQUE PESANTE.

Diana Ross se déchaîne pour la libération des ouvriers de la méchante fée Evilene.

Drôle de rétine pour la statue du Magicien d'Oz.

THE WIZ

rie, Sidney Lumet a fait appel à des bêtes. Notamment le chef op. Oswald Morris *(Dark Crystal, Lolita, L'Homme qui voulut être Roi)*, le spécialiste des effets spéciaux Albert Whitlock *(Les Oiseaux, Dracula, La Féline)* et le maquilleur Stan Winston *(Le Droit de Tuer, Réincarnations)*. Décidés à prendre la ville de New York comme pays d'Oz, ces gars-là ont choisi de la transfigurer, ni plus, ni moins. On visite donc Coney Island, le Pont de Brooklyn, le New York City Center, le métro, le Shea Stadium, mais le tout revu et corrigé par l'équipe de designers les plus fous de tous les temps. Ils ont ainsi transformé New York en la plus colorée, la plus ringarde et la plus rutilante des cités. N'ayant peur de rien, nos décorateurs illuminés ont même acheté des kilomètres de lino jaune canari (celui-là même qu'on devait ensuite surnommer le Wiz-Titi) pour fabriquer la mythique Yellow Brick Road. Je vous laisse imaginer le Pont de Brooklyn dallé à perte de vue de cet immonde parterre doré. Tout cela est du plus clinquant tape-à-l'œil, mais époustouflant de démesure. Black is beautiful !

SIRE OZ?

Et Michael Jackson dans tout ça, me direz-vous ?

Eh bien ! Michael Jackson n'était pas alors la star d'aujourd'hui. C'était un petit blacky bien gentil qui dissimulait son nez épaté derrière un papier de truffe de Noël (voir les photos illustrant cet article). A l'époque, Jackson ne rameutait pas tous les publics de la terre, mais seulement, aux dires mêmes du producteur Rob Cohen, une très, très jeune clientèle. C'est d'ailleurs pour cela qu'on l'a choisi. A l'époque, la star de la funky était Diana Ross et le petit Jackson lui servait carrément de faire-valoir. A l'époque enfin, le futur Peter Pan avait une morale exemplaire en déclarant tout bonnement, je cite : "La richesse et la renommée ne sont que des illusions". A l'époque, Michael Jackson n'avait pas encore rencontré son boa *Muscle*...

Nicolas Boukrief ■

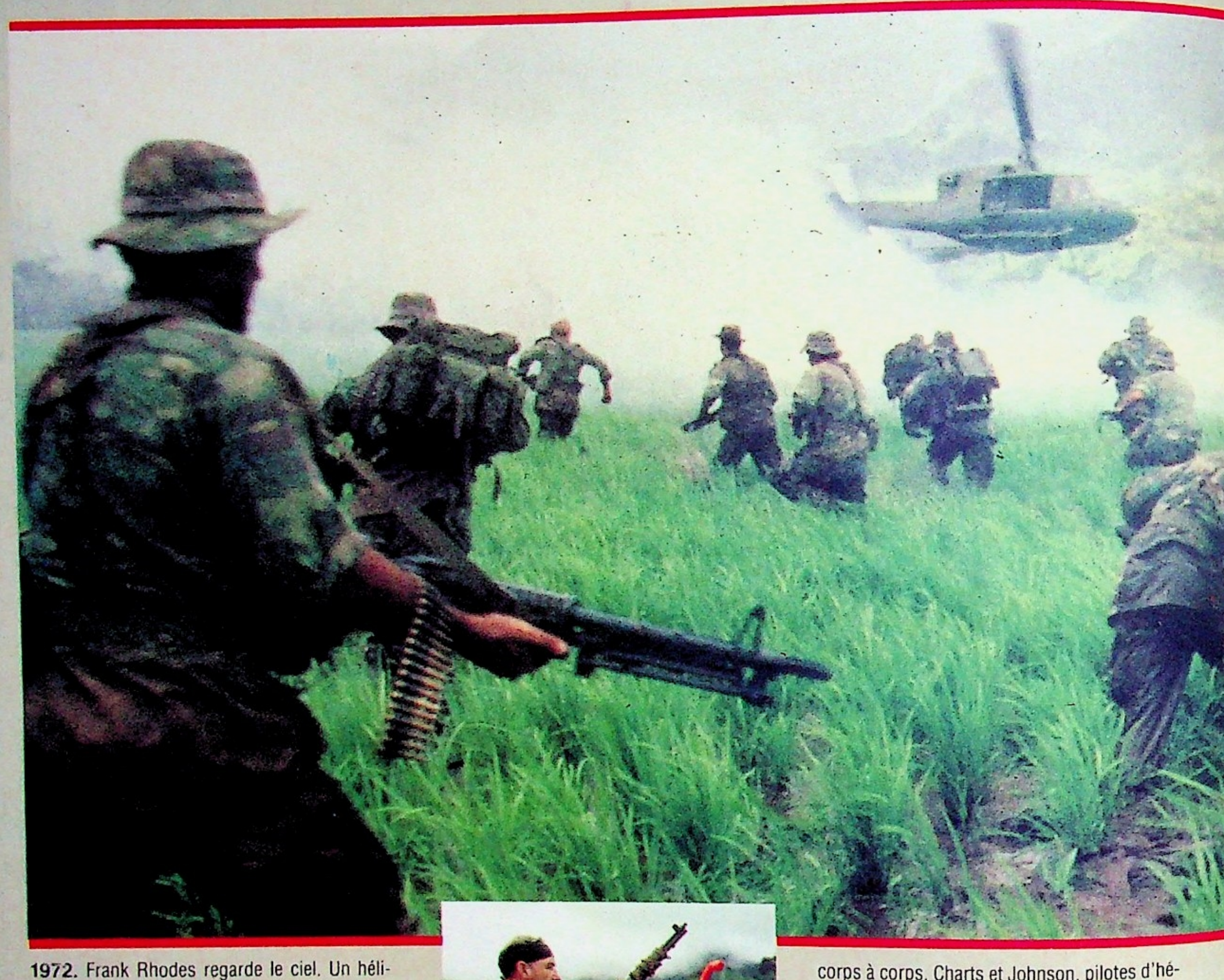


FICHE TECHNIQUE :

THE WIZ. (The Wiz). 1978. USA. 120 mn, Dolby. PR : Rob Cohen. REAL : Sidney Lumet. SCN : Joel Schumacher d'après le roman de L. Frank Baum et la pièce *The Wiz*. PH : Oswald Morris. CAM : Jim Contner. DEC : Tony Walton. SFX : Albert Whitlock. SFX MAQ : Stan Winston. MONT : Dede Allen. MUS : Quincy Jones. DIST : LES DISTRIBUTEURS ASSOCIES/PRODIS. SORTIE PARIS : 04/04/84.

AVEC : Diana Ross (Dorothy), Michael Jackson (L'Epouvantail), Nipsey Russell (L'Homme de Fer Blanc), Ted Ross (Le Lion), Mabel King (Evilene), Theresa Merritt (Tante Em), Thelma Carpenter (Miss One), Richard Pryor (Le Magicien), Lena Horne (Glinda la bonne fée).

RETOUR VERS



1972. Frank Rhodes regarde le ciel. Un hélicoptère U.S. explose. Un autre décolle sans lui. Derrière : une meute de Viets ratissant la rizière. Il est coincé. Lui et le copain blessé qu'il porte sur son dos. Rien à faire. L'hélico est loin déjà. 1982. Frank n'est jamais revenu à la maison. Le colonel Rhodes, son père, sait qu'il n'est pas mort. Il enquête. Sans résultat. Jusqu'à ce qu'un ami officier lui montre la photo aérienne d'un camp de prisonniers laotien. On distingue trois sillons de terre parallèles. L'emblème du régiment de Frank. Rhodes savait que son intuition était bonne.
Il faut repartir là-bas, sortir Frank et ses potes de ce bourbier. Au diable les tractations diplomatiques interminables ! Mieux vaut s'adresser à des professionnels. A des types qui sont déjà allés sur place. Les anciens du bataillon, par exemple. Rhodes les retrouve. Blaster, spécialiste des explosifs. Wilkes et Sailor, des pros du corps à corps. Charts et Johnson, pilotes d'hélicoptères. Tous des copains de Frank. Et fidèles en plus, puisqu'ils n'hésitent pas une seconde avant d'accepter la mission. Peu importe les souvenirs, les bonnes femmes, et les avancements. Pour Frank et un peu de pognon, ils iraient en enfer...

Le Colonel Rhodes (Gene Hackman) en pleine action.

Mais, quinze ans après, il faut retrouver la forme. Rhodes a prévu cela. Il emmène ses guerriers sur un terrain isolé, réplique exacte du camp laotien, et confie leur entraînement à un jeune G.I. sévère, Scott. Avec lui, ils se replongent dans le bain, et ils retrouvent vite les vieux instincts.
Au bout de plusieurs semaines, les vétérans sont comme neufs. Comment fouiller de sa baïonnette l'intérieur du crâne de l'ennemi. Où disposer les explosifs pour bousiller d'un seul coup les ponts et les miradors. Plus de secrets. D'ailleurs, le raid nocturne simulé, dernière ré-



L'ENFER

Sauvetage-catastrophe d'une troupe de G.I. en pleine déroute. Derrière : une meute de soldats vietnamiens.

L'ENFER, C'EST LE VIETNAM. TOUJOURS. LES SOUVENIRS ATROCES. LES SEQUELLES CORPORELLES OU PSYCHOLOGIQUES. ET PUIS LES POTES RESTES PRISONNIERS DANS UN CAMP LAOTIEN. QUINZE ANS APRES. PAUVRES TYPES. ET SI ON ALLAIT LES RECUPERER, LES COPAINS ? EN COMMANDO. COMME AUTREFOIS...



pétition avant l'attaque réelle, est une réussite éclatante.
Maintenant, direction Bangkok. Là-bas, on recommence tout, mais en vrai. Plus rien ne peut arrêter Rhodes et ses mercenaires. Pas même la saisie de leur chargement d'armes par la CIA. La troupe gagnera les hautes terres du Nord Vietnam avec un vieux trafiquant chinois et tombera bientôt sur la prison de Frank. Et tout recommencera comme autrefois...

RAMBO PAS MORT

Décidément, Ted Kotcheff, le metteur en scène de *Retour vers l'Enfer* n'a pas de pot. Dans *Rambo*, son précédent film (je vous fais pas un dessin...), le bon Stallone lui imposait sa carrure et sa philosophie de combattant loser. Voilà que maintenant, c'est Milius qui le vampirise. Milius, le metteur en scène de *Conan*, du *Lion et le Vent*. Le producteur du *1941* de Spielberg, et de *Retour vers l'Enfer* justement. Milius, qui cite Nietzsche à longueur d'images. Milius qui aimerait bien repeindre la terre entière en vert kaki et remplacer le biberon des nourrissons par des rations K. Bref, Milius, le facho spectaculaire du cinéma américain. Et comme vous savez bien qu'aux U.S.A., les producteurs ne se contentent pas de remplir les fiches de paie, mais contrôlent d'un bout à l'autre le film en cours, *Retour vers l'Enfer* lui appartient bien plus qu'au malheureux Kotcheff, honnête fabricant inoffensif.

BERETS VERTS ET VERTS BERETS

Question spectacle pur, on est gâté : pendant une heure et quarante-cinq minutes, ça n'arrête pas. Du niveau de *Rambo*. Sauf que les guerriers sont presque une dizaine. Hélicos décapités en plein vol, explosions en chaîne avec décollages de fûts d'essence enflammés, ponts de bois pulvérisés : manque juste un peu de Wagner et on s'y croirait. Les héros exsudent la bravoure, se lancent toutes grenades dehors sur un paquet de Viets, enfoncent le couteau où il faut, quand il faut. Depuis sa tombe, le vieux John Wayne doit être sacrément content de voir que ses petits successeurs ont du poil aux pattes. A l'entraînement comme sur le champ de bataille, ils bouffent de la vache enragée et en redemandent. C'est fou ce qu'on se remet vite à la guerre...
Ah ! la guerre ! Ses joies, ses coups durs, son syndicat d'initiative. Milius devrait monter une agence de voyages, et organiser des excursions un peu partout, avec des M. 16 en guise de Nikons.
Ce qui gêne terriblement dans *Retour Vers L'Enfer*, c'est cette *bonne volonté* du combat-

RETOUR VERS L'ENFER

Pour les vieux mercenaires : un entraînement bien sacqué...

tant. Tous, ou presque, n'hésitent pas un seul instant avant de repartir sur le front. Personne ne se rend compte de la folie de l'entreprise. Ça semble même naturel de repartir comme ça revivre des cauchemars, risquer sa peau pour des potes qui sont peut-être bouffés par les rats depuis belle lurette. *Retour vers L'Enfer* reprend la trame narrative et la galerie de personnages bien pittoresques des *Douze Salopards* d'Aldrich, mais à aucun moment la bonne cause du combat n'est remise en question. Il y a bien Wilkes, le baroudeur éclaireur (formidable Fred Ward) qui, hanté par des flashes sanglants, manque de craquer pendant le raid final, mais le bon vieil instinct guerrier reprend vite le dessus.

MOURIR EN HEROS

Non seulement Papa Milius distribue gaiement des tickets pour repartir à la guerre, mais il offre en plus à ses petits gars une sacrée promotion : mourir en héros. Vous parlez d'une occase! Sailor, pauvre clochard psychopathe dans la société, et Blaster, ridicule petite idole de surf pour teenagers, ne rateront pas le coche, et périront sur place. L'un en dégoupillant la grenade qu'il porte autour de son cou depuis sa première virée au Vietnam, en 72. L'autre en sautant volontairement avec ses charges d'explosifs. Ils n'étaient que des rebuts paumés, les voilà qui montent au ciel avec tous les honneurs. Quant aux autres, les survivants, ils rentreront au bercail avec ce qui reste de leurs vieux copains prisonniers et, ma foi, remettront peut-être ça l'année prochaine. Au Japon ou en Corée.

Quant à Milius, il est en train de finir *Red Dawn (Aube Rouge!)* qui raconte comment des parachutistes russes tombent malencontreusement sur une petite ville du Texas, et engagent le combat avec les autochtones! Le truc le plus con qui pourrait lui arriver, à ce type-là, ce serait de devenir daltonien et de confondre tous les uniformes et tous les drapeaux.

En tous cas, que tous ceux qui voient *Retour vers l'Enfer* sans se marrer au moins une fois écrivent au journal. Je leur propose une petite virée en Alsace pour aller récupérer mon grand-oncle disparu pendant la prise de Verdun.

2e Classe Cognard ■



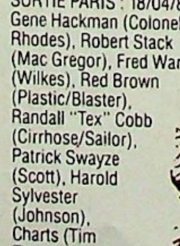
Les sept Salopards (de gauche à droite : Randall Cobb, Patrick Swayze, Fred Ward, Red Browne, Gene Hackman, Harold Sylvester, Tim Thomerson).



Wilkes le baroudeur (Fred Ward).

FICHE TECHNIQUE :

RETOUR VERS L'ENFER. (Uncommon Valor). 1983. U.S.A. 115 mn. PR : John Milius et Buzz Feitshans pour Paramount. REAL : Ted Kotcheff. SCN : Joe Gayton. PH : Stephen Burum ; A.S.C. DEC : James L. Schoppe. COST : George Little. SFX : Joseph Lombardi. CASC : Conrad Palmisano. MONT : Mark Melnick. MUS : James Horner. DIST : Paramount. SORTIE PARIS : 18/04/84. AVEC : Gene Hackman (Colonel Rhodes), Robert Stack (Mac Gregor), Fred Ward (Wilkes), Red Brown (Plastic/Blaster), Randall "Tex" Cobb (Cirrhose/Sailor), Patrick Swayze (Scott), Harold Sylvester (Johnson), Charts (Tim Thomerson).





TICKET ROCK

ZERO

avec RTL

BARCLAY JAMES HARVEST

Polydor

ZERO

SAGA

avec RTL

Polydor

ZERO

Status Quo

avec RTL

BYE BYE...

BARCLAY JAMES HARVEST

Leur light-show est un must.
Cette année: un spectacle laser inédit,
un nouvel album.
BJH 84: La consécration.

MAR 22 MAI Grenoble/Palais des Sports
MER 23 MAI Toulouse/Palais des Sports
JEU 24 MAI Limoges/Palais des Sports
SAM 26 MAI Reims/Patinoire
DIM 27 MAI Paris/Palais Omnisports Paris-Bercy

VEN 1 JUIN Metz/Parc des Expositions
SAM 2 JUIN Lille/Foire de Lille
LUN 4 JUIN Bordeaux/Patinoire Mériadeck
MAR 5 JUIN Clermont-Ferrand/Maison des Sports
MER 6 JUIN Lyon/Palais des Sports
JEU 7 JUIN Dijon/Parc des Expositions
VEN 8 JUIN Nantes/La Beaujoire
SAM 9 JUIN Quimper/Stade de Penvilers

JEU 14 JUIN Strasbourg/Parc des Expositions
SAM 16 JUIN Nice/Parc des Expositions
DIM 17 JUIN Avignon/Parc des Expositions
MER 20 JUIN Rouen/Parc des Expositions
JEU 21 JUIN Orléans/Palais des Sports
VEN 22 JUIN Le Mans/Château de Sablé

SAGA

Cinq musiciens Canadiens,
tout ce qu'il y a de plus anglais.
Une osmose surprenante entre
musique et mise en scène.
Le groupe qui monte.

MAR 1 MAI Quimper/Salle Omnisports
MER 2 MAI Le Mans/La Rotonde
JEU 3 MAI Paris/Le Zénith
VEN 4 MAI Lille/Foire de Lille
SAM 5 MAI Nancy/Parc des Expositions
LUN 7 MAI Strasbourg/Hall Tivoli
MER 9 MAI Dijon/Palais des Sports
JEU 10 MAI Lyon/Palais d'Hiver
VEN 11 MAI Marseille/Le Stadium
SAM 12 MAI Clermont-Ferrand/Palais des Congrès

STATUS QUO

Les adieux à la scène
d'un très grand nom du rock.
L'occasion de saluer un groupe
de légende dans son baroud
d'honneur.

JEU 10 MAI Paris/Le Zénith
VEN 11 MAI Besançon/Palais des Sports
MAR 15 MAI Lyon/Palais d'Hiver
MER 16 MAI Grenoble/Alpexpo
JEU 17 MAI Clermont-Ferrand/Maison des Sports
SAM 19 MAI Le Mans/La Rotonde
DIM 20 MAI Lille/Foire de Lille







Splash ! Splash ? Le jaune d'œuf dans le bol à mayonnaise ? Le moutard dans son bain ? La peau de banane sous le pied du jogger ? Le plombier dans la cuisine inondée ? Non, ne vous y trompez pas... Chez Disney, ce sont et ce seront toujours les filles de l'eau qui font splash dans le cœur des hommes et ce jusque dans la baie de New York !...

Splash est un titre joyeux pour ce qui sera peut-être la meilleure comédie de l'année. Elle sort à l'heure actuelle aux Etats-Unis. En France, elle vous éclaboussera courant octobre. Et à *Starfix*, on a décidé de tout faire pour que le temps vous paraisse long... Pour être franc, on n'a pas fini de vous en parler ! Parce que *Splash* est un film formidable sur une race de créatures qui se sont faites trop rares en ces temps de viscosités extraterrestres et de pelades d'outre-tombe. La créature de *Splash* est blonde, avec de grands yeux bleus, un petit nez retroussé, un buste de statue grecque... et une longue queue de poisson. Les écailles ont des reflets de cuivre rouge. Les nageoires arborent une crinière dorée. "Elle" est une sirène.
"Elle", parce que son nom ne se prononce pas chez les hommes, à moins d'entraîner d'incroyables phénomènes ! Alors il l'appelle Madison. Il, c'est le gentil jeune homme dont elle s'éprend une fois pour toutes. Car, c'est connu, les sirènes n'aiment qu'une seule fois dans leur longue vie. Et pour six jours seulement !... Le compte, à rebours a commencé mais, dans notre monde d'imbéciles, l'Amour n'est qu'un danger parmi d'autres pour une fille des profondeurs.
Madison, la sirène, c'est Daryl Hannah, la "réplicante" kangourou de *Blade Runner*. Cette espèce de Miou-Miou revue et corrigée par le grand Sachem New-Wave qui sautait et rebondissait comme un pop-corn dans sa casserole !... Daryl est une sportive hors-pair, mais on se demandait si le trempoline ne remplaçait pas avantageusement les planches de la scène. En fait, son talent (rigoureusement invisible dans *Blade Runner* ou dans *Forest Primeval/Final Terror*, nanar d'horreur inédit même en vidéo, c'est dire !), son talent donc est à l'image de ses jambes. Immense, souple, nerveux... Ron Howard, qui a tout compris à l'art de filmer une femme, s'est bien gardé de lui couper ses appâts pour les remplacer par des abats. Quand le soleil ou un vent tiède s'en vient la sécher sous sa chevelure de Lady Godiva abyssale, Daryl retrouve ses gambettes, et peut donc aller et venir gracieusement sans ressembler à une otarie échouée ou à un *marine* sous la mitraille nippone. Cette aptitude soudaine à la station verticale nous vaut en l'occurrence d'admirer la belle sous toutes les coutures, sautillant dans le plus simple appareil devant un héros au bord de l'apoplexie... ou devant un groupe de touristes transformés par l'émotion en derviches tour-



Madison, la sirène (Daryl Hannah), la dernière mais peut être la plus belle des créatures des Studios Disney.

photo SYGMA




SPLASH
Daryl Hannah
STARFIX



neurs. Y'a pas à dire, *Splash* est un film pensé à merveille. Rien n'y est laissé au hasard ou à la critique.

Aux Etats-Unis, c'est d'ailleurs le film dont tout le monde parle sans pour autant se l'expliquer. *Splash* est un "coup de cœur", un trait décoché droit dans le ventricule! Et pas de compromis dans la réalisation!... Pas de cancer, de leucémie, d'introspection, d'extase de groupe, de grimaces et de petite fumée. Tout cet attirail socio-ringardo-médical qui, depuis l'insupportable *Maison du Lac*, semble avoir envahi la branche "tendre" du cinéma américain. Non, dans *Splash*, Monsieur ne fume pas au lit après le coït (*interruptus* de préférence!), pas plus que Madame n'évoque sa ménopause ou sa tumeur au sein. Oh! bien sûr, ne vous en faites pas, l'humeur est aux larmes parfois, souvent même, dans *Splash*, mais celles-ci ne vous sont pas soutirées par les réflexes d'un médecin-légiste reconverti au cinématographe. Ron Howard revendique une simplicité désarmante, une science innée de la narration, quelque chose en fait qui n'a pas d'âge, et qui n'est pas l'héritage d'une époque révolue. *Splash* est une œuvre imprégnée d'une exquise croyance en ce qu'elle montre ou évoque dans ses images fulgurantes. *Splash* est un film pur!

De toutes les formidables productions issues des studios Disney depuis *Tron*, *Splash* est sans doute la plus accomplie. Peut-être parce que rien n'y est forcé, rien n'y est trop beau, trop abondant, trop travaillé, trop spécial... Au terme de cette série d'expériences acharnées, arrogantes et dévastatrices, la firme a enfin opéré sa mue. C'est simple : personne à Buena Vista n'aurait, il y a seulement cinq ans, filmé *Splash* comme Ron Howard l'a filmé aujourd'hui. Ce film qui aurait pu – qui aurait dû – être mis en boîte (!) entre deux ruades de l'increvable Coccinelle, consacre à présent la reconversion éblouissante des fils de Walt. Ceux-ci n'ont plus besoin de faire appel à l'ordinateur, à des dragons terrifiants ou à la poésie morbide de Ray Bradbury pour prétendre avoir évolué. Ils ont trouvé leur voie et personne ne s'y trompe. Aussi modernes soient-ils, *Tron* et *Le Dragon du Lac de Feu* n'avaient pas marché un max; quant à *La Foire des Ténèbres*... Par contre, *Splash* éclate sur les frontons de Sunset Boulevard. D'un coup de queue, la sirène blonde balaie les échecs et l'amertume passés. Et, par Neptune, il est mérité, ce succès!...

Chez les héritiers de Mickey, l'heure est à l'émotion et, si l'on en croit leur calendrier de production, ça va durer. Dans les salles américaines, *Splash* est accompagné par une bande-annonce stupéfiante. Jessica Lange et Sam Shepard, deux des plus beaux acteurs de la nouvelle Hollywood, s'étreignent, se contemplent, se foutent sur la gueule (à coups de planche, génial!) et s'aiment dans une lumière digne des *Moissons du Ciel*. Le film s'appelle *Country* et c'est une production Disney. Mettez-vous bien ça dans le crâne!

Christophe Gans ■

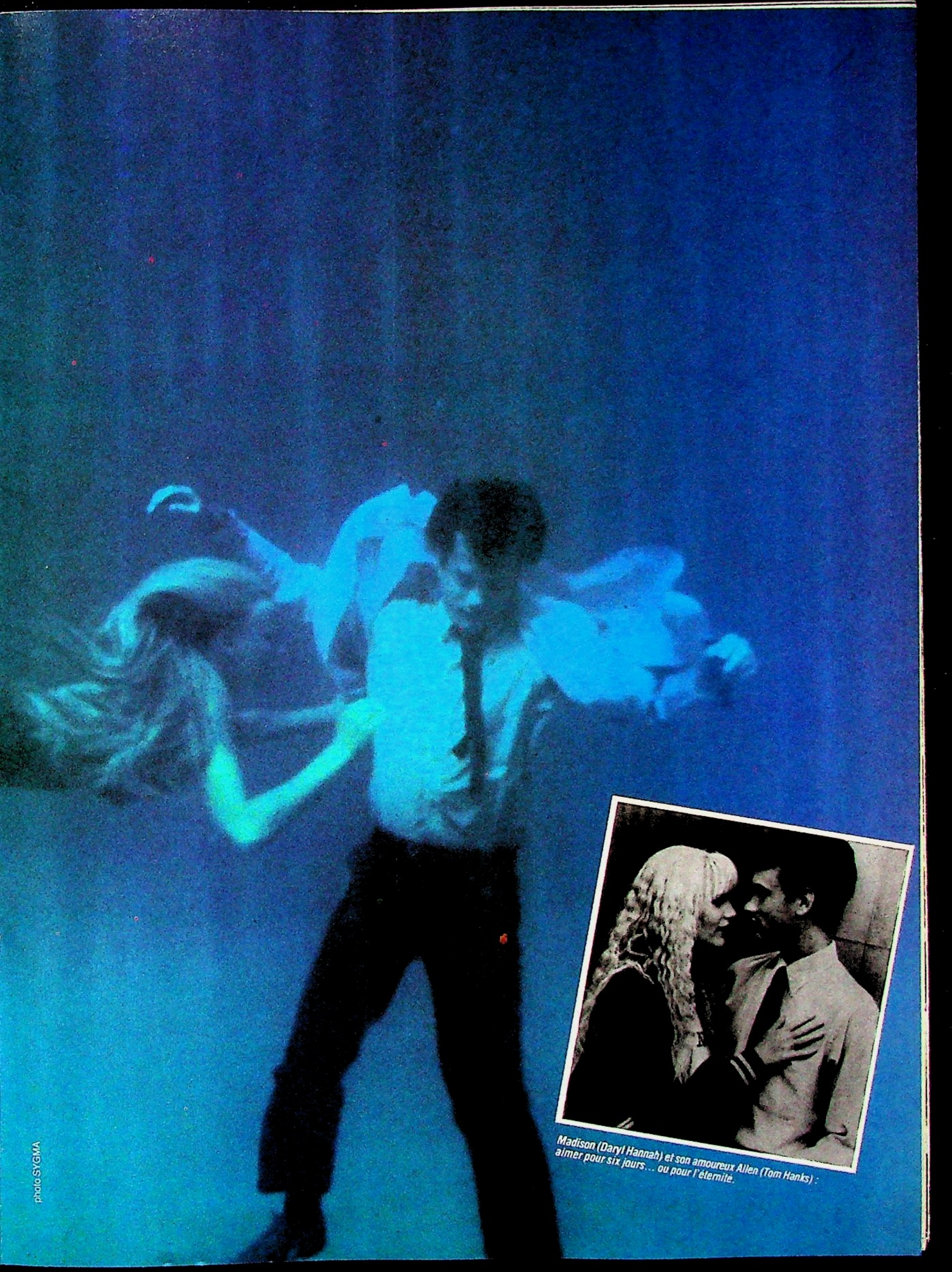
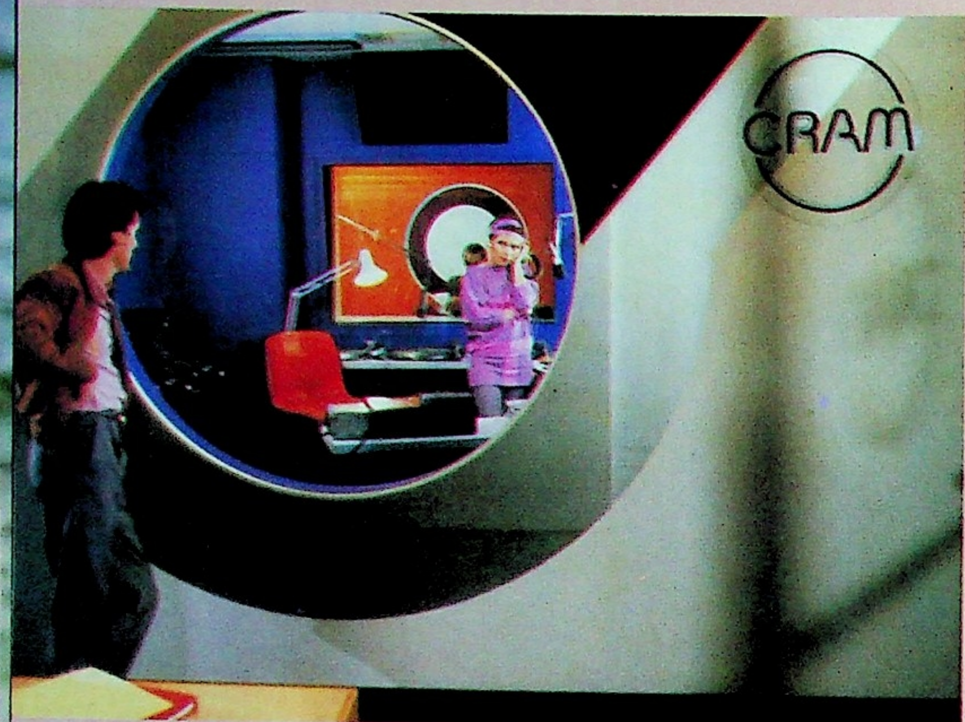


photo SYGMA

Madison (Daryl Hannah) et son amoureux Allen (Tom Hanks) : aimer pour six jours… ou pour l'éternité.

VIDEODROME



Nicki (Debbie Harry), l'animatrice radio et Max Renn, le pirateur (James Wood) : rencontre...

Préparez-vous bien à recevoir Videodrome. en plein nerf optique. Ce n'est pas le genre de film qu'on se tape avec sa copine un samedi soir, de retour d'une pizzeria, ou encore qu'on encense dans les colonnes de Télérama. Non. Mais il ne faut pas non plus que Videodrome devienne un "cult-movie" pour horror-maniacs de bas étage... Ce film-charnière de Cronenberg est tout simplement inclassable.

Dur destin que celui de *Vidéodrome*. Vous êtes bien placés pour le savoir, puisque voilà un an, apprenant qu'il ne serait pas distribué chez nous par la CIC, nous vous avions appelés à la rescousse pour le soutenir et l'aider à sortir sur les écrans français.

Pourquoi tant de déboires? A cause de son échec public cuisant aux Etats-Unis? De son classement "X" par les censeurs vidéo anglais? Des effets de maquillages réputés ignobles qui dépassaient tout ce qu'on pouvait imaginer? Des galipettes sado-maso de l'ex-*Blondie*, Debbie Harry?...

Effectivement, il y a tout ça dans *Vidéodrome*. Et même beaucoup plus. De quoi en faire un film mythique. De ceux dont les initiés parlent comme d'une entité quasi-vivante, une création monstrueuse, qui aurait non seulement débordé son géniteur (David Cronenberg en l'occurrence) mais littéralement agressé les cerveaux des spectateurs les plus fragiles. Aargh!

Vidéodrome est bien le film le plus fou du moment. Un spectacle unique, intelligent, surréaliste, sexuel, poétique, drôle. A placer aux côtés du *Voyeur* de Michael Powell ou même du *Chien Andalou* de Buñuel, films bizarroïdes et exceptionnels qui firent tout autant jaser les foules en leurs temps.

Il mûrissait dans le cerveau encombré de Cronenberg depuis pas mal d'années. Le succès mondial de *Scanners* lui a permis de le réaliser. Mais encore fallait pouvoir le montrer...

Pour nous, après un an d'angoisses, c'est chose faite. Ne ratez pas le coche d'ici un ou deux mois. Voilà le film bilan et libérateur d'une des carrières les plus étonnantes du cinéma contemporain.

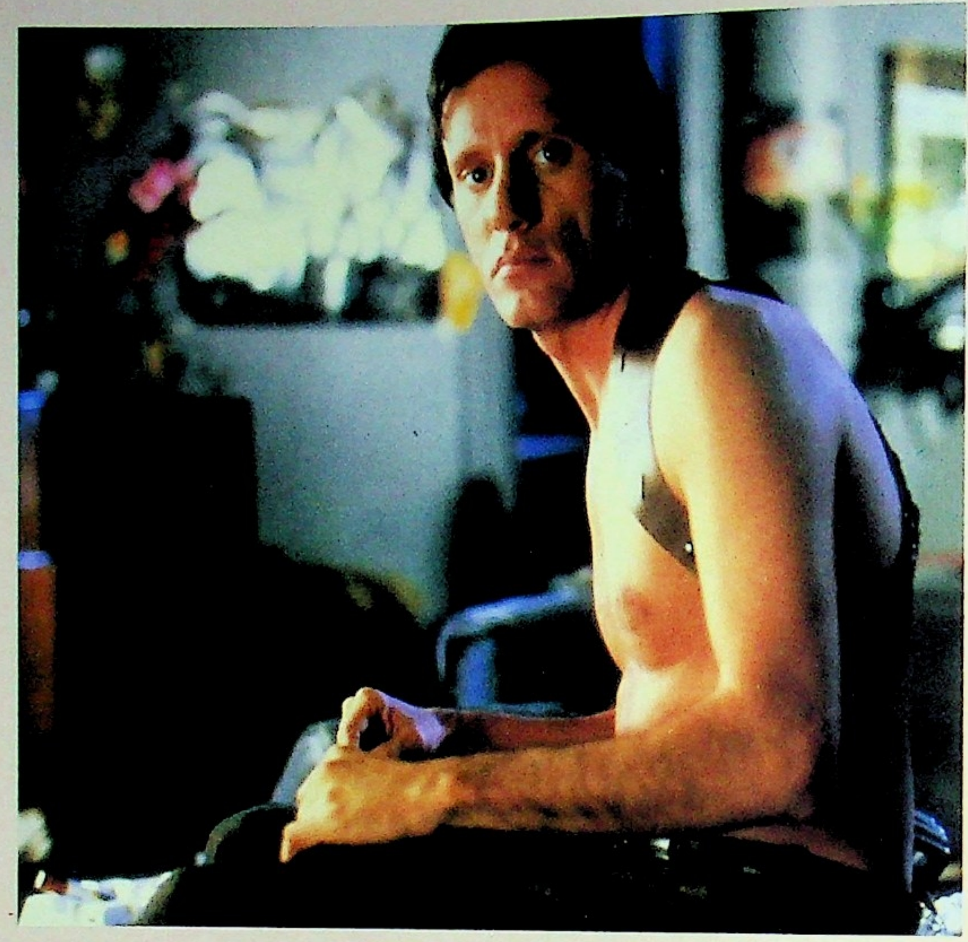
L'histoire de *Videodrome* n'est pas de celles qu'on résume en deux-trois coups de cuillère à pot dans une notule de *Pariscope*. Elle est complexe, dense, stratifiée. Ce qui est parfaitement logique dans un film dont les protagonistes sont la télé, le câble, les satellites : toutes ces machines sophistiquées qui dispersent aux quatre coins du monde et recréent pour leur public un ensemble d'images truquées, fabriquées, *tripatouillés*, Inventant une nouvelle réalité, où l'on ne parvient plus à discerner le vrai du faux, l'image prise sur le vif de l'image mise en scène. Où l'intellect perd pied et se noie dans un marais de phantasmes visqueux.

Le héros du film, Max Renn (James Wood) va justement être victime de sa consommation boulimique d'images télévisées. Il est directeur d'une petite chaîne pirate canadienne, spécialisée dans le porno et la violence. Concurrence oblige, il doit toujours en rajouter dans le sensationnel, repousser les limites du décent, pour accrocher son audience.

Un jour, un de ses techniciens capte une émission qui lui en fout plein les mirettes, à lui, le pornophile blasé et sceptique. Ça s'appelle "Videodrome". On y torture des gens sobrement, avec une conscience professionnelle de bon aloi. Pas d'effets vraiment spectaculaires, un décor réduit au strict minimum : un mur de glaise visqueux et rouge où sont scellés quelques bracelets de cuir sado-maso. Et fouette cocher sur les groupes des jeunes filles en pleurs! Max n'en peut plus, surtout que sa conquête du moment, (Debbie Harry) une animatrice de radio pour cœur esseulés (genre Ménie Grégoire avant la ménopause), s'émoustille fortement à la vision des extraits de Videodrome, que Max a recopié sur cassettes. La bougresse est tellement allumée par le specta-



... *Séduction.*



"Welcome to Vidéodrome", Max !

Le regard sur la chair.



Nicki prisonnière consentante du programme sado-maso Vidéodrome. Image ou réalité ?

cle, qu'elle s'en brûle les seins à coups de mégots, et veut à tout prix participer au "show". Max, lui, commence à dérailler. D'abord parce que contrairement à ce qu'on lui avait laissé croire, les sévices télévisés ne sont peut-être pas de simples mises en scènes exotiques made in Malaysia, mais tout bonnement des "snuff-movies" en provenance de Pittsburgh (USA). Snuff-movies kézako? Eh bé ce sont ces films clandestins financés par la mafia où l'on martyrise jusqu'à les tuer des victimes pas consentantes du tout.

En plus, quand son poste télé se met à palpiter et à pousser des halètements, quand sur l'écran, des lèvres géantes apparaissent, se mettent à gonfler et à lui faire du gringue et que, comble du comble, son estomac s'ouvre à la façon d'un vagin obscène pour aspirer pistolet automatique et vidéo-cassettes, alors là, Max commence vraiment à se poser des questions. Le programme Videodrome est peut-être plus qu'un simple spectacle-choc pour pervers polymorphes : une drogue inédite, un hallucinogène redoutable qui s'immisce dans le cerveau du télespectateur insouciant, détraque sa perception de la réalité, et le fait délirer comme un malade. Du L.S.D. diffusé par tube cathodique en quelque sorte.

Max, entre deux mauvais rêves, va essayer de découvrir un peu ce qui se passe derrière tout ça. Qui programme Videodrome? Dans quel but? Ne sert-il pas lui-même de cobaye à des expériences d'un genre tout nouveau que trame quelque organisation secrète pour prendre possession des esprits?...

Son chemin de croix ne fait que commencer...

Vous êtes certainement fans du cinéma de Cronenberg. Nous aussi. Il faut dire que son monde, son folklore plutôt, est excitant, efficace et graphique à souhait. Normal. Dès son plus jeune âge, sur les campus, il dévorait les E.C. Comics, ces petites B.D. d'horreur qui faisait aussi le bonheur de toute sa bande de copains Wes Craven, George Romero, Lewis Teague et Gary Sherman.

Sachant qu'il a également fait ses classes dans les amphis de médecine, on ne s'étonnera pas qu'il soit devenu le grand "manie-tout" du cinoche cradoque, viscéral et organique. Au pied de sa statue érigée après *Frissons*, *Rage* et *Chromosome 3*, des hordes de fans s'agglutinent, et en redemandent, tout excités par les parasites gluants, mongols fœtus et autres cancers libidineux. Ce qui est gênant, c'est qu'au passage, ils ratent ce qui fait aussi l'intérêt de ces films : le côté parabole sur la médecine aux mains d'apprentis-sorciers inconscients (*Chromosome 3* et ses cures psychiatriques monstrueuses) ou sur l'univers clinique et concentrationnaire de la société canadienne (*Rage*, *Scanners* et ses monstres clochardisés).

Videodrome est une réponse définitive et passionnante à la fascination de ce public borné, qui standardise son cinéma. Cronenberg fait le point. L'horreur de ses films ne devient-elle pas artificielle, mécanique? N'est-elle pas en deçà de la violence quotidienne réelle, celle des documentaires/reportages diffusés chaque soir dans les journaux télévisés?

En fait, tout cela, c'est du pareil au même. Dans ce contexte, *Videodrome* agit comme une *purge* où Cronenberg règle ses comptes avec l'image. Toutes les images. Les soi-disant vraies (snuff) comme les soi-disant fausses (celles de ses films et celles que Max Renn, son héros, recherche pour pimenter ses program-

mes). Toutes se confondent dans un monde sans repères et quotidien : la télévision.
"Je ne voulais pas faire un film à message, mais beaucoup de gens l'ont perçu comme cela. Videodrome part du fait que les médias créent une nouvelle réalité. L'un de mes personnages affirme que "la réalité télévisée paraît plus vraie que la réalité". Par exemple, pour parler de la guerre du Liban, il y a deux images : celle que j'ai dans la tête, et celle qui est donnée par la télé et les journaux. Mais quelle est la réalité? La vraie guerre n'a rien à voir avec ce que je crois être sa réalité. Les médias créent une fausse réalité à laquelle nous croyons".
Le "Videodrome" du titre, c'est justement ce petit écran de salle à manger où tout le monde se tape les pires horreurs sur magnétoscope. La télévision est un cirque d'images sensationnelles qui fait déjanter la conscience du spectateur. *"Lorsque vous regardez un vieux film à la télévision, un acteur apparaît. Vous vous demandez : "Est-ce qu'il est toujours vivant?" Vous ne le savez pas parce que vous ne l'avez jamais vu. Pourtant, il est parfaitement vivant devant vos yeux. Même s'il est mort, cela n'a pas d'importance puisque son image est toujours vivante. La vie et la mort deviennent des repères sans valeur."*

Max est projeté littéralement dans cette arène. Comme un gladiateur il doit s'y débattre avec des images vivantes, carnivores qui ne s'attaquent plus seulement à son subconscient, mais à son corps, sa chair. N'allez pas croire que tout cela ne soit que démonstration fumeuse et intello, surtout pas. Comme toujours chez Cronenberg, là où il y a de la théorie, il y a avant tout de l'action. Pas de blabla, du concret! Cronenberg pousse à fond le concept de l'image dominatrice. Grâce aux effets de maquillage signés Rick Baker (*Le Loup-Garou de Londres*), les phantasmes de Max, causés par le programme Videodrome, prennent réellement chair. Une chair plutôt malsaine et purulente : ses membres se déforment, son ventre se transforme en une sorte de boîte aux lettres organique où l'on peut introduire des cassettes vidéo veineuses et sanguinolentes. Tout son corps devient une entité programmable et mouvante qui croît comme une mauvaise chair jusqu'à contaminer tout son entourage. Cette fois, les effets "gore" ne sont pas gratuits et racoleurs, mais surenchérissent dans l'ignoble de façon logique et implacable, pour atteindre un point limite, une résolution : l'éclatement, le débordement, la mort. Cette mauvaise chair prend tellement de place qu'elle doit crever comme un abcès, imploser comme un téléviseur. S'anéantir, pour que renaisse une autre chair moins viciée. Libératrice.
C'est pour cela que *Videodrome* est un film vital, excitant, nécessaire. Pour tous. Et pour Cronenberg. Sa nouvelle chair, lui, il va la trouver dans *Dead Zone*. Là, plus de faux-semblants, d'images-simulacres et dangereuses, mais la recherche d'une sérénité intérieure après la tempête corporelle du Videodrome.
Il devrait sortir d'ici deux mois.

François Cognard et Matthias Sanderson

FICHE TECHNIQUE :
VIDEODROME. 1982. USA/Canada. 89 mn. PR : Claude Héroux, Pierre David, Victor Solnicki pour Universal. REAL : David Cronenberg. SCN : David Cronenberg. PH : Mark Irwin. DEC : Carol Spier. SFX MAQ : Rick Baker. MONT : Ronald Sanders C.F.E. MUS : Howard Shore. DIST : Distributeurs Associés. SORTIE PARIS : Juin 84.
AVEC : James Wood (Max Renn), Deborah Harry (Nicki Brand), Sonja Smith (Bianca O'Blivion), Les Carlson (Barry Convex), Peter Dvorsky (Harlan), Jack Creley (Brian O'Blivion).


"Come to Nicki !". Quand l'hallucination sort de la télé.

On va très vite coller l'étiquette débile de "cinéma expérimental" à l'Ange. Comme si tout film n'était pas en soi une expérience. Certes, celui-là est un peu plus périlleux que beaucoup d'autres. Mais que risquez-vous en dehors de 70 minutes de perception vraiment différente ?

Dans les dédales du film de Bokanowski, le spectateur, comme le personnage, subit peu à peu une mutation.

L'ANGE

Patrick Bokanowski vous est sans doute inconnu. Normal, en travaillant dans le court métrage, un cinéaste sait par avance qu'il ne fera pas la une des journaux de cinéma. Et jusqu'à ce jour Patrick Bokanowski a consacré toute sa vie au court métrage. *La Femme qui se poudre* et *Déjeuner du Matin*, ses deux premières réalisations, ont toutefois suscité un vif émoi dans les rangs des cinéphiles.

C'est que, en marge d'un genre lui-même marginal, Bokanowski, avec ses méthodes hyper-personnelles, avait réalisé deux véritables chefs-d'œuvre. Deux courts poèmes visuels où l'univers dévoilé se montrait bien à la hauteur des plus ambitieuses visions d'un Rimbaud. Et puis, il y avait l'apport de la musique de Michèle Bokanowski, la compagne du cinéaste, qui parvenait à une symbiose parfaite avec l'image. Plus parfaite que tout ce que quatre-vingt-dix ans de cinéma avait pu nous offrir jusque-là. C'est que cette musique, à la différence d'un film "classique", n'accompagnait pas seulement l'Image. Elle faisait réellement corps avec elle, l'épousant, l'inspirant ou la structurant suivant les séquences.

D'une part donc, une partition musicale et sonore qui transgresse son habituel rôle de soutien!... De l'autre, des constructions picturales d'un aspect, d'un effet et d'une texture très particuliers!...

Pour réaliser tout cela, une dose de travail considérable, monumentale même. Deux ans pour *La Femme qui se poudre*. Deux autres années pour *Déjeuner du Matin*.

En passant à un long métrage, Bokanowski savait par avance que sa réalisation demanderait énormément de temps. Durée totale : cinq ans pour soixante-dix minutes de film. Le résultat les vaut largement!

Tel quel, *L'Ange* doit bien comporter plus d'effets spéciaux que *Le Retour du Jedi*. Chaque plan y est retravaillé selon des techniques propres au cinéaste qui vont de l'animation au recoloriage, en passant par la surimpression, le travail au banc-titre, la pixilation, le doublement d'images et les vitesses variables. Bref, on doit bien recenser toutes les méthodes d'effets spéciaux artisanales inventées en ce bas monde depuis le bon vieux Meliès.

ETRANGE

Passage du court au long métrage. Problèmes de réalisation, mais également de scénario. Comment Bokanowski pouvait-il concilier le style flash-visuel qui le caractérise et l'agencement de séquences selon un seul et unique postulat? Ce problème, le cinéaste l'a résolu d'une façon très simple. *L'Ange* raconte l'ascension d'un escalier par un personnage-observateur qui rencontre au cours de son parcours différents personnages, chacun préoccupé par une tâche particulière. Tâche tantôt terriblement quotidienne, tantôt terriblement irréelle, mais toujours extraordinairement poétique.

En suivant les déambulations de cette caméra subjective, on peut tout rencontrer. Un escrimeur masqué qui pourfend inlassablement une poupée de chiffon. Une nuée de bibliothécaires-insectes à la recherche d'ouvrages qu'ils ne retrouveront sans doute jamais. Un Sisyphe sans mains qui brise inlassablement le pot de lait que sa servante au visage de pierre remplace aussi inlassablement.

Toutes les images de *L'Ange* nous révèlent ainsi des personnages prisonniers de leur propre existence, qu'elle soit matérielle ou fantasmatique. A ces images, Bokanowski a donné une véritable magie. A tel point qu'elles semblent encore figées dans leur matière originelle. La lenteur du film est nécessaire, ses répétitions indispensables. Sans elles, à la manière d'un sonnet dont on aurait ôté toutes les rimes, *L'Ange* n'aurait pas cette consistance qui semble née du substrat même de bien des chefs-d'œuvre, d'*Eraserhead* à *2001*. De Franz Kafka à Orson Welles.

On y retrouve les pulsions les plus brutes (le Viol, le Meurtre, la Peur) comme les plus sublimées. Et peu à peu s'instaure un autre rythme. Le rythme du film, avec ses pulsations et ses réels clignements de paupières. Un rythme hypnotique qui, dans sa lenteur même, s'impose comme l'une des seules expériences réellement cauchemardesques qu'il vous soit donné de vivre.

ETRE ANGE

Et dans cet univers de sons et de lumières, d'obscurités et de silences, apparaît doucement un réel sentiment mystique. Un parcours initiatique où les objets et les êtres s'abolissent à chaque moment davantage. Dans cette lente et progressive inanité, impossible de ne pas penser à Mallarmé. Au vide, lourd de sens, de la "page blanche" finale correspond celui du dernier plan : un écran blanc. Blanc sans être immaculé. Cette blancheur en effet est née de la réunion des fantasmes de l'auteur et de ceux de chaque spectateur.

Nicolas Boukrief ■

Mon passage du court au long métrage ne représente en rien un changement d'optique. Le court métrage est un genre passionnant dont les possibilités sont fabuleuses, même si elles ne sont généralement pas assez exploitées. Pour L'Ange, la durée s'imposait, mais je peux tout aussi bien passer demain à la réalisation d'un court métrage si mon projet correspond à cette forme de récit.

Je ne me pose pas la question de savoir si oui ou non mon film est inscrit dans un courant ou une époque. C'est comme ça qu'il devait être fait et c'est tout. C'est aux autres de me dire s'il est normal ou différent. D'ailleurs, mon avis quant au sens de L'Ange ne compte absolument pas. Ce qui vaut pour l'heure, ce sont les propres réactions des spectateurs. En ce qui me concerne, je n'arrive pas à analyser mes propres intentions, cela me demanderait un énorme recul que je ne peux avoir pour l'instant.

Pour les décors et les costumes, j'ai fais de telle sorte qu'on ne puisse jamais identifier un lieu ou un moment dans L'Ange.

En ce qui concerne la Musique, nous avons utilisé différentes techniques. En fait, on ne s'est privé d'aucun des procédés possibles. Parfois, Michèle composait la musique avant le tournage, parfois pendant et parfois après. La musique a une place prépondérante dans L'Ange. Le film tout entier devrait d'ailleurs être regardé comme on écoute de la musique et pas vraiment comme un réel récit cinématographique. Si tout va bien, et je ne sais pas si je suis à ce point dans mon travail, la part laissée à l'imagination du spectateur devrait être plus grande.

Pour cela, je dois sans doute contrôler absolument l'aspect de l'image. Mais je ne crois pas ici me différencier de la plupart des cinéastes. Quelles que soient leurs déclarations, je pense en effet qu'ils poursuivent tous le même but : Le contrôle absolu de l'image. Pour ma part, j'y pense tout le temps, mais je trouve que je ne vais pas assez loin en ce sens. J'aimerais davantage tenir compte de la pellicule, de l'écran même.

Propos recueillis par Nicolas Boukrief ■

FICHE TECHNIQUE :

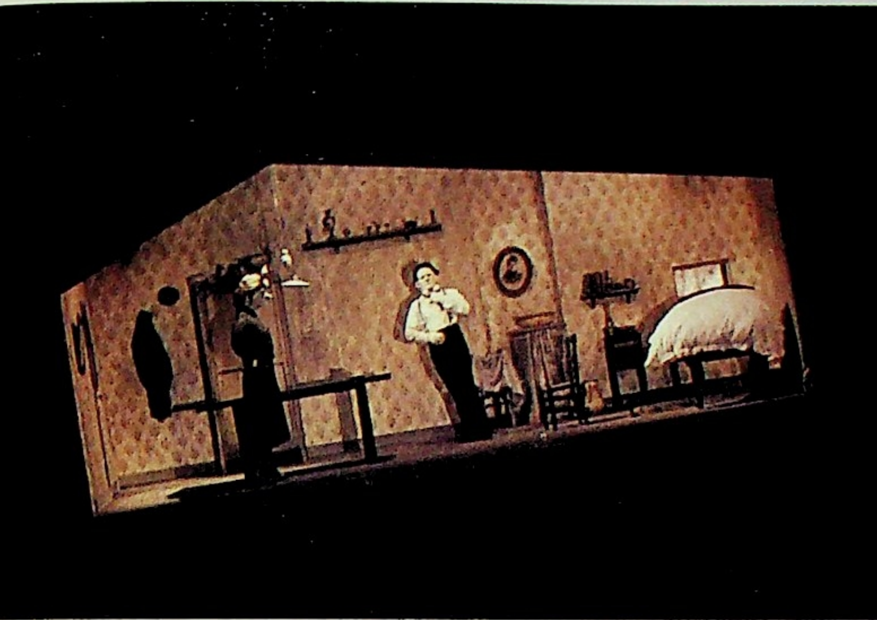
L'ANGE. 1982. France. 70 mn. PR : KIRA FILMS/INSTITUT NATIONAL DE LA COMMUNICATION AUDIOVISUELLE. REAL : Patrick Bokanowski. SCN : Patrick Bokanowski. PH : Patrick Bokanowski. CAM : Philippe Lavalette. DEC : Christian Daninos, Michel Monteaux. COST : Domenika. SFX : Patrick Bokanowski. SON : Michèle Bokanowski. MONT : Patrick Bokanowski. MUS : Michèle Bokanowski. DIST : FORUM DISTRIBUTION. SORTIE PARIS : 04/04/84 AVEC : Maurice Baquet (Le 1er Bibliothécaire), Jean-Marie Bon (L'Homme au bain), Martine Couture (La Servante), Jacques Faure (L'Homme au Sabre / L'Homme sans Mains), Mario Gonzales (L'Apprenti), René Patrignani (L'Artiste), Rita Renoir (La Femme).



Des bibliothécaires insectoïdes tout droit sortis de l'univers d'un Kafka.



Le dessin de préparation pour la séquence de la bibliothèque.



Un monde inquiétant de poupées animées, aliénées par leur existence.

L'ANGE

Des répétitions d'images à fonction purement poétiques.

PREVIEW

Bounty

[illegible]ps de triom[illegible]pour les films d'a[illegible]res, un remake des [illegible]altés du Bounty[illegible]posait. Qu'à cela ne tienne! Le plus ambitieux producteur du [illegible]uté sur l'affaire et remis à flot ce vieux trois-mâts et son équipage.



Ce producteur c'est, vous [illegible] rez douté, le monstrueux Dino DeLaurentiis. Ce génial boulimique qui depuis quelques années s'est offert parmi les plus beaux films de la production mondiale. Des exemples ? *Dead Zone*, *Ragtime*, *Conan*, *Flash Gordon*, *Halloween II et III*, et bientôt *Conan II*, *Firestarter* et *Dune*. Pas tous des chefs-d'œuvre assurément, mais toujours des œuvres méritoires pour leur intelligence, leur beauté ou leur démesure.

LE COUT DU PARADIS

Intelligence, beauté, démesure. Trois qualités qu'on retrouve aujourd'hui dans la prochaine production DeLaurentiis à sortir sur nos écrans : *Bounty*. [illegible] projet assez fou, dans le fond, mais le vieux producteur n'en est plus à son premier. Coût total du film : vingt-cinq millions de dollars. Pfff ! Une bagatelle pour celui qui s'apprête à miser soixante millions de dollars sur *Dune*. Cracher quatre millions pour reconstruire un Bounty en tout point conforme au modèle original, ce n'est pas, pour lui, réelle folie. Pas plus que d'offrir plusieurs mois de tournage en Angleterre, Nouvelle Zélande et Tahiti à toute l'équipe.

Toute l'histoire de la fabrication de *Bounty* est ainsi faite de dépenses pas possibles. Ici, on consacre quatre mois à fignoler la construction d'un village indigène. Là, on reconstruit un mini Cap Horn en studio. Dépenses onéreuses, mais intelligentes. Et comme le

Bounty

tournage n'a subi aucun pépin, le père DeLaurentiis a une fois encore mené à bon port un projet d'envergure. On peut le dire, *Bounty* n'a pas été une galère.

L'AVENTURE PERSONNELLE

Les deux précédentes versions des *Révoltés du Bounty* étant deux classiques du petit-écran, je ne vais pas perdre mon temps à vous conter leur aventure. Disons plutôt qu'il s'agit d'un maître étalon en matière de film d'aventures. Tout pour plaire. Des décors exotiques. Beaucoup d'action. Un méchant. Un sex symbol (sinon deux, trois, quatre ou vingt suivant le choix de l'équipage!). Données conventionnelles qui ont par deux fois fait leurs preuves en permettant de faire deux grands films. Commercialement pourtant, tout n'est pas aussi simple. On se souvient en effet de l'échec cuisant de la seconde mouture signée Lewis Milestone et interprétée par Marlon Brando. Le propos évidemment politique du film avait sans doute déconcerté le public de l'époque. En matière de Bounty, comme en toute autre matière cinématographique, il s'agit de savoir concilier commerce et ambition artistique. Cet équilibre, Roger Donaldson l'a trouvé. Le Bounty 84 n'a ni l'ambition épique du Bounty 1936, ni l'ambition politique du Bounty 1962, mais une richesse bien à lui, à mi-chemin d'un film de Peter Weir *(L'Année de tous les Dangers)* et d'une grosse production contemporaine style *Les Aventuriers*. Ce genre de richesse passionnante, tout à fait commerciale et résolument intelligente, que l'on retrouve dans *Blade Runner, Excalibur, L'Etoffe des Héros, Furyo* et bientôt *Greystoke*.

Bounty développe donc des thèmes, des comportements, des sentiments qui jusqu'alors restaient bien éloignés des préoccupations Hollywoodiennes. A tel point que le personnage principal est bien plus le Lieutenant Bligh, dont l'attitude est expliquée, décortiquée, humanisée, que le capitaine Fletcher, chef des mutins. Et disons le, à fouiller dans la tête de cet officier un peu trop prude pour être honnête, le scénario se met à naviguer dans des eaux on ne peut plus troubles

QUERELLES

Comme précédemment, *Bounty* présente l'affrontement de deux acteurs prodigieux. Autrefois Gable/Laughton, puis Brando/Howard. Aujourd'hui, Anthony Hopkins/Mel Gibson. Anthony Hopkins, c'est le lieutenant Bligh. Le méchant des précédentes versions. L'intérêt dans celle-ci vient de ce que Bligh n'est pas un salaud. Tout juste un type un peu dépassé par les éléments. Dépassé par son ambition, par son puritanisme et surtout par sa passion pour son second, Fletcher Christian.



Lors de la prise du Bounty par les mutins, Fletcher Christian craque littéralement. Pas facile de trahir un ami et de renoncer à toutes ses options morales!...

Eh, oui! Nous revoilà bien en plein trip *Furyo*. Avec fascination homosexuelle, fétichisme de l'uniforme et tout et tout. Faut bien dire que là, les réalisateurs de *Bounty* nous ont eu où on ne les attendaient pas! Bligh, ce n'est pas Sakamoto bien sûr, mais un acteur beaucoup plus britannique (dans tous les sens du terme) : Anthony Hopkins. Un petit génie en son genre. Il l'avait déjà prouvé dans *Magic* et *Elephant Man*. Ici, il est réellement émouvant. Et sa tâche n'était pas facile! Imaginez un peu : gommer, sans paraître fadasse, les saloperies perpétrées par ses prédécesseurs Laughton et Howard.

Face à lui, Mel Gibson. Lui, on ne le présente plus. Son rôle est ici étonnant. Il parle peu et ne réfléchit guère. Mais n'est pas ringard pour autant. Dans ce numéro *Stars et Glamour*, il est à vrai dire le maître. Gibson est une vraie star. Pas besoin d'ouvrir la bouche, sa belle gueule et son fameux regard bleu acier suffisent à marquer sa présence. De quoi regretter l'époque où les acteurs n'avaient rien d'intellectuel ni de tourmenté et laissaient à loisir spectateurs et cinéastes fantasmer sur leur jolie personne!...

LE PRIX DE LA PRECIOSITE

Autour de ces deux personnages, le metteur en scène Roger Donaldson s'est permis un délire romantique

Mel Gibson pas vraiment gai. On lui tatoue les fesses...

Mel Gibson et Tevaite Vernette : Stars et Glamour.

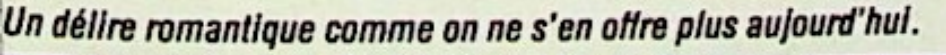
comme on ne s'en offre plus guère aujourd'hui. Dans *Bounty*, ce sont bien plus les couchers de soleil que les coups de fouet qui rythment l'aventure. Mais les séquences indigènes ne sombrent pas pour autant dans un look club méditerranée. Visiblement, le cinéaste avait dans l'idée de faire un film d'aventures profondément lyrique et exalté, à travers lequel il pourrait brosser au mieux ses portraits psychologiques. DeLaurentiis lui a donné l'ambition de ses moyens. Tous les techniciens de *Bounty* sont des génies en leur domaine. Certains le prouvent pour la première fois ici (le chef opérateur Arthur Ibbetson, jusqu'ici "appliqué" : *La Grande Menace*). D'autres sont des vieux de la vieille en matière de chefs-d'œuvre. C'est le cas de Robert Bolt, déjà scénariste de *Lawrence d'Arabie*, de John Greysmark, directeur artistique sur *Ragtime* et *Firefox*, de Tony Reading, décorateur sur *Ragtime* et *Flash Gordon*, de Tony Lawson, monteur de *Barry Lyndon* et *Croix de Fer* et de Vangelis, compositeur éclairé de *Blade Runner* et *Les Chariots de Feu*. Quant aux effets spéciaux, ils sont ni plus ni moins signés John Stears, l'un des créateurs de la *Guerre des Etoiles* et de *Outland*. Si en réunissant tout cet équipage Roger Donaldson avait échoué, il aurait à jamais été impardonnable.

Une chose est sûre en tout cas : Bounty sera à Cannes. Pour une fois, l'intérieur du Blockhaus aura les mêmes teintes ensoleillées que la croisette. Remercions Mel Gibson qui, pour la deuxième fois, a fait craquer les membres de la sélection de son regard d'azur.

Nicolas Boukrief ■

FICHE TECHNIQUE :

BOUNTY. (The Bounty). 1984. USA/CANADA. 133'. Scope. Dolby. PR : Bernard Williams pour Dino DeLaurentiis. REAL : Roger Donaldson. SCN : Robert Bolt. PH : Arthur Ibbetson. DEC : John Graysmark, Tony Reading. COST : John Bloomfield. SFX : John Stears. SON : John Mitchell. MONT : Tony Lawson. MUS : Vangelis. DIST : CIC. AVEC : Mel Gibson (Fletcher Christian), Anthony Hopkins (Capitaine William Bligh), Sir Laurence Olivier, Edward Fox, Tevaite Vernette, Daniel Day Lewis, Bernad Hill, Philip Davis, Simon Chandler, Philip Martin Brown, Neil Morrissey, Andrew Wilde, Liam Neeson, Simon Adams, John Sessions, Wi Kuki Kaa.

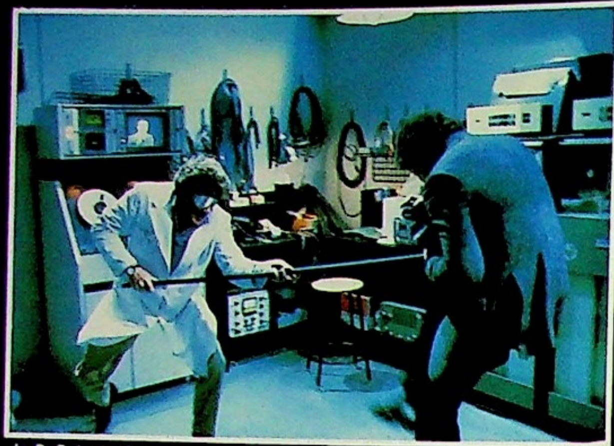


Un délire romantique comme on ne s'en offre plus aujourd'hui.



L'équipage du Bounty surexcité par les vahinés.

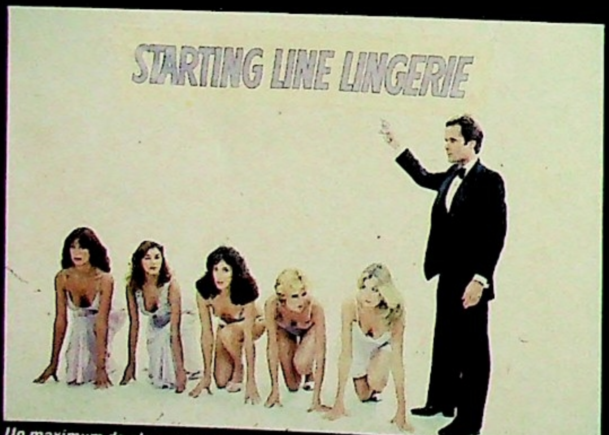




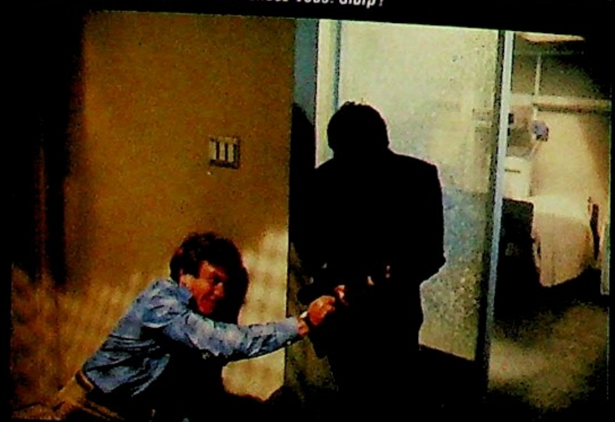
Le Dr Roberts (Albert Finney) défend chèrement sa peau.

VOUS OUVREZ LE FRIGO POUR VOUS FAIRE UNE PETITE BIERE... ET VOTRE BRAS GELE A L'INTERIEUR. DECONCERTE, VOUS VOUS PENCHEZ AU-DESSUS DU LAVABO POUR VOUS PASSEZ LA TETE SOUS LE ROBINET D'EAU FROIDE... ET C'EST L'INONDATION ! A CHAQUE FOIS, UN ECLAIR BLEUTE A DECHIRE L'ESPACE. DAMNED ! IL SE PASSE QUELQUE CHOSE DE BIZARRE DANS LA MAISON...





Un maximum de playmates au rendez-vous. Slurp !



Le Dr Roberts doit vraiment défendre chèrement sa peau !

N'importe quel homme banalement normal victime de tels effets spéciaux se precipiterait chez son psychiatre favori pour lui demander un asile prolongé, ou irait rejoindre une secte à gourou éblouissant, pour vivre en compagnie d'autres illuminées. Mais le docteur Roberts a l'esprit aussi rapide et précis que son coup de bistouri. C'est le genre de type efficace qui n'a pas besoin d'un tiers de film pour comprendre que, s'il veut se sortir du bourbier où on vient de le précipiter avec une de ses jeunes et jolies patientes, il va lui falloir agir vite et se montrer efficace. Dans un domaine qui se rapproche d'ailleurs du sien. Suggestion collective, propagande et manipulation couvertes par le crime commis de sang froid ? Non, ces salades ne sont pas les siennes. Mais quand elles se font par le biais de "l'image trafiquée" elles rejoignent l'essence même de son métier : il est chirurgien esthétique.

Réalisé en 1978 par Michael Crichton, spécialiste du bestseller porté à l'écran *(Mondwest, Morts Suspectes, L'Homme Terminal)*. *Looker* est un film axé sur les technologies de pointe en matière d'informatique, et le mauvais usage que d'aucuns ne manqueront pas d'en faire. Crichton est visiblement mi-fasciné mi-terrifié par le monde clinique et glacé des brillants scientifiques qui s'occupent de notre futur immédiat, et ses œuvres reflètent ses doutes et ses craintes : la morale de ce genre de film pourrait être : "Nom de l'Homme, n'y a-t-il personne de sensé pour surveiller ces cinglés de technologues ?" Heureusement, le salut est là, dans les mains des Dr Roberts et autres honnêtes citoyens réfléchis qui, lorsqu'ils se retrouvent embarqués dans des histoires sulfureuses, n'hésitent pas à risquer leur vie pour rétablir l'ordre des choses, parce qu'ils représentent les sentiments humains, le bon sens et qu'ils ont foi en leurs idéaux...

Looker est un des films fétiches de *Starfix*, qui lui a déjà consacré un article très documenté dans son numéro 2. Ici, personne n'a compris pourquoi il n'était finalement jamais encore sorti sur les écrans français. Qui a eu peur de quoi ? *Looker* est un film efficace, rythmé et esthétique, qui met en scène, outre un héros séduisant (le sécurisant Albert Finney) et un couple de méchants alléchants (James Coburn et Leigh Taylor-Young), tout un contingent de délicieuses Playmates plus suggestives les unes que les autres !

Claire L. Paillocher ■

FICHE TECHNIQUE :

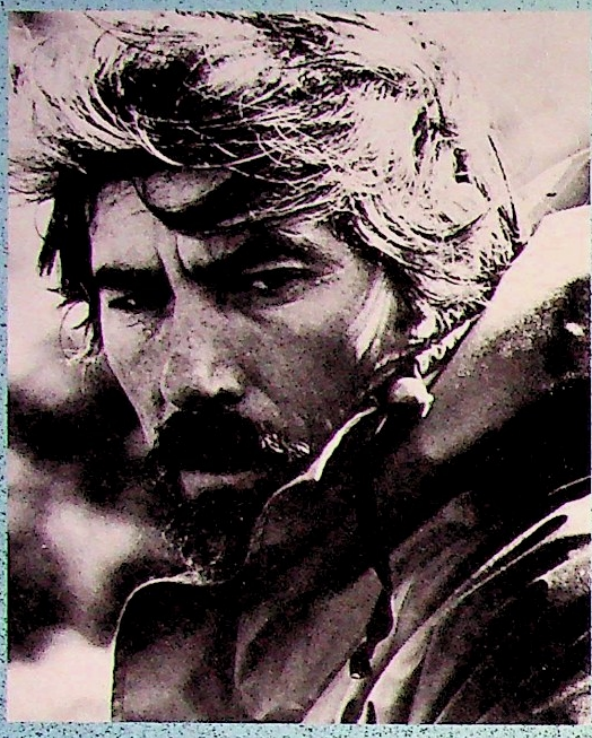
LOOKER (Looker) USA 1981 PR Howard Jeffrey pour Ladd Company R et SC Michael Crichton PH Paul Lohmann MUS Barry De Vorzon DEC Dean Edward Mitzner MON Carl Kress SFX Joe Day MAQ Ken Chase 93 mn DIST Symphonia Films

AVEC Albert Finney (Dr Larry Roberts) James Coburn (John Reston) Susan Dey (Cindy) Leigh Taylor Young (Jennifer Long) Dorian Harewood (Lt Masters) Tim Rossovich (Moustache Man) Darryl Hackman (Dr Jim Belfied) Cathryn Witt (Tina) Terri Welles (Lisa)



La nouvelle affiche du film, signée Jacques Gastineau.

James Coburn, prêt à exploiter toutes les marchandises pour faire ses pubs



C. Ballard

SAISIR

"J'espère que les loups n'ont pas l'air trop gentil".

Rappelons, pour ceux qui auraient déjà oublié le précédent Starfix, que l'argument d'Un homme parmi les loups est tout entier donné par son titre : il s'agit uniquement d'un homme qui s'en va explorer les mœurs d'une tribu de loups. Les amateurs de poursuites en voiture ou de coups de poing devront aller chercher leur bonheur ailleurs. Mais ceux qui aiment les films - rares - qui semblent se développer d'eux-mêmes, de façon quasi magique, ceux-là seront comblés.

Ci-contre : "La scène finale... On avait prévu deux semaines. Il fallut deux mois pour la réaliser."

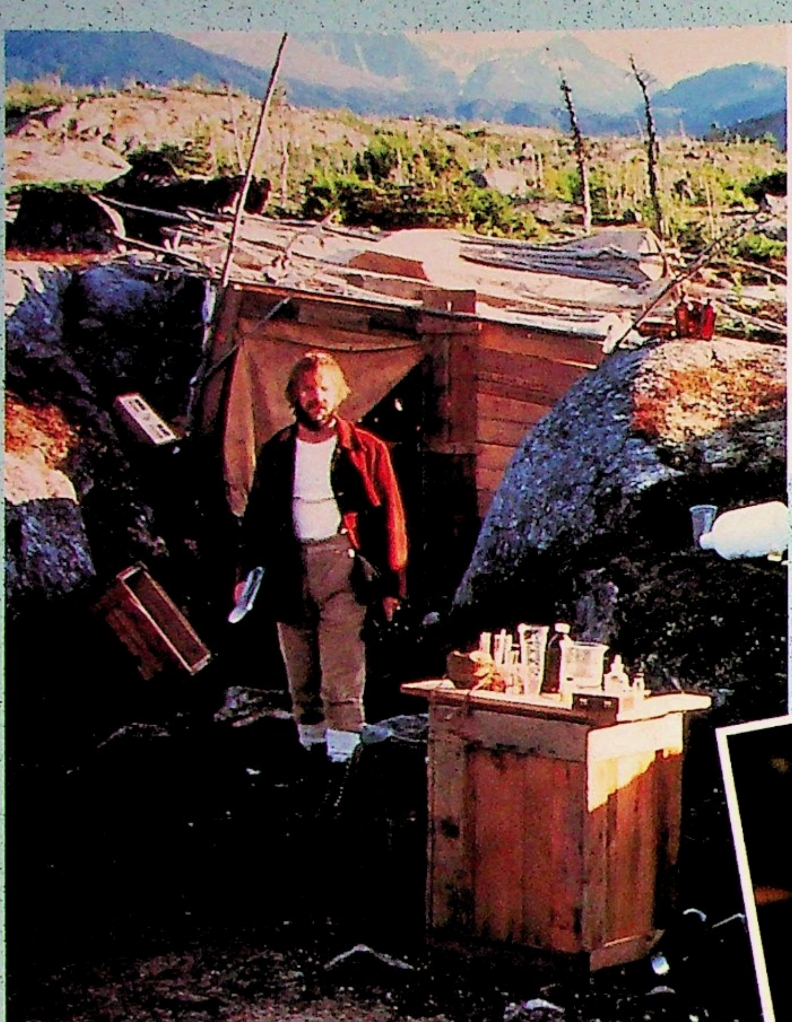
CARROLL BALLARD

LES IMAGES

On a vite fait le tour de la filmographie de Carroll Ballard. Si ses documentaires "de jeunesse" sont relativement nombreux, la liste de ses longs métrages se limite à deux titres : L'étalon noir *et* Un homme parmi les loups. *Comment pourrait-il en être autrement? Il a mis cinq ans pour préparer le premier, deux ans pour tourner le second. C'est que, malgré le poids des ombres sous lesquelles il évolue (Coppola pour* L'étalon, *Disney pour* Un homme parmi les loups*), il est sans doute en train de construire tout doucement une œuvre, et on le traiterait bien d'auteur si ce mot n'était pas aussi vilipendé aux Etats-Unis.*

Carroll Ballard a commencé sa carrière de cinéaste en tournant des documentaires : *"Ma technique était très simple. Je sortais avec ma caméra, et j'essayais de saisir les plus belles images possibles. Après quoi je rentrais au laboratoire et je mettais de la musique sur les images..."*.
La technique est un peu moins simple aujourd'hui, mais les principes de base sont restés les mêmes. Ballard recherche toujours à saisir des images : *"J'aime beaucoup m'affairer autour de la caméra et regarder dans le*

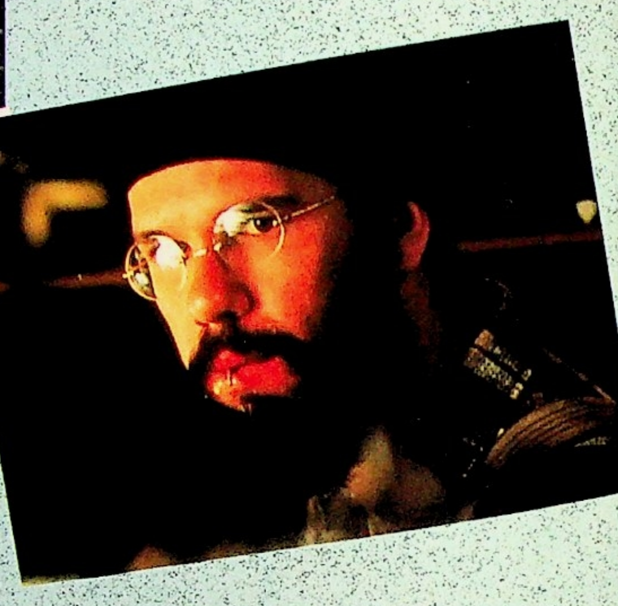






"Les animaux créent souvent moins d'ennuis que les acteurs"

"Un personnage lancé dans une aventure pour laquelle, initialement, il n'a aucune compétence."





Carroll Ballard

viseur." Et, même si *Un homme parmi les loups* ne peut se classer dans la catégorie des documentaires, il fait partie de ces films dont le résultat final dépend de ce qu'on a tourné, et non de ceux qu'on tourne afin d'obtenir un résultat final déterminé à l'avance. Deux ans de tournage : le rôle du réalisateur consiste beaucoup plus à attendre les événements qu'à les susciter. *"La scène finale, où l'on voit Charles Martin Smith courir au milieu des caribous, n'était pas particulièrement dangereuse, mais elle a nécessité énormément de temps. On avait prévu deux semaines. Il fallut deux mois pour la réaliser. Chaque fois que nous voulions refaire une prise, il fallait rassembler les caribous, ce qui prenait quatre heures."*

Ce sont ces conditions de tournage qui ont déterminé le choix de Charles Martin Smith : *"Il fallait un acteur capable d'interpréter un personnage lancé malgré lui dans une aventure pour laquelle, initialement, il n'a aucune compétence. Mais surtout, il fallait un acteur qui soit capable de tenir jusqu'au bout. Et, connaissant Charles Martin Smith, je savais qu'il en serait capable. On lui demandait de sauter, courir, se retourner sans aucune continuité. Autrement dit, on lui demandait de faire tout le contraire de ce qui constitue le travail habituel d'un acteur de théâtre comme lui. D'autres auraient été désemparés."*

DISCONTINU, TU M'INTÉRESSES

Trouver une continuité à travers la discontinuité. Voilà qui était l'essence même du travail de Caroll Ballard. Si les noms de dresseurs d'animaux sont si nombreux au générique, cela ne signifie pas qu'ils formaient des légions, mais que rares sont ceux qui ont pu rester sur le film du début jusqu'à la fin.

Quant au script, il n'a cessé d'évoluer. Il avait connu déjà plusieurs remaniements avant que ne débute le tournage, mais il a véritablement commencé à prendre forme lorsque Ballard s'est retrouvé dans la salle de montage avec six heures de film. *"Bien sûr, les conditions de tournage ont été pénibles, mais nous le savions à l'avance. Le travail le plus difficile a été de monter le film et de faire quelque chose de cohérent. Ainsi n'avons-nous écrit la narration qu'à la fin. Et je crois que je ne me serais jamais arrêté de travailler sur le montage si je n'avais dû respecter une date de sortie ! Notre studio de montage a été inondé à un moment donné, mais les machines à nettoyer ont eu tôt fait de débarrasser les films de la boue. Cette boue-là n'est pas grave. Celle qui peut l'être, c'est la boue de l'esprit."*

Il a donc abandonné de longues séquences, telle celle où l'on voyait le héros partir à la cueillette des crottes de loups, les rapporter dans son laboratoire et les analyser après avoir enfilé un masque à gaz... Il a surtout tenu, malgré l'image qui s'attache (ou s'attachait) aux films d'animaux Disney, à éviter tout an-



SAISIR LES IMAGES

thropomorphisme. *"Sauf dans la scène où l'on voit le héros observé par des souris."* Et lorsqu'on lui fait remarquer que son film donne des loups une image qui va à l'encontre de l'image traditionnelle du loup-qui-fait-peur, il s'en réjouit, mais souhaite toutefois ne pas être tombé dans l'excès inverse : *"J'espère que mes loups n'ont pas l'air trop gentil. Je veux laisser à ces animaux leur caractère sauvage et indépendant."*

L'ETALON : UN ALLER SIMPLE

Un homme parmi les loups sera son dernier film d'animaux – même si *"les animaux créent souvent moins d'ennuis que les acteurs"*. Il est vrai qu'après *L'étalon noir*, que Coppola avait produit, son œuvre cinématographique commence à ressembler à un bestiaire. *L'étalon noir* étant inspiré d'une interminable série de romans pour enfants, la compagnie United Artists voulait lui faire signer un contrat pour quatorze films de la même farine. Il a d'emblée refusé. *"Ce n'est pas moi qui devais faire L'étalon noir* initialement. Le livre était beaucoup trop kitsch à mon goût. On me l'a proposé uniquement parce que j'avais réalisé d'autres films avec des animaux. Et j'ai accepté parce que c'était pour moi la seule chance alors de faire un long métrage." Heureusement, si l'on peut dire, United Artists n'a pas aimé son film, ce qui a écarté définitivement l'idée qu'il puisse en faire d'autres. De son côté, il parle des aspects "artistiques" du numéro 2, *Le Retour de l'étalon noir*, avec une certaine condescendance. *"Bien plus que les animaux, ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est l'animisme, c'est-à-dire la part animale qui reste en l'homme – car les ressemblances entre l'homme et l'animal sont nombreuses –, mais que l'homme civilisé tend à écarter de lui plus qu'il ne le devrait."*

L'ETAT SAUVAGE

Remonter, en quelque sorte, au cœur des choses. Sait-on que Carroll Ballard est à l'origine d'*Apocalypse Now*? Il travaillait depuis longtemps avec Coppola (il avait réalisé, entre autres, les trois premières minutes de *La vallée du bonheur*, une comédie musicale avec Fred Astaire et Petula Clark), et vint lui dire un jour qu'il voulait adapter au cinéma *Au cœur des ténèbres* de Conrad. Un script est ébauché, mais pour adapter une œuvre littéraire au cinéma, il faut en posséder les droits, et des difficultés apparaissent lorsqu'on essaie de les obtenir. Quatre ans plus tard, Coppola décide de tourner la difficulté en imaginant *Apocalypse Now*, libre prolongement de la nouvelle de Conrad. Il décide aussi de tourner... le film. Lui-même. Carroll Ballard n'a pas vu *Apocalypse Now*.

L'animisme, c'est dans son prochain film qu'il devrait enfin pouvoir l'aborder comme il l'entend. Pour retrouver la part animale qui reste en l'homme, il prépare un *remake* de *La Belle et la Bête*, avec cette différence, très significative, par rapport à l'œuvre de Cocteau : la Bête ne sera plus, comme l'était Jean Marais, un homme civilisé, mais un homme à l'état sauvage. Et si son scénario est encore loin d'être terminé, s'il remanie chaque jour sa conception de la Bête, il sait déjà qu'il situera l'action en 1914 en Nouvelle Guinée. Près des tribus *primitives*. Dans ces conditions, on comprend qu'il compte moins sur le pouvoir des effets spéciaux que sur celui de la suggestion pour construire son film. L'idée de base est de mettre la Belle face à la découverte de la sexualité. La Belle et la Bébête, qui monte, qui monte...

FAL ■
Photo Marianne Rosenstiehl



STARFIX *WARNER*
vous invitent
à l'Avant-Première de
l'Etoffe des Héros
240 places,
lundi 23 avril à 20 h 30
à ***L'Escurial Panorama,***
écran géant,
son Dolby stéréo !
11, Bd du Port-Royal,
Métro Gobelins.

Voir ci-contre.

STARWARS C'EST DU DOCUMENTAIRE. HALLUCINEZ AVEC

VIPER !

LE NUMERO 10 VIENT DE SORTIR...
IL EST PLEIN DE RATS
ET VOUS LE TROUVEREZ DANS
TOUS LES KIOSQUES !

ABONNEZ-VOUS

A renvoyer à SINSEMILLA EDITIONS, 10 Route de Mayet 72220 ECOMMOY

◯ **Je déclare avoir plus de 18 ans, et souscris un abonnement d'un an au prix prohibitif de 60 F.**

NOM...
ADRESSE ....
....
CODE POSTAL ....VILLE ....

Y'Allez ! Hop ! A poil, tout le monde !

Krypton pas bon, VIPER super !

La force est avec eux !

Quel flash !





et



présentent

Autour de :

L'ETOFFE DES HEROS

"Autour de l'Etoffe des Héros" à partir du mercredi 25 avril, parallèlement à la sortie événementielle de l'Etoffe des Héros, le cinéma Escurial Panorama et Starfix vous proposent une sélection de films exceptionnelle! Vous y trouverez en effet les principaux titres de gloire des principaux talents qui ont contribué à la réussite du film de Kaufman.

Philip Kaufman *(Réalisateur)* :	***LA LEGENDE DE JESSIE JAMES*** (The Great Northfield Minnesota Raid).
	L'INVASION DES PROFANATEURS (Invasion of the Body Snatchers).
Caleb Deschanel *(Chef-Opérateur)* :	***AMERICAN GRAFFITI,*** la suite (More American Graffiti).
Sam Sheppard :	***FRANCES.***
Barbara Hershey :	***LE DIABLE EN BOITE*** (The Stuntman).
	L'EMPRISE (The Entity).
Dennis Quaid :	***LA BANDE DES QUATRE*** (Breaking Away).
	LE GANG DES FRERES JAMES (The Long Riders).
Fred Ward :	***L'EVADE D'ALCATRAZ*** (Escape from Alcatraz).
	SANS RETOUR (Southern Comfort).
Scott Glenn :	***URBAN COWBOY*** (Urban CowBoy).

AVIS A LA STARFORCE

EXCEPTIONNEL!

Sur simple présentation du supplément **Starforce**, *vous pourrez retirer à nos bureaux, 13 rue de la Cerisaie, une place gratuite pour une séance comprise entre le 25 avril et le 2 mai du cycle* **"Autour de l'Etoffe des Héros".**

ATTENTION!

Et si vous êtes très, très rapide, vous pourrez repartir avec, en plus de votre place gratuite, l'une des 240 invitations pour **l'Avant-Première STARFIX/WARNER** *du film* **l'Etoffe des Héros** *de Philip Kaufman qui aura lieu le lundi 23 avril à 20 h 30 sur l'écran Panorama, son dolby, de* **l'Escurial**. *A vos marques...*

Pour tous renseignements : **CINEMA ESCURIAL PANORAMA :** 11, Bd de Port-Royal - 75013 PARIS. (M° Gobelins). - Tél. : 331.01.07/707.28.04 - **STARFIX : 277.18.10**

Sam Shepard

Barbara Hershey

Fred Ward

l'Etoffe des Héros en 70 mm Dolby Stéréo sur écran géant à



Les créanciers? La misère? Le désespoir? Mon foie? Je m'en fous, je vais m'en sortir! Comment? Grâce à STARFORCE *bien sûr!*

STARFORCE, *c'est l'encart réservé aux abonnés inséré dans mon* STARFIX *habituel. C'est un ensemble détonant d'informations diverses, de photos inédites, de petites annonces, de trucs de ciné amateur...*

STARFORCE *est dans ma boîte aux lettres et j'aime ça...*



LA FIBRE DES LECTEURS
STARFORCE

BULLETIN D'ABONNEMENT

Profitez de plus de 25 % d'économie en vous abonnant 1 an (12 n^{os}) 160 F au lieu de 212 F ou 2 ans (24 n^{os}) pour 280 F au lieu de 424 F, soit plus de 30 % d'économie. (Etranger ajouter 25 F de Frais de Port).

Oui, je désire m'abonner à STARFIX :
1 an ☐ 160 F je recevrai 11 numéros normaux + le numéro spécial.
2 ans ☐ 280 F je recevrai 22 numéros normaux + 2 numéro spéciaux.
Je m'abonne à partir du n° :
Je vous règle par : ☐ Chèque bancaire joint à l'ordre de STARFIX
☐ Virement 3 volets joint à l'ordre de STARFIX

☐ Mme, ☐ Mlle, ☐ M. ____
Prénom ____ Nom ____
Adresse ____
N° ____ Rue ____
Ville ____
Code Postal ____ Signature :

Pour compléter ma collection, je désire recevoir :
le n° 1 ☐, le n° 2 ☐, le n° 3 ☐, le n° 4 ☐, le n° 5 ☐, le n° 6 ☐,
le n° 7 ☐, le n° 8 ☐, le n° 9 ☐, le n° 10 ☐, le n° 11 ☐, le n° 12 ☐
n° 1 au n° 7, 15 F - n° 8 au n° 12, 17 F l'un + 5 F de port.

le n° 7 hors série, Supermann III/Tonnerre de Feu 20 F ☐
le n° 1 hors série, Retour du Jedi 20 F ☐
le n° 2 hors série, Gwendoline 20 F ☐

SPECIAL COLLECTION :
____ Reliures × 50 F = ____ F (Etranger 65 FF)

STARFIX - Abonnements 13, rue de la Cerisaie - 75004 PARIS

L'ETOFFE DES HEROS

STARFIX

NUMERO HORS SERIE
PLUS DE 200 PHOTOS

la FORTERESSE NOIRE

M 2660-3.H.S. 20 F

BELGIQUE 160 FB - SUISSE 6,50 F - CANADA $ 2,95

PERNOD-LIGHT : "WHAT A PASTIS !"



Deux doigts d'un alcool anisé bien de chez nous qui se sirote plutôt du côté de Tarascon que de Brooklyn + quelques gouttes de sensualité et d'une distinction tout anglo-saxonne distillées par le "top-model" de la pub + une dernière touche de style que panache un réalisateur français réputé, généralement assimilé à un certain type de cinéma commercial à "sujet". Curieux mélange pour un spot publicitaire ! Il fallait y goûter pour le croire !

Francis GIROD

Marianne Rosenstiehl

Un groupe d'entrepôts commerciaux perdus dans la banlieue Nord de Paris. Un bloc carré de béton et parpaings : l'entrepôt 406. Soulevé le rideau noir qui obstrue la porte d'entrée, apparaissent New York et ses buildings. Est-ce une hallucination ? Non, ce ne sont que des maquettes, réalisées par le Studio Jean-Pierre Fouillet pour le tournage du film publicitaire Pernod-Light, qui se détachent sur fond de ciel bleu profond et nuageux. Et, en fait de ciel, encore une illusion, ce n'est qu'un gigantesque cyclo bleu avec à quelques mètres, en premier plan, un voile de tulle sur lequel sont peints les nuages.

L'argument de ce spot Pernod-Light conçu par Patrick Stenz et Hervé LeSur : une séquence de polar en 45 secondes dans la plus pure tradition du "thriller" américain. Au 28e étage d'un immeuble de Manhattan, un monte-en-l'air escalade la façade pour atteindre un balcon où, insouciante du danger, rêvasse une belle et blonde beauté. Mais y a-t-il réellement danger ? Mystère !...

Pour tout bon français qui se respecte, le nom de Pernod évoque guinguette et pastaga. Alors quand la Sté Pernod décide de renforcer l'image de marque d'un pastis à faible teneur d'alcool, le Pernod-Light, en lui donnant un "look" américain, on a de quoi être surpris. Le rival direct de Pernod-Light, c'est le whisky. Et puisque toute promotion télé pour de l'alcool est interdite, le seul média disponible, autre que l'affiche, restant le média-cinéma, autant le jouer à fond et faire dans le grand cinéma, le cinéma américain. Se placer ainsi, de façon aussi audacieuse sur le même terrain concurrentiel que le whisky-US, c'est comme avancer en terrain miné. Il faut donc avancer avec précaution. En marchant sur des œufs ! Peut-être est-ce pour cette raison que le script du film reste très classique dans sa référence au "thriller" ? Et que, pour plus de prudence, l'Agence CFRP a fait appel à Francis Girod, un cinéaste chevronné représentatif de ce qu'une certaine critique appelle la Qualité Française ?

Dernier de ses films en date, *Le Bon Plaisir*. Mais encore, *La Banquière*, *Le Grand Frère*, *L'Etat Sauvage*... et, surtout, *Le Trio Infernal*, film étonnant qui, en son temps, avait déjà tout pour séduire les publicitaires.

Toujours est-il que Francis Girod n'est pas un forcené de la pub. Il n'a jusqu'à présent réalisé qu'une demi-douzaine de spots. Son rythme ? Il essaie "d'en faire deux par an quoi qu'il arrive et, si possible, quatre". Ses raisons de faire de la pub ? 1°) Par intérêt lucratif (on s'en serait douté !) 2°) Parce que, contrairement au cinéma, il y trouve le temps de mettre en scène : "La pub, c'est une aire de repos" 3°) Toujours par rapport au cinéma, là où les gens bien souvent s'auto-censurent, les créatifs d'Agence, eux, par contre, ne donnent pas de limites à leur imaginaire 4°) Conséquence logique des trois points précédents, la pub est un genre de cinéma où il peut se permettre de faire de la recherche pure.

Dans ce sens, le film Pernod-Light, pour Francis Girod, est une véritable aubaine. C'est typiquement un exercice de style. Film en couleurs traité en noir et blanc : les décors sont uniformément gris, les costumes, noirs. L'unique étincelle de couleur est le jaune de l'alcool. Et travailler en studio une lumière d'effet-nuit, en lui conservant un caractère réaliste – seuls éclairages : ceux de la lune et des fenêtres de l'immeuble – tient de la gageure. Pour relever le défi, Tony Pierce Roberts, qui n'est autre que le chef-opérateur du splendide *Travail au Noir* de Jerzy Skolimowski !

Autre problème délicat sur ce tournage, les effets de perspective. Vous avez le balcon grandeur nature où se trouvent les acteurs et, en contrebas, la maquette à hauteur d'homme avec les voitures miniatures qui défilent. En contrebas, c'est-à-dire à 2,50 mètres. Alors, il faut trouver le juste équilibre entre les deux, monter plus ou moins haut le balcon sur le chariot-élévateur et quand une écharpe tombe dans le vide, l'accessoiriste doit en préparer plusieurs de tailles différentes, de la normale à la minuscule.

Pendant les trois premiers quarts du film, Pernod-Light devrait se présenter comme un "thriller", puis, dans le dernier quart, basculer dans la comédie. Un plan significatif, c'est justement celui de cette écharpe qui tombe sur une grille d'aération au-dessus de laquelle passent les jambes d'une femme. Plan-hommage à deux grands du cinéma hollywoodien, du "thriller" et de la comédie, Hitchcock et Marilyn.

Beth Todd incarnant le personnage féminin, Girod reste dans la mythologie du cinéma américain. Il dirige une star. LA star du cinéma publicitaire. Mais plus que star, Beth Todd s'avère comédienne qui, par la magie d'un regard, d'un sourire, traduit subtilement ce passage du frisson à l'humour.

Au début de sa "carrière publicitaire", Francis Girod avait réalisé pour les verres de contact des Frères Lissac, un spot particulièrement tonique et réjouissant. Peut-être vous en souvenez-vous ? Une jeune femme était poursuivie, dans une gare à l'heure des grands départs, par deux individus patibulaires, vraisemblablement, à leur allure, des Agents de l'Est. Elle se réfugiait dans un compartiment, se décoiffait, posait sur ses pupilles des lentilles de contact et ainsi, devenant méconnaissable, échappait à ses poursuivants. Près d'une quarantaine de plans montés sur un rythme trépidant, essentiellement en raccords dans l'axe, faisaient de ce petit film, un véritable tour de force. Un petit exercice de style comme Francis Girod les aime, dans la meilleure tradition du cinéma à la Hitchcock. A qui, cela dit en passant, était fait un clin d'œil : on pouvait apercevoir son sosie, chargé d'une énorme contrebasse, essayant de grimper dans un wagon.

Quatre ans plus tard, avec Pernod-Light, Francis Girod revient au "thriller". Pernod-Light sera-t-il aussi haletant que les Frères Lissac ?... L'Agence CFRP y croit et a choisi de jouer le jeu du suspense jusqu'au bout. Avec, tout de même, la petite touche de distance ironique en plus, comédie oblige : Quand vous verrez le film en salle, il devrait y avoir au bas de l'image un dessin, une sorte d'électrocardiogramme censé représenter les réactions du spectateur. Quand la tension monte, la courbe s'excite ; aux moments de suspense intense, elle fait des bonds !... Avec la musique de Gabriel Yared, cela devrait être du plus bel effet ! Cette courbe, c'est ce que Patrick Stenz, le directeur artistique, appelle le "frissonomètre"...

En parlant de frisson, me reviennent aux narines les effluves d'une sinistre vinasse macérée par le triste cabotin répondant au nom de Mel Brooks, un pseudo-hommage, justement, à Alfred Hitchcock qui se voulait drôle et s'intitulait *Le Grand Frisson*. Mieux vaut oublier ce naveton et tout reprendre à zéro.

Alors, Pernod-Light, prochainement sur vos écrans !... Ou, le retour du Grand Frisson, version 45 secondes ? Affaire à suivre...

Matthias Sanderson ■



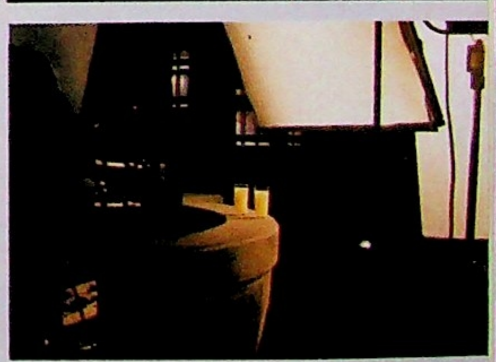
Connan "Le Barbare"

Hommage au film de Billy Wider avec Marilyn : "7 ans de réflexion."





Patrick STENZ





FICHE TECHNIQUE :

ANNONCEUR : Sté Pernod. AGENCE : CFRP. DIR ART : Patrick Stenz. RED : Hervé Le Sur. PR : Transcontinentale. REAL : Francis Girod. DIR PH : Tony Pierce Roberts. MONT : Henri Lanoë. MUS : Gabriel Yared.

Frissons : Marie-Sylvie : c'est la bête qui est en moi !

F.U.F.U. A NANCY : LA PASSION ASSUREE



Jalousie : fantôme de corman...

Le Festival Universitaire du Film Underground, lancé en 1975, connaîtra un jour le même succès que Cognac pour le Film Policier.

Comme les années précédentes, le Cinéma Américain était à l'honneur : avant sa sortie parisienne, *Forbidden Zone* de Richard Elfman (voir *Actualité*) a fait un tel tabac que les organisateurs l'ont repassé avec le même succès en clôture le 18 mars à quatre heures du matin, après *L'Anthologie du Vice*, une curiosité X de 17 courts métrages polissons tournés dans les maisons closes des années trente. J.P. Jackson (Sinfonia Films) a offert en primeur les quatre longs métrages de John Waters, présentés dans *Starfix* n° 14, et une régalade-surprise : *Looker*, le mythique et luxueux thriller de Michael Crichton avec Albert Finney et James Coburn.

Vendredi 16 mars : le Choc du Festival ! Images et musique en direct : la foule s'écrase au Caméo. Au balcon les réalisateurs, Pierre Bressan, Henri Gigoux, Antoine Tixeront et les autres s'affairent autour des projecteurs. Sous l'écran, le groupe Dick Tracy, KOD, Vincent Hachet et son acolyte dans des burnous de peluche. Sur l'écran, triple projection : Bressan attaque en force avec son *Jalousie* (15 mn) dense et rapide qui évoque Hitchcock et Dario Argento réunis ; suit dans la même foulée sanglante *Bovan Craon le ténébreux*, *Cora la Douce* de Dominique Petitgant. Dick Tracy se déchaîne, avec son piano électrique au son légèrement désaccordé qui semble jouer constamment en mineur et la batterie musclé de Chico qui donne généreusement de sa voix caverneuse.

Les boucles de film d'une à une minute trente d'Henri Gigoux servent de transition. Voici *Décalages*, pour lequel ce photographe-acteur et créateur de vingt-sept ans a conçu "un central qui évoque la série B d'espionnage avec double projection parallèle d'images étouffantes et de rappel" ; certaines ont été faites sur ordinateur à Paris par Jacques Claude.

L'homogénéité du spectacle est telle que les films d'Antoine Tixeront (un tempérament classique de cinéaste de l'action) et de Jacques Claude (travail magnifique sur la couleur) semblent avoir été tournés en commun et mixés avec les films précédents. Y compris avec le dernier de la série de Vincent Hachet et Thierry Mérigoud, pour lequel Vincent a composé la musique au mètre avec une machine à calculer (curieux, mais efficace et superbe). Montage serré et images-choc ! L'ensemble de l'expérience a coûté moins de 25 000 F,



Vincent Hachet : Hollywood à la hache !

Un film sans titre : kirchhofer et pastrana se concertent

une misère par rapport au fulgurant résultat.

Pierre Bressan (beauté secrète et ténébreuse autorité de l'artiste qui sait ce qu'il veut) raconte : *"Ce n'était pas un travail de longue haleine. Après avoir rassemblé les musiciens (souvent insaisissables, mais nombreux à Nancy) et mis au point le travail pratique, je n'ai consacré à la fabrication que quinze jours et c'est ce qui a donné la pêche à cette soirée. Pour Jalousie, j'ai repris un de mes synopsis dont j'ai isolé trois séquences (le type en voiture sur la route, la scène d'amour et le meurtre). J'ai tourné beaucoup de plans pour obtenir un beau montage et des effets spéciaux type "incruste" (deux écrans dans un seul, une ligne blanche qui défile dans une tête...)".*


Bex et Jouvelet : babas après la lettre

Pierre cite *Baby Doll*, *Sunset Boulevard*, Hitchcock encore. Il a déjà fait un long métrage d'une heure quarante sur un Festival de Jazz *("Je considère que je fais du cinéma, pas encore des films")*, neuf courts métrages présentés à Hyères, dans des salles d'Art et Essai, et le vidéo-clip de Charlélie Couture (largement monopolisé par ce dernier).

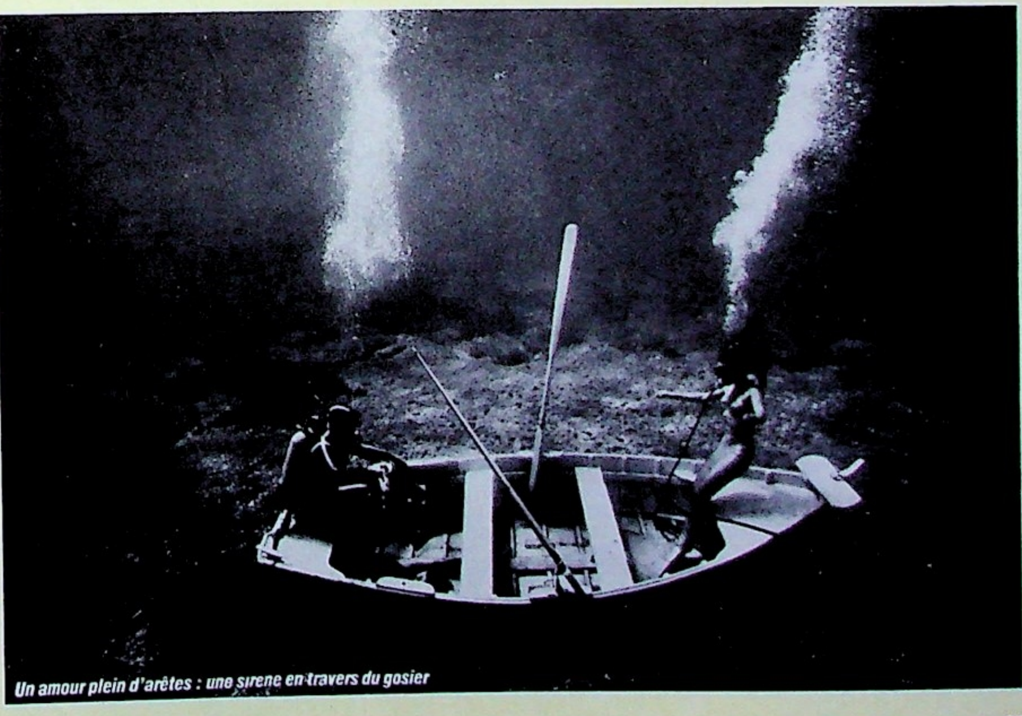
Samedi 17 mars : la Nuit Ecartelée ! Parmi les nombreux courts et moyens métrages présentés : *L'Affaire des Divisions Morituri* de Jacques F. Ossang, (1983, / 6 mm, 52 mn), chanteur du groupe MKB Fraction Provisoire, avec une fantastique scène de bagarre et des plans de nuit à pâlir ! *Chromaticityl* (1977, 16 mm, 12 mn) de Patrice Kirch hofer, filmé image par image, avec une final utilisant l'électricité statique ; cet artiste a plus de trente courts métrages derrière lui, trafique lui-même les produits pour obtenir des effets spéciaux qu'aucun labo ne peut assurer. Brillant. L'art pour l'art a son revers : la méconnaissance du public.

Un amour plein d'arêtes de J.L. Philippon (1983, 16 mm, 15 mn) conte d'amour sulfureux avec une sirène ; des images et un éclairage sous-marin de François Pelletier...

L'escalier de la Haine de Louis Skorecki, des *Cahiers du Cinéma* (1982, 16 mm, 30 mn), burlesque et proche de la B.D *Messirènes*, de J. Claude avec Marie Sylvie Claude, actrice fétiche du Festival, qui apparaît souvent avec bonheur ! Le bonheur, c'est ce qui reste de mon passage à Nancy ! La découverte, l'enthousiasme ; que demander de plus pour un journaliste ?

Hélène Merrick ■

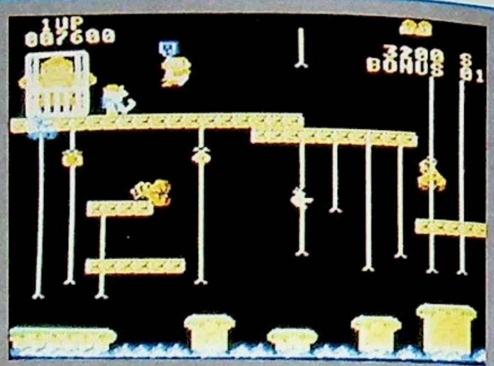
(Remerciements : Michel Rémy, Pierre Bressan, Patrick Kader, J.P. Jackson, Henri Gigoux, Antoine Tixeront, Vincent Hachet, Dick Tracy, KOD, Alain Krepper (lumière), Emmanuel Poydenot d'Oro de Pontonx (faut le faire ! décorateur allumé), Lionel Soukaz (Race d'Ep) pour sa projection-surprise de Maman que ment...)


Un amour plein d'arêtes : une sirene en travers du gosier

GAME OVER

Attiré par les hurlements de ses petits camarades, Christophe a décidé ce mois-ci de se joindre à nous pour tester le nouveau matériel CBS. La lutte pour s'emparer de l'une des deux manettes a été rude, et il a fallu plusieurs fois que notre bien aimé Colonel intervienne pour arracher la sienne des mains de notre chef vénéré, qui profitait de son grade élevé et de ses biceps musclés pour squatter le jeu... Ravitaillé en vol par la pompe à milk-shake, le vaillant bataillon des fondus de videogames a déjoué plus de huit heures d'affilée tous les pièges tendus par l'ennemi. Une fois de plus, nous sortons vainqueurs-gling, de l'épreuve gling gling, sans la moindre trace de lésion dans nos esprits surmenés-blink ploung, prêts à relever le prochain défi lancé par les marchands de jeux en boîte. Zzdooing!

SNAKE SLITHER



DONKEY KONG JUNIOR



LOOPING



Mr. DO

Nota Bene : avant d'investir dans la console Coleco Vision flanquée de son Roller Controller, vérifiez bien que votre poste de télé est muni d'une prise Péritel, sinon il y aura incompatibilité d'humeur entre elle et lui!

19 h 34 ** Ennemi identifié :

SNAKE SLITHER

Objectif : mort aux serpents! Dans le désert de la mort, tout ce qui bouge autour de vous est *a priori* suspect. Quand on tire sur un grand serpent, le fourbe se transforme en plusieurs petits, tous aussi vindicatifs que leur aîné. Pour détruire cette hydre rampante, il faut être plus malin qu'elle! Au bord de l'apoplexie, Christophe pousse des clameurs de bête en découpant les serpents en tranches spermatozoïdesques. Visiblement, il aime, ou alors c'est mes oreilles. Nicolas désherbe consciencieusement, en félicitant le constructeur du vaisseau pour sa mobilité extrême... Attention aux marmottes portant des sacs à dos : ce sont en fait des tyrannosaures sans pitié. Le colonel Kurtz apprecie le côté "anti écolo" de ce jeu : pour survivre, il faut tout détruire! François, tel Cléopâtre, se jette sur l'aspic et se fait mordre sans écouter les instructions que lui hurle SuperWotfy (qui, lui, se prend pour Robert Taylor dans *La dernière chasse*) : "Tue le petit! Il est loin de sa mère..."

21 h 06 ** Ennemi identifié :

LOOPING

Objectif : sortir du labyrinthe. Très joli jeu, au graphisme soigné. En révèle long sur la personnalité des joueurs. En hommage à Belushi J. dans *1941*, Christophe se livre à quelques acrobaties aériennes avant de détruire la fusée qui lui ouvrira les portes du labyrinthe. Portes qui, bizarrement, impressionnent beaucoup François, au point de lui faire perdre les pédales et de le conduire à plusieurs missions suicide. Kamikaze inspiré, il s'écrase à grand bruit sur les murs de la cité. Nicolas s'emmêle pas mal au décollage, et accumule les scratches pour la plus grande joie de ses camarades de jeu qui se croiraient à un remake de *Gizmo*... Etienne joue les gentlemen et se glisse dans les méandres du labyrinthe sans faire tomber son haut-de-forme, même quand il se plante!

Conseil de Kurtz : Avant de vous prendre pour des as du manche, apprenez à conduire, tas de rampants!

23 h 53 ** Ennemi identifié :

DONKEY KONG

Objectif : délivrer Mariette. Mario, un Italien au look Schtroumpf, escalade des poutrelles sous un feu roulant de tonneaux. Petit jeu sympa, sans grand suspense. Mais Mario joue très bien du marteau...

1 h 02 ** Variante du même :

DONKEY KONG JUNIOR

Objectif : délivrer papa. La version junior est nettement plus excitante. Tout le monde craque pour le bébé singe très expressif, qui louche quand il prend un coup sur la tête. La jungle est pleine de dangers qui séduisent Nicolas et Etienne et mettent Christophe de mauvaise humeur (personne n'aime rester sur la touche quand les copains grimpent au cocotier). Plein de combinaisons de jeu possibles, et des trempolinos infernaux à la fin...

2 h 47 ** Ennemi identifié :

Mr. DO

Objectif : ramasser des cerises. Le jeu préféré d'Etienne, qui passerait des heures à jeter des pommes sur la tête des voyous. Emballé par les monstres broyeurs, Nicolas les attaque sur leur propre terrain et leur tend des pièges, pendant que le Colonel boude : ramasser des cerises n'est pas une occupation d'homme, et il refuse de se laisser amadouer par les balles traçantes qui font des ravages dans le cœur de François. Inutile de lui demander conseil : il vous ficherait au trou!

Claire L. Paillocher ■



Dans notre prochain numéro, à l'occasion de la sortie du livre de Tony Crawley **L'Aventure Spielberg** (Editions Pygmalion/Gérard Watelet), GRAND CONCOURS STEVEN SPIELBERG : des livres sur le cinéma et des abonnements à **Starfix** à gagner. Le mois prochain sur cet écran...

La chronique du Major....

Jusqu'ici je vous ai uniquement parlé de kits du commerce, mais il est une forme de maquettisme encore plus passionnante : le "scratch-building".

Venu de l'Amérique comme son nom l'indique (de *scratch* : morceau épars et *building* : construire comme dirait Larousse Raquel Welch... mais je m'égare) ; il s'agit "tout simplement" de faire ce qu'ont fait messieurs Derek Meddings, Brian Johnson, Mat Irvine, Martin Bowers... avant nous, c'est-à-dire d'inventer et de créer de toutes pièces des vaisseaux spatiaux. Pour cela on va utiliser tout et n'importe quoi (*surtout* n'importe quoi), du sèche-cheveux HS au pot de yaourt en passant par les stylos, les pinces à linge et bien sûr quelques pièces de kits pour la finition. Mais laissons la parole à Christian Douaumont, un maquettiste fan de S.F.

CD : c'est en lisant une interview de Brian Johnson dans un vieux numéro de Starburst où il disait que du temps de Thunderbirds tout était fait en kits Airfix que je me suis décidé à essayer. J'avais particulièrement admiré le travail de Martin Bowers dans Cosmos 1999 alors j'ai essayé de faire comme lui des engins très bizarres et très colorés.

Mjr B. : Comment conçois-tu tes astronefs?

CD : C'est très simple : je commence par récupérer le plus d'objets en styrène possible : vieux sèche-cheveux, vieux jouets, maquettes soldées parce qu'il manque des pièces, emballages divers... Je m'assure seulement qu'ils sont bien en styrène pour éviter les problèmes de collage par la suite.

Mjr B. : Il y a la Cyanolite quand même?

CD : Non seulement il y a le risque de se retrouver pour un oui pour un non avec les doigts collés l'un à l'autre (et après pour les séparer, macache! la peau part avec!), mais la Cyano ne peut coller que sur une surface rigide. Si ton plastique est souple ou caoutchouteux, ça ne marchera pas. Par contre, la Cyanolite permet effectivement d'intégrer à l'engin des pièces en métal, en bois, en nylon, etc.

Mjr B. : Et après cette chasse au morceau de plastique furieux?

CD : Après? On installe tout devant soi, on fixe intensément tous ces bidules disparates et on attend qu'ils se mettent en place... dans son esprit! C'est là que des talents de dessinateur seraient utiles pour voir "quelle tête" ça aura en fin de parcours!

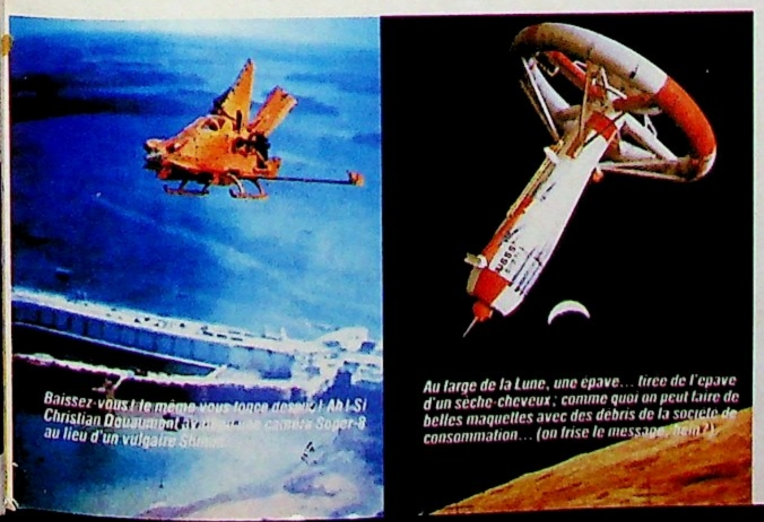
Mjr B. : Enfin, toi tu t'es aidé de photos des engins de "Cosmos 1999" pour trouver l'inspiration?

CD : Oui. Les articles de Starlog *et des autres revues anglo-saxonnes m'ont beaucoup aidé. Mais il faut dire aussi que Bowers a généralement des budgets plus larges que les miens, alors ses sources sont moins apparentes : il n'y a guère que quelques tuyères par-ci par-là dont on devine qu'elles viennent d'une Saturn V... c'est le cas d'une pièce qui est dans la tuyère de "l'Aigle" (de Cosmos 1999 naturlich! Note du Major)... mais lui il n'a pas été conçu par Bowers! Du coup, moi j'ai cherché à éviter d'utiliser des pièces de kits de Science Fiction, car ce sont les plus connues des fans et il n'y a rien de plus désagréable que de voir les composants de ses modèles "disséqués" par les admirateurs : "Ah! Tiens, ton engin a un réacteur de Navette?".*

Mjr B. : Est-ce que tu peux nous parler des modèles que tu as apportés aujourd'hui?

CD : Bien sûr! Tiens, celui-ci est un bon exemple de "Scratch-building" et prouve que je ne fais pas "que" du "Cosmos (1999)". C'est la Sonde Perdue de l'USSS. Elle est faite sur la base d'un sèche-cheveux : la partie cylindrique...

Mjr B. : Ah! c'est pour ça qu'on en parlait depuis le début de ce sèche-cheveux!



Baissez-vous! le même vous fonce dessus! Ah! Si Christian Douaumont av... camera Super-8 au lieu d'un vulgaire S...

Au large de la Lune, une épave... tirée de l'épave d'un sèche-cheveux ; comme quoi on peut faire de belles maquettes avec des débris de la société de consommation... (on frise le message, hein?)



Le "Vulture mk X" quitte la Station Spatiale n° 1. On note le "Stabilo Boss" et les trois bouchons de marqueurs-tuyères...

Le "Freedom Fighter" en virage sur l'aile au-dessus de la Birmanie une vision plus proche de Bob Morane que de "Cosmos 1999"...

CD : Oui! La base annulaire est une vieille station spatiale de Lindberg Line.

Mjr B. : Mais ce que tu viens de dire sur le non usage de kit de S.F., qu'en as-tu fait?

CD : Oui je sais. Mais là il n'y avait pas le choix. Seule la station de Lindberg pouvait me fournir cette forme annulaire. D'ailleurs, vu que j'ai poncé tous les détails, il est assez difficile de deviner d'où provient la pièce.

Mjr B. : En effet. Par contre les décalques eux "crient" leur source. Encore la station spatiale Lindberg, je présume?

CD : En effet, mais ils allaient bien dans l'ensemble. D'ailleurs, tu peux remarquer que l'engin est très patiné (en anglais : "weathered") : il s'agit d'une sonde perdue, lancée il y a bien des siècles, et comme le kit Lindberg n'est pas très récent non plus...*

Mjr B. : Et ce petit engin orange-là?

CD : Ah! celui-là, c'est un de mes premiers! C'est le "Freedom Fighter" ; à l'origine il était camouflé en vert et mauve et puis je l'ai repris, j'ai rajouté des détails et je l'ai repeint en orange c'est censé être un engin martien lors de la guerre d'indépendance entre les colonies planétaires et l'Empire Terrien.

Mjr B. : La tuyère du réacteur?

CD : Un bouchon de tube de mayonnaise. C'est du plastique souple et bien qu'il soit collé à la Cyanolite, je préfère ne pas trop le secouer. Le reste de l'engin, c'est le croisement entre un "Jaguar" de chez Matchbox et un hélicoptère "Hueycobra" du même fabricant. Il y a aussi quelques pièces diverses mais à la base c'est surtout des morceaux de kits du commerce.

Mjr B. : Et ce vaisseau rouge ici?

*CD : Celui-là date de ma période "Cosmos". C'est le Vulture mk X, le successeur du Hawk mk IX (l'Epervier de l'épisode "Jeux de guerre" de Cosmos 1999 ; ignares! *). Celui-là est aussi un bon exemple de "scratch" : un feutre "Stabilo Boss" pour l'avant ; un tube de rouge à lèvres pour l'arrière, des bouchons de marqueurs pour les tuyères et différentes pièces de kits pour les détails.*

Mjr B. : Que sont les petites boules sur le côté?

CD : Ça ce sont – mais devrais je le dire? – des billes en plastique qui servent de munitions pour certains pistolets pour gosses. Les marquages "échiquier" proviennent d'une planche de décals Microscale.

Mjr B. : Et quels sont tes projets maintenant?

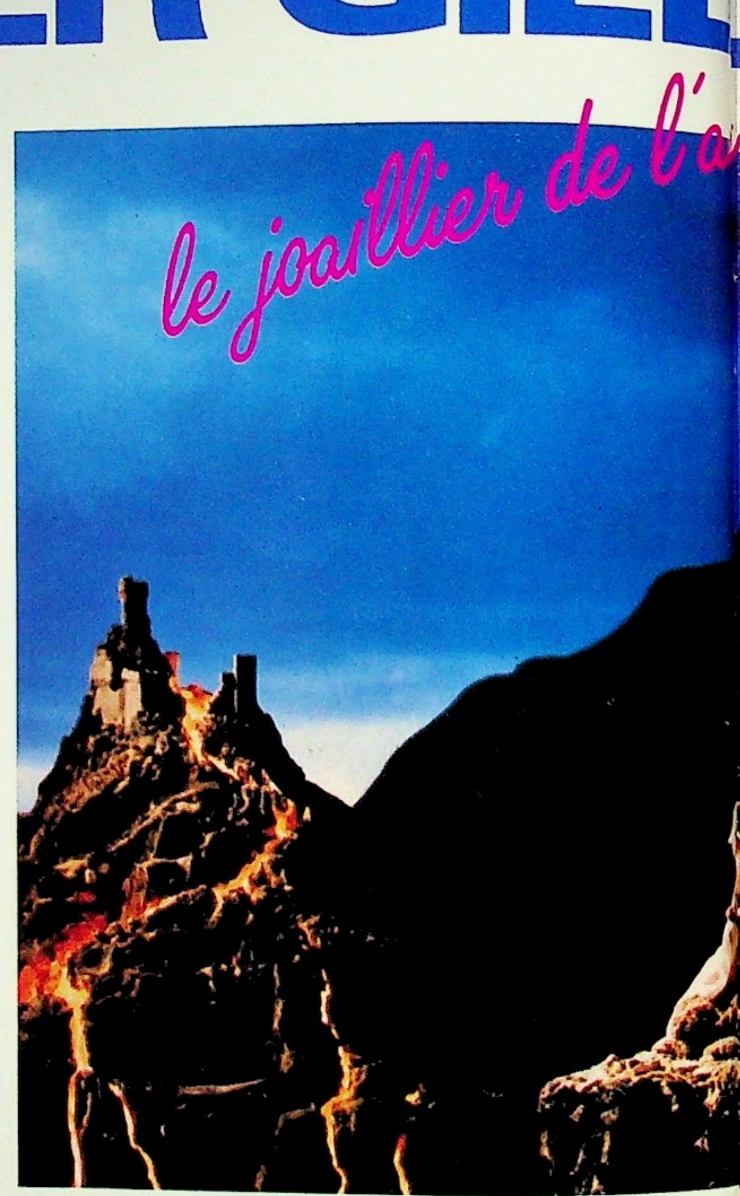
CD : Je prépare un diorama pour le Salon du Maquettisme en avril à la Défense. Ça s'appelera "Attaque à l'Aube".

Je tiens à signaler à tous les amateurs l'existence d'un club de maquettistes spécialisés dans les modèles de Science-Fiction, IPMS-SF, qui organise tous les mois des réunions dans la région parisienne où les membres peuvent apporter leurs maquettes et échanger des "tuyaux". A l'occasion de ces réunions sont aussi organisés des concours primés. Et IPMS-SF n'oublie pas les membres provinciaux et publie, environ cinq fois par an, un bulletin de liaison, "Starship Connection", qui couvre toutes les nouveaux kits de *Star Wars* : le Y-wing fighter et le Scout Walker ; Airfix devrait sortir son Nautilus de *20000 Lieues sous les Mers*, Monogram un hélicoptère "Blue Thunder" au 1/32 et surprise, Revell cinq kits géants pour le film *Dune*. Yaoh! Malheureusement, en France, on ne verra cette année que le Blue Thunder de Monogram, pour le reste il faudra attendre 1985 ou l'éternité...

Major Boothroyd de IPMS-SF ■

* NOTES DU MAJOR

OLIVIER GILL



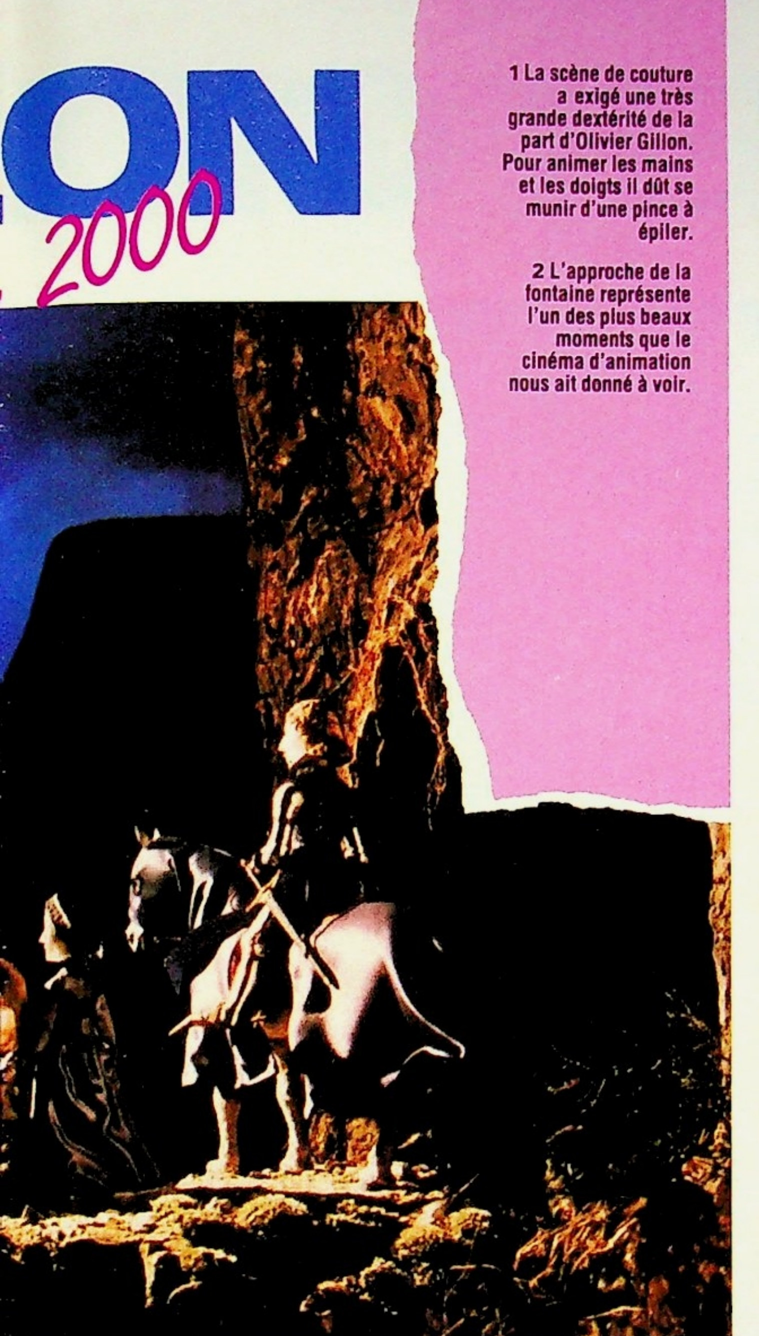
Devenu un véritable mythe du cinéma d'animation français, le fabuleux *Barbe-Bleue* d'Olivier Gillon est, curieusement, l'unique œuvre à ce jour du jeune auteur. Celui-ci, extrêmement méticuleux dans son travail, s'est fait prendre à son propre piège. Bien que la perspective d'un autre projet soit tentante, Olivier Gillon s'effraie lui-même. Aujourd'hui encore, six ans plus tard, il hésite à renouveler l'expérience. Telle semble être la rançon de son perfectionnisme.
Alors que les projections de *Barbe-Bleue* sont devenues rares, pour ne pas dire inexistantes, *Starfix* se décide enfin à le faire paraître en vidéo, dans une cassette de collection.
On y trouvera à ses côtés *La tendresse du maudit* de Jean-Manuel Costa, *L'invité* de Guy Jacques et *Râ* de Thierry Barthes et Pierre Jamin.
Si dans le milieu du cinéma d'animation et du trucage l'on dit souvent d'Olivier Gillon qu'il travaille avec la minutie d'un orfèvre, il est amusant de constater que c'est précisément dans la bijouterie qu'il avait trouvé son premier emploi. En effet, il fabriquait, pendant un certain temps, des maquettes de bijoux et des fermoirs pour Hermès.

"J'avais fais l'école Boulle qui prépare en principe à la décoration d'intérieur, nous précise-t-il, *mais où l'on apprend surtout à travailler le bois et le métal. Cela m'a été d'une grande utilité pour la bijouterie, mais aussi, lorsque j'ai abordé* Barbe-Bleue, *pour la fabrication de mes marionnettes. J'ai parallèlement fait connaissance avec les matières synthétiques, toutes nouvelles à l'époque, telles que les mousses, me permettant d'élargir ma panoplie de matériaux envisageables dans le cas d'un film d'animation. Le cheval, par exemple, comprenait, à lui seul, du bois, du métal, de la mousse, du silicone... le tout étant recouvert d'une sorte de tissu éponge.*
"Le problème avec ce genre de marionnettes est que les pattes doivent rester extrêmement flexibles. Il faut, par conséquent, être vigilant quant au choix de la matière devant recouvrir les articulations. Si l'on ne prend pas de précautions, la "peau" se fend rapidement et plusieurs heures de travail peuvent être ainsi réduites à néant"

LE PARCOURS DU SOLITAIRE

Cinéphile au départ, Olivier Gillon s'était initié à la technique proprement dite d'une manière relativement banale – en réalisant avec un groupe d'amis une série de films amateurs et semi-professionnels. Cette expérience lui avait mis l'eau à la bouche et donné l'envie d'un projet personnel : un film de marionnettes basé sur le conte de Barbe-Bleue. Comme de coutume dans le milieu de l'animation, l'équipe serait très réduite et comprendrait, outre le réalisateur, sa femme – responsable des costumes – et un éclairagiste. *"C'est curieux, mais dans ce milieu on trouve normal qu'un réalisateur fasse l'homme-orchestre. Il construit les décors et les marionnettes, s'occupe de l'animation et de la majeure partie des tâches techniques... D'ailleurs, à ce sujet, s'il m'a fallu deux ans pour réaliser* Barbe-Bleue, *les trois dernières minutes ont exigé, à elles seules, un an de travail. Il s'agit de la séquence finale où le cavalier est assailli par les flammes du dragon. Le feu consiste principalement en une projection frontale devant laquelle j'avais animé la marionnette. Habituellement, ce dispositif étant très délicat à installer, c'est un spécialiste qui s'en charge. Mais les choses ne se sont pas passées comme prévu et j'ai dû personnellement assurer cette tâche."* Mais il poursuit : *"D'un autre côté, je reconnais qu'un constant recours au système "D" chez l'animateur l'initie rapidement à des techniques très diverses. Cela fait qu'il devient presque toujours connaisseur en matière de trucages alors qu'a priori les deux domaines n'ont pas grand-chose en commun"*.

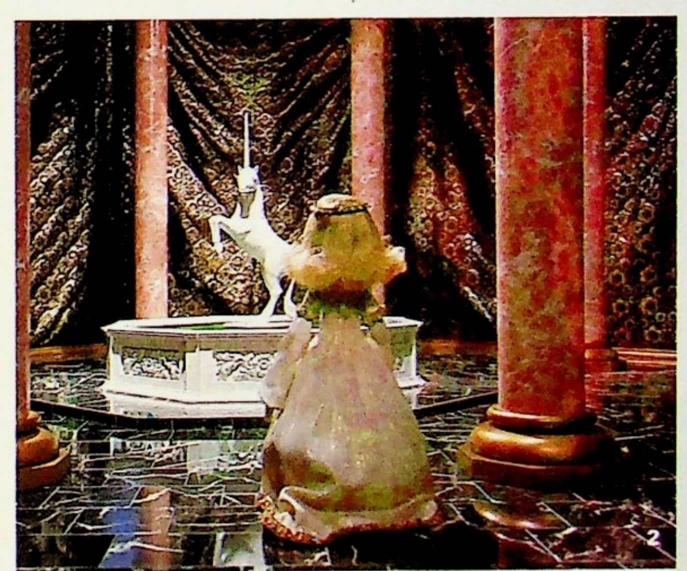
Malgré le sérieux de son dossier préliminaire pour *Barbe-Bleue*, Olivier Gillon n'avait, curieusement, pas réussi à obtenir une subvention de l'Office de Création Cinématographique. Il s'était donc tourné vers un producteur indépendant qui, lui, sur simple présentation des marionnettes, n'avait pas hésité à libéré un budget conséquent.
Le décor du film avait été installé dans un local de 4 m x 4 m au plafond duquel Olivier Gillon fixa des tubes métalliques destinés à recevoir les éclairages. En raison de l'exiguïté des lieux, un dispositif "basse tension" fut, par ailleurs, mis en place, permettant de travailler avec des projecteurs discrets.
Alors qu'un film d'animation représente déjà un défi en soi, ici, le réalisateur n'avait pas hésité à multiplier les difficultés. Faire marcher une marionnette est une tâche délicate. Dans *Barbe-Bleue* ce problème est compliqué par le fait que les deux femmes sont vêtues de robes longues. Pour pallier cet encombrement supplémentaire,



1 La scène de couture a exigé une très grande dextérité de la part d'Olivier Gillon. Pour animer les mains et les doigts il dût se munir d'une pince à épiler.

2 L'approche de la fontaine représente l'un des plus beaux moments que le cinéma d'animation nous ait donné à voir.





Gillon conçut des marionnettes en deux parties. A chaque image (ou toutes les deux images, selon le cas), il ôtait le torse du personnage, lui déplaçait les jambes, remettait le tout en place, actionnait le déclencheur et ainsi de suite. Cette manière de procéder est franchement déconseillée aux tempéraments nerveux.
De plus, pour obtenir une animation toute en finesse, Gillon manipulait les mains et les doigts des marionnettes à l'aide d'une pince à épiler ! La précision d'une telle technique se fait sentir dans l'époustouflante séquence de couture. Nous y voyons l'épouse de Barbe-Bleue s'appliquant à broder un napperon avec du fil et une aiguille. (Les marionnettes mesurant 30 cm de haut, je vous laisse imaginer l'ampleur de cet exploit).
Le réalisateur ne reculait jamais devant les difficultés techniques s'il estimait que cela contribuerait judicieusement à son récit. Parfois, l'animation d'un seul plan pouvait exiger jusqu'à 12 heures de travail continu. En ce sens, l'une des scènes les plus magiques du film avait été un véritable cauchemar pour Olivier Gillon. Il s'agit de l'accession de la femme de Barbe-Bleue dans la "pièce interdite", là où elle découvre le sort qu'ont subi les femmes auquelles elle a succédé. L'accès du caveau funéraire est masqué par une fontaine surmontée d'une licorne. Dans l'eau du bassin scintillent des diamants dont tente de s'emparer la jeune femme. Mais au contact de sa main, l'eau se transforme en un liquide noir et s'évacue mystérieusement, dévoilant l'escalier souterrain. Pour ce décor, un bassin d'une trentaine de litres d'eau fut mis en place et doté d'une pompe permettant de vider son contenu image par image. Ceci constituait certes une épreuve en soi, mais bon nombre de détails dans cett scène, tel le liquide noir maculant peu à peu la robe, durent être soigneusement calculés. Lorsqu'en outre on s'aperçoit que la quasi-totalité de l'action est agrémentée de mouvements de caméra circulaires, on ne peut qu'admirer la maîtrise du réalisateur.

LES GESTES POUR LE DIRE

Alors que bien des réalisateurs abordent le film d'animation pour ce qu'il présente d'insolite dans sa méthode de tournage, Olivier Gillon semble avoir à ce point dominé cette technique qu'il n'en exprime plus que l'aspect et la portée poétiques. *"Si l'envie de faire un film d'animation m'est venue en voyant* La main *de Trinka, la technique de l'image par image était avant tout pour moi une manière d'exprimer des sensations que je ressentais face au théâtre japonais et au cinéma muet – de retrouver un langage fondé sur la gestuelle plutôt que sur la parole."*
"Pour moi, la marionnette a une très forte valeur symbolique, conclut Gillon. *Un film d'animation ne peut pas se permettre de dépasser une certaine durée, sans quoi le mince filin poétique casse. C'est pourquoi j'estime qu'un long métrage de marionnettes ne fonctionne jamais. Tout au plus une animation peut-elle se manifester de manière très ponctuelle dans un tel cadre. Par exemple un soldat de plomb qui prend vie dans la chambre d'un enfant. Autrement il faut adopter le parti prix de Harryhausen qui est de fondre la marionnette à la prise de vue réelle ; de concevoir l'animation comme un prolongement de la réalité."*

DE BARBE-BLEUE A NEMO

Bien que pour un jeune réalisateur les portes du film publicitaire soient particulièrement difficiles à forcer, elles s'étaient ouvertes sans difficulté devant Olivier Gillon sur simple présen-

OLIVIER GIL

tation de *Barbe-Bleue*. Au regard de ce seul court métrage, les responsables avaient constaté chez l'auteur des aptitudes remarquables non seulement dans le domaine de l'animation mais également dans celui du trucage. C'est encore grâce à ce film que, quelques années plus tard, il entrait à ACME films, une production spécialisée dans les trucages. Là, il décrochait son premier contrat de long métrage avec *La Lune dans le caniveau*, pour lequel il réalisait, en compagnie de Yves Tully le mémorable générique. *"Ce travail avait nécéssité de nombreuses expérimentations avec des liquides très particuliers. La lune était une projection de diapositive devant laquelle nous avions placé un aquarium contenant un mélange de glycérine et de certains autres produits dont je tairais le nom. La différence de densité et d'opacité entre les liquides permettait de recréer un effet de nuage".*

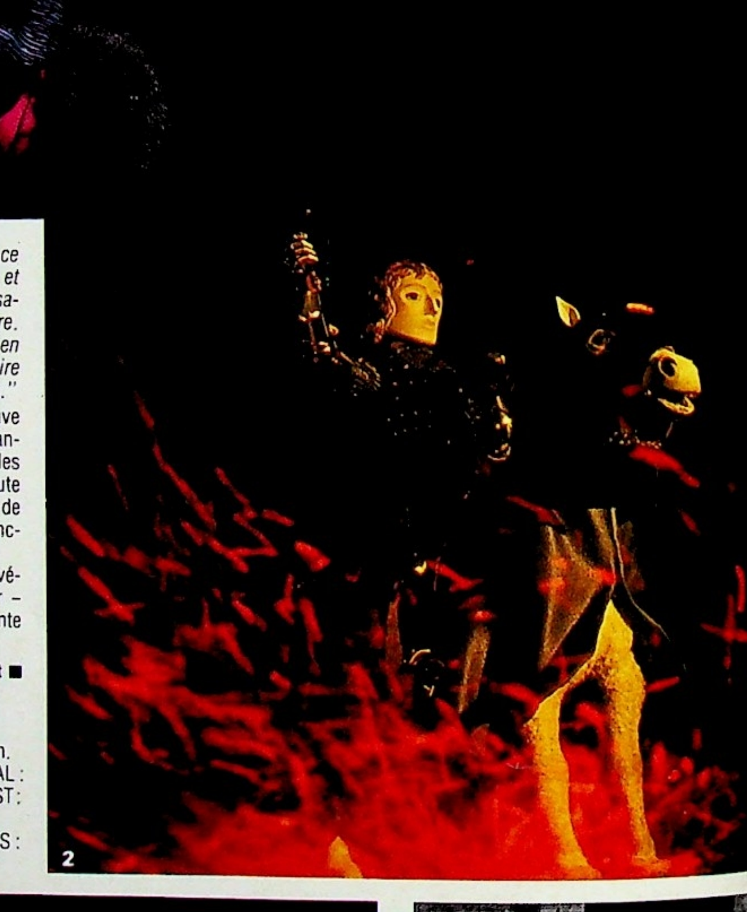
D'autres contrats de longs métrages évidemment suivirent mais ne laissèrent pas toujours à Olivier Gillon un bon souvenir : *"Malgré tout ce qu'on peut dire sur Beineix, c'est au moins un réalisateur qui sait ce qu'il veut. Il n'emploie peut-être pas toujours notre terminologie, mais il se fait très bien comprendre et il n'y a aucune ambiguïté. Sur Nemo, avec Sélignac, cela s'est passé différemment. Il m'a fallu insister pour que paraissent dans le plan truqué certains détails permettant de camoufler le subterfuge. Je sentais qu'on ne me comprenait pas. On n'a finalement pas tenu compte de mon avis – résultat : le plan que j'ai réalisé a été jugé trop artificiel et retiré du film. Je pense que la seule manière de créer de bons effets spéciaux est d'en confier l'entière responsabilité à des spécialistes, quitte à ce qu'ils assurent la réalisation de certaines parties du film. Les réalisateurs ne peuvent pas toujours comprendre ce qu'une séquence truquée implique et ne peuvent par conséquent en envisager la conception d'un bout à l'autre. Cela dit, ils ne doivent pas, non plus, en avoir honte et doivent réussir à faire confiance à des personnes qualifiées."*

L'extrême réticence dont font preuve les réalisateurs et les producteurs français face à un cinéma nécessitant des manipulations d'images n'a sans doute rien fait pour stimuler cette méthode de travail – méthode qui, pourtant, fonctionne à merveille Outre-Atlantique. Souhaitons qu'à force de persévérence, Olivier Gillon trouve un jour – peut-être dans la génération montante – une oreille attentive.

Jérôme Robert ■



1

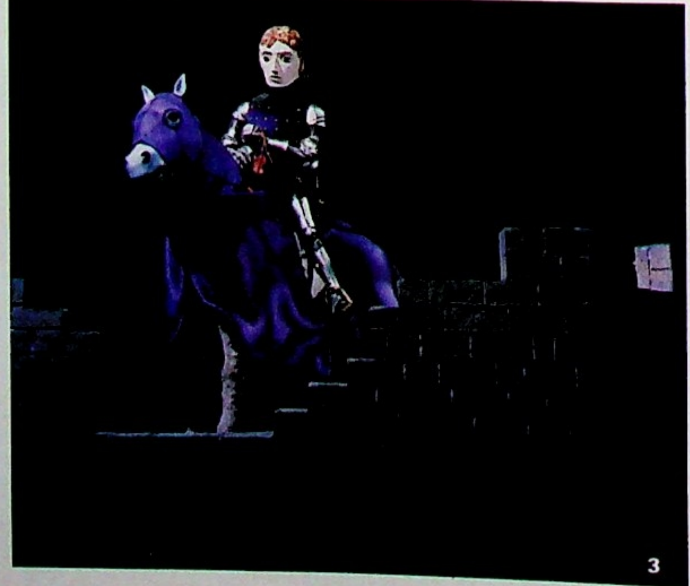


2

FICHE TECHNIQUE :

BARBE BLEUE. 1978. France. 15 mn. PR : Ciphed, Pierre Joussemet. REAL : Olivier Gillon. PH : Michel Sibra. COST : Hélène Fradenmuller. SFX : Olivier Gillon. MONT : Cécile Décuges. MUS : George Delerue.





3



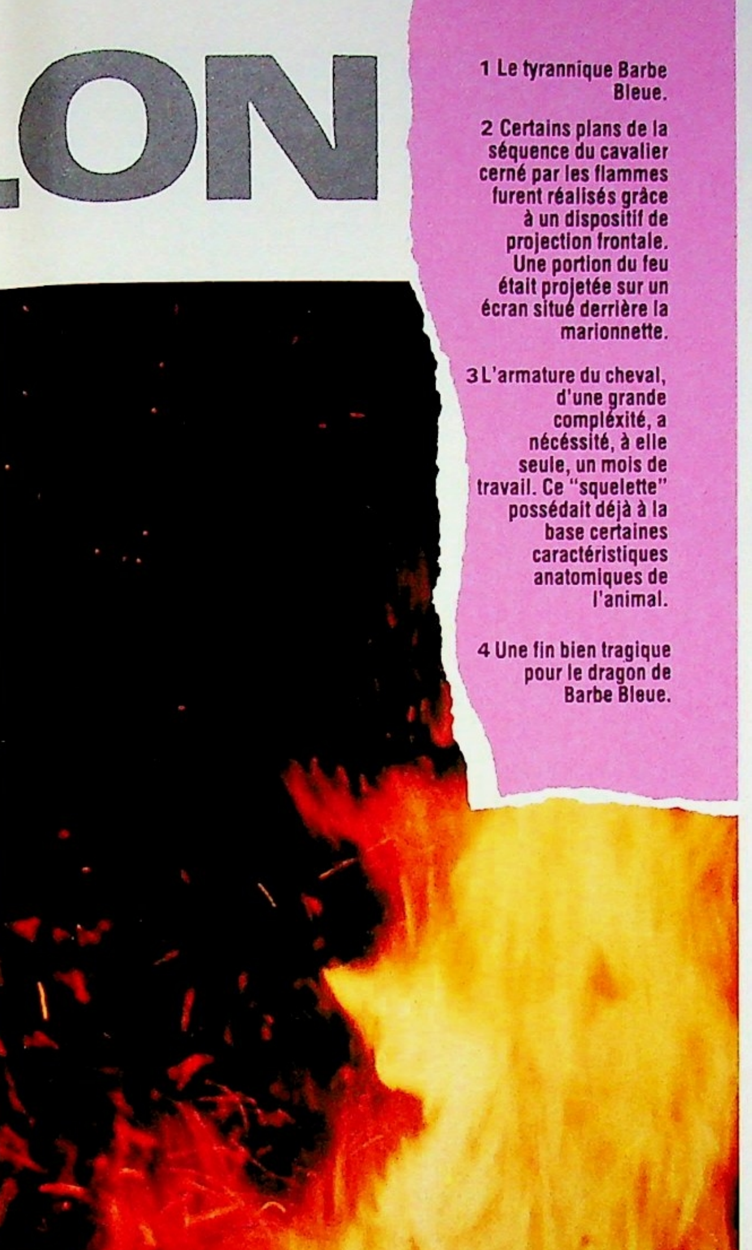
LON

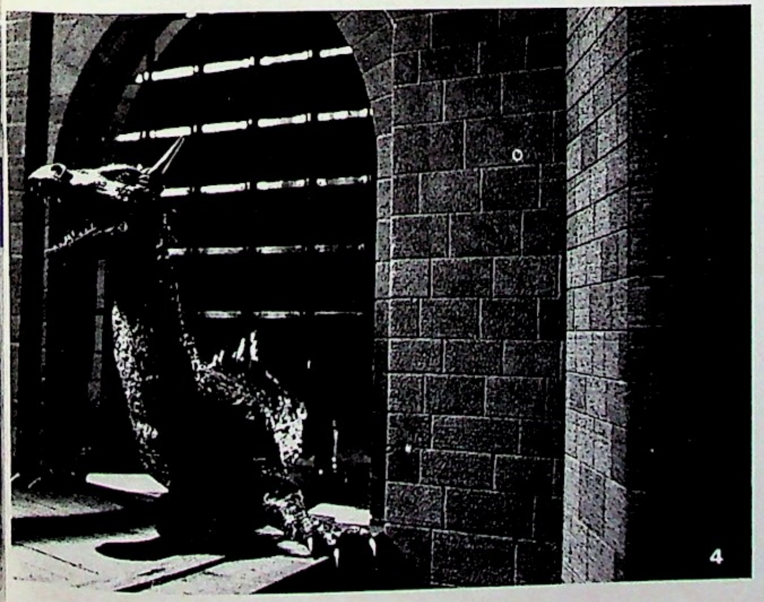
1 Le tyrannique Barbe Bleue.

2 Certains plans de la séquence du cavalier cerné par les flammes furent réalisés grâce à un dispositif de projection frontale. Une portion du feu était projetée sur un écran situé derrière la marionnette.

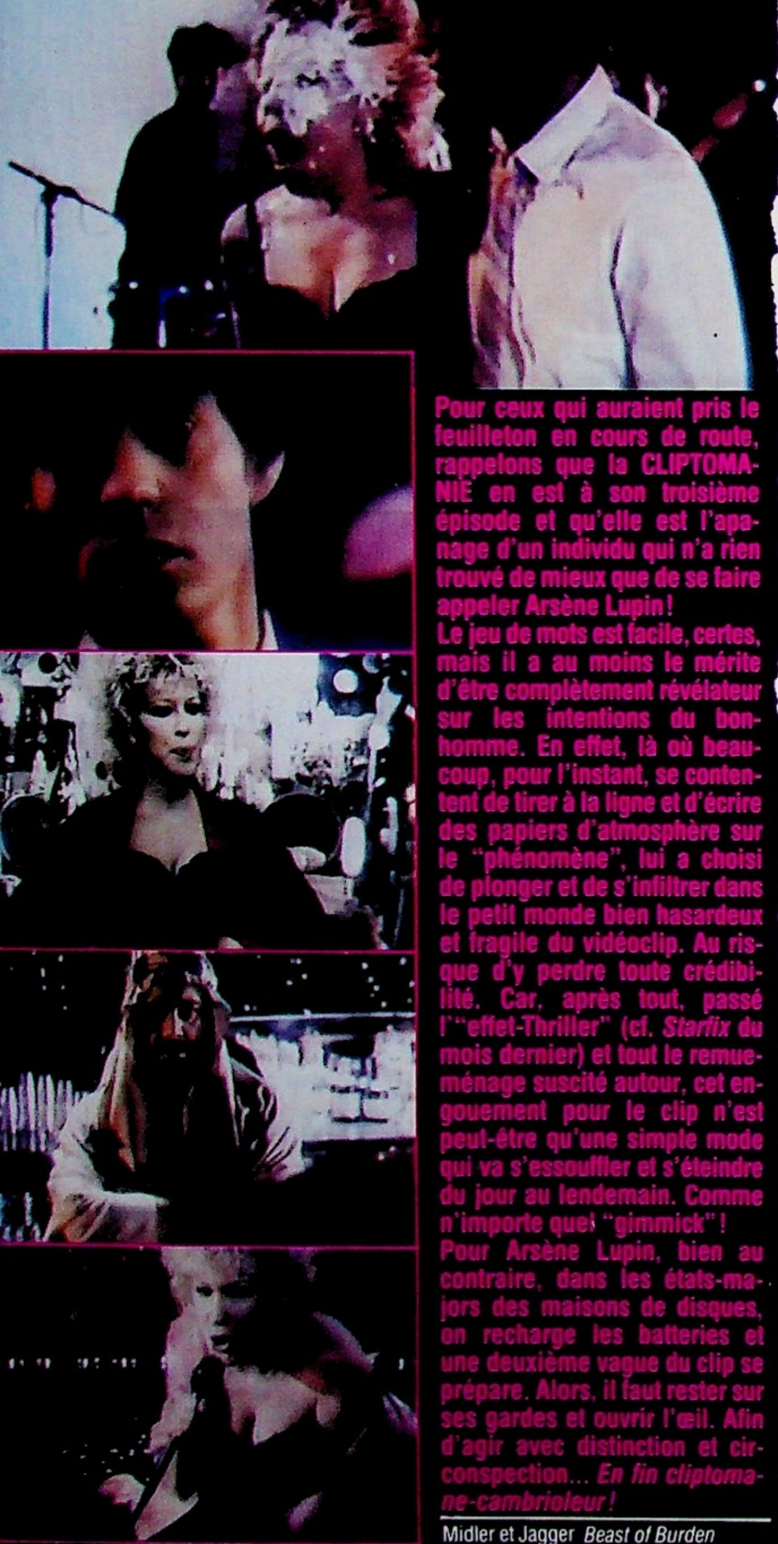
3 L'armature du cheval, d'une grande complexité, a nécessité, à elle seule, un mois de travail. Ce "squelette" possédait déjà à la base certaines caractéristiques anatomiques de l'animal.

4 Une fin bien tragique pour le dragon de Barbe Bleue.





CLIPTOMANIE



Pour ceux qui auraient pris le feuilleton en cours de route, rappelons que la CLIPTOMANIE en est à son troisième épisode et qu'elle est l'apanage d'un individu qui n'a rien trouvé de mieux que de se faire appeler Arsène Lupin !
Le jeu de mots est facile, certes, mais il a au moins le mérite d'être complètement révélateur sur les intentions du bonhomme. En effet, là où beaucoup, pour l'instant, se contentent de tirer à la ligne et d'écrire des papiers d'atmosphère sur le "phénomène", lui a choisi de plonger et de s'infiltrer dans le petit monde bien hasardeux et fragile du vidéoclip. Au risque d'y perdre toute crédibilité. Car, après tout, passé l'"effet-Thriller" (cf. *Starfix* du mois dernier) et tout le remue-ménage suscité autour, cet engouement pour le clip n'est peut-être qu'une simple mode qui va s'essouffler et s'éteindre du jour au lendemain. Comme n'importe quel "gimmick" !
Pour Arsène Lupin, bien au contraire, dans les états-majors des maisons de disques, on recharge les batteries et une deuxième vague du clip se prépare. Alors, il faut rester sur ses gardes et ouvrir l'œil. Afin d'agir avec distinction et circonspection... *En fin cliptomane-cambrioleur !*

Midler et Jagger *Beast of Burden*

Certains m'ont fait remarquer, à propos de la CLIPTOMANIE du numéro précédent, que je communiquais des informations mensongères : "La cassette du "making-of" du *Thriller* de Michael Jackson ne peut être disponible dans les magasins-vidéo au prix exorbitant de 1000 francs puisque, pour l'instant, elle n'a pas encore été commercialisée en France et qu'elle ne le sera pas avant le mois d'avril."
Tout à fait exact ! *Mea culpa !*... Mais comprenez que je ne pouvais décemment révéler l'origine exacte de mes sources et qu'il m'a fallu volontairement rester dans le vague : depuis plusieurs mois circulaient sur le marché des cassettes-pirates... De toute façon soyez sûrs que c'est *maintenant, en avril 84*, que tous les fanatiques de Michael Jackson qui ont raté le coche vont devoir payer le prix fort pour cette vidéo de *Thriller*, alors que les autres, les cliptomanes de la première heure, ont eu tout le temps depuis d'amortir leur investissement de départ placé, sinon sur la cassette-pirate, du moins, tout simplement, sur l'enregistrement du clip lors de son passage sur Antenne 2. Cette petite anecdote pour vous prouver que la CLIPTOMANIE, contrairement à l'idée reçue, n'est pas une simple manie. (Je lis dans *Vidéo 7*, sous la signature de Paul Alessandrini, une rubrique intitulée "Clitomania". Pouah ! Quel odieux barbarisme !). Encore moins un petit vice pantouflard de collectionneur, abruti du magnétoscope. Ou une mentalité opportuniste de suiveur touche-à-tout, façon producteur d'émissions télévisées pour adolescents. (Une exception dans le lot : Jean-Bernard Hebey. Ah, Jean-Bernard ! Sa seule apparition me fait défaillir et mon cœur de rocker en est tout ému. Pas vous ?)
Non, la CLIPTOMANIE est réellement une méthode d'investigation. Qui nécessite de la patience, un œil critique et avisé, voire un brin esthète, et de la curiosité. Curiosité particulière pour tout ce qui peut se passer dans la musique et l'image, télé ou ciné. Curiosité d'autant plus indispensable que, je ne sais si vous partagez la même impression que moi, mais ces temps-ci, il semblerait y avoir comme un "flottement" dans le vidéo-clip. Rien de bien neuf ! *Platine 45* ronronne et donne de plus en plus dans le clip fabrication-maison, chanteur sur fond bleu plus petits trucages d'appoint en régie vidéo. Tandis qu'ailleurs, sur les autres chaînes, on nous ressasse les classiques.
Dans les cas critiques, il faut se tourner vers les Etats-Unis pour trouver réponse aux problèmes. Le clip, à l'origine, comme chacun sait, était fourni gratuitement aux chaînes de télé, mais, dernière conséquence de l'"effet-Thriller", les maisons de disques ont bien vite pris conscience que dans la farce, c'étaient elles les dindons et que c'étaient les télés, par contre, qui tiraient le meilleur bénéfice de l'opération. Aussi, aujourd'hui, les deux parties se jaugent et redéfinissent leurs positions. D'où l'attente, le flottement. D'ores et déjà, la puissante chaîne par câble MTV est prête à participer financièrement, auprès de CBS Disques, contre une garantie d'exclusivité de première diffusion de tout leur catalogue-clip sur trois ans...
Quelles que soient les suites de toutes ces tractations, des petits malins qui ont déjà creusé leur trou et risquent fort, pour cette raison, de tirer leur épingle du jeu, ce sont les ZZ Top. Tout simplement, parce qu'ils ont pris au pied de la lettre la définition du mot clip : *film de promotion*. De leur image sur scène à leur image sur disque ou sur clip, une continuité logique : le même univers, les mêmes éléments qui se renvoient la balle comme autant de signes de reconnaissance et les définissent de façon irrémédiable. Vraiment malins, les ZZ avec leur attirail de vieux pionniers sudistes. Entre deux âges, deux époques, toujours dissimulés derrière leurs lunettes noires et leurs barbes de rabbins, ils apparaissent et disparaissent, ni tout à fait fantômes, ni tout à fait anges tutélaires, simplement égaux à eux-mêmes dans leurs personnages de "tramps", bienveillants mais distants. Naturellement, leurs goûts les conduisent vers le film de quartier ou de série : monstre facétieux en caoutchouc vert façon Ray Harryhausen dans *TV Dinner*. Plus une prédilection toute particulière pour le style Russ Meyer avec scénario à répétition : un jeune benêt boutonneux ou un bouseux d'un village paumé de l'Oklahoma (variantes), tous deux assaillis par de superbes sexy femelles. (Seule différence, notable cependant, avec Russ Meyer, le tour de poitrine des beautés.) Avec ces deux films, *Gimme All Your Lovin* et *Sharp Dressed Man*, tous les éléments du clip labellisé ZZ Top sont en place – aux trois filles, aux jeunes niais, il faut ajouter la voiture rouge, le Z talisman... – et rien ne leur interdit, a priori, de poursuivre la série...
Du clip bouseux-Amérique profonde au clip burlesque-tarte à la crème, la transition est facile. On nage dans les mêmes eaux. Après tout, la plantureuse Bette Midler s'accommoderait aisément d'une figuration "avantageuse" dans un clip des ZZ Top... Bon, vous l'avez deviné, je viens vous parler du clip archi-connu, archi-vu et revu de Midler, *Beast of Burden* avec Mick Jagger en "guest-star". Normal, pour une reprise des Stones. Ce clip, c'est Alan Arkush qui l'a mis en scène, le réalisateur de *Get Crazy*. Alors, pour ce qui est de la dérision de la grosse farce de l'exhibitionnisme, Midler et Jagger s'en donnent à cœur joie, et pourquoi s'en plaindrait-on ? Cependant, si *Beast of Burden* a un autre intérêt, c'est dans son prologue-scène dialoguée entre B. Midler et M. Jagger. Effet symptomatique d'une tendance actuelle du clip anglo-saxon à lorgner vers le mini-film de cinéma. Rapidement, comme autres exemples peuvent être cités, bien sûr, l'inévitable *Thriller* de M. Jackson, mais aussi *New Moon on Monday* de Duran Duran, *Walking On My Sleep* de Roger Daltrey, *Tell Her About It* de Billy Joel...
En plus de ces prologues ou épilogues, que l'on en vienne à rajouter sur la

musique des sons d'ambiance, des bribes de dialogue et la dimension cinéma, dès cet instant, n'a même plus besoin d'être revendiquée, elle s'impose d'elle-même. Le maître d'œuvre en la matière est l'américain Bob Giraldi et son plus beau fleuron le *Say, Say, Say* de Michael Jackson et Paul McCartney. Un long sketch d'intro sur fond de décor petite ville du Far-West : nos deux stars, escrocs sympathiques, refilent un élixir miracle à une bande de gogos plus vrais que nature. Musique ! Les compères se débinent, bruit de carriole, piaillement d'enfants, crépitement de flammes, etc. Je ne vais pas raconter tout le clip mais le reste, c'est du même tonneau : du cinémascope en stéréo. Ne manque plus que le Dolby à cette superproduction d'une dizaine de minutes !

Avec dans leur manche des atouts tels que celui-ci, les maisons de disques espèrent bien contraindre les chaînes de télé à payer ces films qui ne sont déjà plus des vidéo-clips, mais de vrais courts métrages. Elles envisagent même de pousser le bouchon encore plus loin. Pourquoi ne pas jouer sur deux tableaux à la fois ? Diffuser les clips, mis bout à bout, en long métrage de cinéma, avec une vague intrigue de liaison et, en même temps, les dispatcher, un à un, vers les câbles et chaînes de télé. Double emploi pour un même clip. Dans cette tendance générale, les fauchés, les indépendants, pour être eux aussi au goût du jour, doivent faire preuve d'ingéniosité. Ainsi, un de ces multiples petits groupes de la Côte Ouest a trouvé une formule originale : celle qui consiste à se vendre sous forme de feuilleton. Chacune de leurs chansons, illustrée par un clip, est un épisode d'une histoire à suivre...

Tout cela nous promet-il un nouvel assaut du clip-cinéma prochainement sur les petits écrans français ? Pas si sûr... Car dans la combine, il y a un risque. Celui de sur-saturer le marché cinéma et, surtout, de ne pas s'adapter à la formule variétés – "entertainment" des night-clubs et TV-shows, qui restent malgré tout les gros médias de diffusion. Les ZZ Top, dans leur coin, ne se font pas trop de souci. Le concept de leurs clips est solide, cohérent, bien "ciblé", comme on dit en pub, et devrait pouvoir tenir la route. Un exemple dans la façon de concevoir le clip qui devrait pouvoir faire des petits...

En conclusion, amis de la cliptomanie, *let's wait and see !*

Arsène Lupin ■
Photos Marianne Rosenstiehl

P.S. 1 Non content d'avoir brocardé Manœuvre le mois dernier, je lui pompe son texte et m'en inspire pour parler à mon tour des ZZ Top. Il va finir par croire que je le fais exprès.

P.S. 2 "Action Man" n'en peut plus. Je le fais mousser avec la vidéo de Southside Johnny, Trash it up, *mais il ne la verra pas ! Alors, soyez gentils avec lui, envoyez-lui, sinon la cassette du clip, au moins quelques photos "suggestives". Les deux premiers recevront un cadeau d'"Action Man", la première, une invitation au restau.*



ZZ Top
TV Dinner

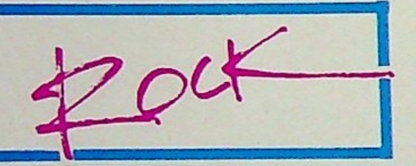
ZZ Top
Sharp Dressed Man

MAGAZINE


Clash.

ON STAGE

par Hervé "Action Man" DEPLASSE



LITTLE BOB STORY au Havre le 25/02/84. Leur ville, leur public, leur salle et, en bonus incroyable, le chaud, très chaud Southside Johnny. Instant d'éternité où le rock devient glorieux et grand. Une sorte de rencontre imaginaire entre Otis Redding et Eric Burdon. Ce soir-là, les vibrations qui gagnèrent la salle avaient quelque chose de cosmique.

CLASH à l'Espace Balard le 8/03/84. On aurait pu s'attendre à une messe tristounette célébrée par d'antiques destroys figés ou de jeunes babs nouvellement convertis. Nous en fûmes bien loin, et Clash, regaillardi par l'éviction de Mick Jones et fort de trois nouveaux membres, semble bien déterminé à être le meilleur gang de rock urbain sur la planète. Plus de dubs ou de calypsos vaseuses, plus d'explorations musicales usantes, juste du rock rageur et définitif avec, en prime, sur des écrans de télé, des extraits de *Mad Max 2, L'Equipée Sauvage, Taxi Driver, New York 1997, Magnum Force*, etc. Quand le rock le plus radical et le cinéma le plus brutal ne font qu'un. Une merveille.

X à l'Eldorado le 3/03/84. Venu de Los Angeles, X représente là-bas les têtes de file de la scène locale. Les disques grinçants aux textes justes et vivants tiennent bien la rampe. Sur scène, c'est d'un ennui mortel, excepté l'hilarant guitariste, coincé dans une pose étudiée qui promène sur le public un sourire niais et insistant. C'est peu pour maintenir l'intérêt.

QUIET RIOT à l'Eldorado le 9/03/84. Du hard qui pompe Slade dans ses meilleurs moments mais d'une désarmante médiocrité sur les planches. Ça fait mal aux oreilles, surtout quand la salle manque d'aération pour un volume démoniaque. Ça fait qu'on n'a plus qu'une envie : retrouver son oreiller bien aimé.

BARRACUDAS à l'Eldorado le 15/03/84. Maintenant que les Real Kids ne sont plus, les Barracudas prennent la relève dans le genre sixties revisitées et Flamin' Groovies style. Une tradition qui file droit dans une boîte en sapin, surtout quand, pour éclairer une salle aussi belle et d'une capacité de deux à trois milles personnes, il n'y a que trois malheureux spots blancs et un rouge. C'est triste, mais triste!...

SCORPIONS à Bercy le 8/03/84. Le premier concert de rock dans la salle de Chichi. 17 000 pélerins pour se farcir les tympans du hard raffiné (si, si) des illustres Allemands. La salle est superbe, la scène visible en tous points, l'acoustique étonnante de qualité et le groupe a donné satisfaction à son public. Les vieux insectes labourent sérieusement, comme des pros, sans compter sur la dépense d'énergie et les effets faciles. Du grand spectacle, rodé comme le Magnum de Clint, mais aussi chaleureux que le métal dont il est fait. A la sortie, cordon de CRS et tapis rouge, des fois que les headbangers ruineraient la Mairie de Paris.

STEEL PULSE à l'Espace Balard le 16/03/84. Plein de monde, des rastas anglais aux couleurs de Kingston. Reggae donc. Ambiance torve, pétards puants tous les vingt centimètres, basse ronflante, Babylon's sleeping, quatre morceaux et sommeil. Il n'y a guère que dehors que ça chauffait vraiment, avec cinq cents gugusses qui se mesuraient au service d'ordre. Reggae Night.

KING KURT au Forum des Halles le 19/03/84. Les psychobilly hystériques et rigolards donnèrent la pleine mesure de leur rock tribal et parodique devant un public qui s'éclatait gaiement en dansant, ou se mettait plus simplement sur la tronche. Non moins gaiement. Fun.

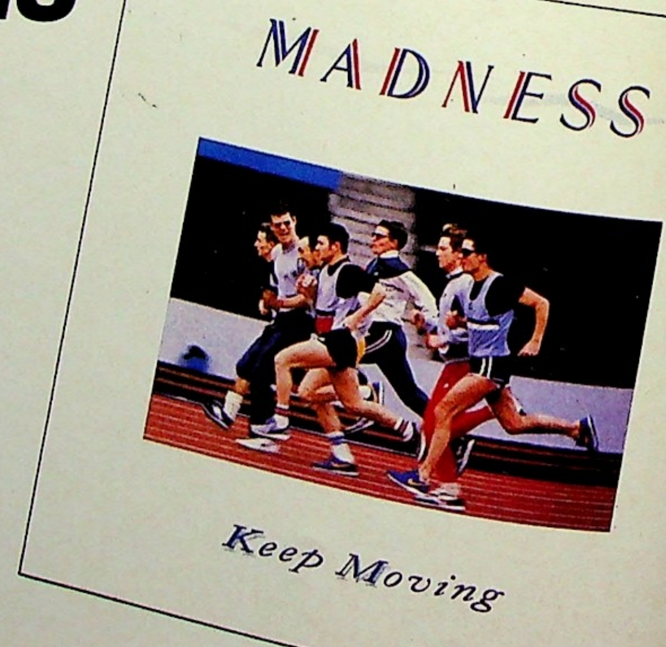
DISQUE DU MOIS

MADNESS "Keep Moving"
(Ariola)

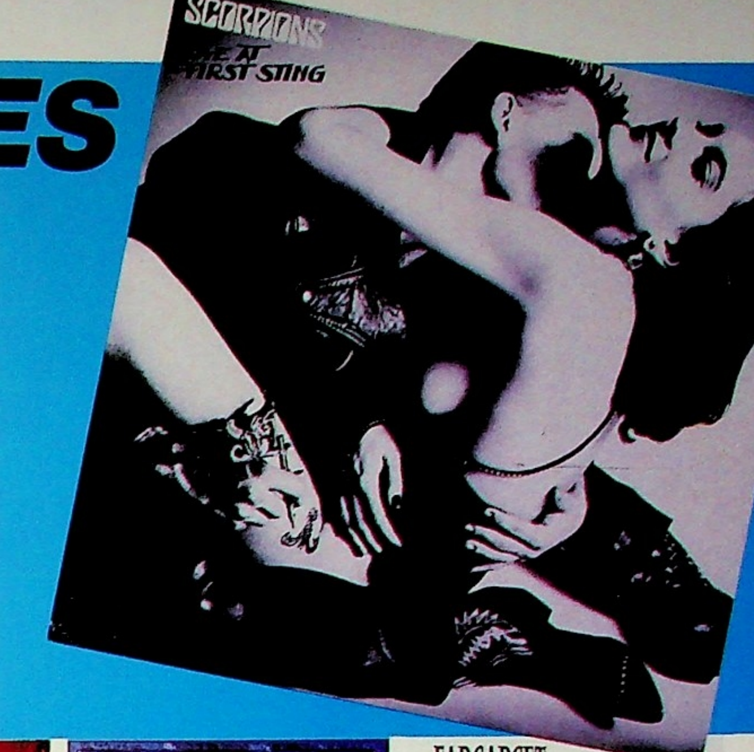
Il n'y a pas de groupe plus anglais que Madness. Sorti indemne de la parade ska, Madness procure aujourd'hui et à doses régulières une pop au sens le plus positif du terme. Sa musique s'enrichit comme un *pure malt*; au fil des ans les disques se perfectionnent sans perdre une once d'invention et d'humour. Cette fois les Dingues nous recommandent de rester gaillardement en action, un conseil du meilleur aloi que chacun devrait suivre. Revenons à leur anglitude; Madness restaure un univers que les Kinks mirent en valeur à leur grande époque, et plus tard Squeeze dans le même esprit. Un humour à froid, des textes acides et pertinents, des références, mon cher, quasiment victoriennes. C'est cela, McArthur, tu nous les brises avec tes explications de texte à la mords-moi le doigt.

Reprenons. Le nouveau Madness respire et donne à respirer, il est truffé de pépites joyeuses, il pullule d'arrangements raffinés et savoureux. La parenté avec les Kinks se marque aussi dans cette espèce de mélancolie qui tempère constamment l'apparente hilarité naturelle du groupe. Bien loin des fringues à damier et des skins, les nutty boys se sont intégrés à une tradition musicale pour en devenir les seuls maîtres. Leurs récents concurrents sont tous portés disparus. Manifestement, le groupe possède une homogénéité rare, nonobstant le récent départ de Mike Barson (Keyboards), et le succès s'affirme. Sauf en France. Dommage. Dommage avec de petites oreilles.

Le Madness nouveau porte en lui trois ou quatre tubes. ("Michael Caine", "Hurry Up", "Brand New Beat"), comme d'habitude. Mélodies travaillées, émotion, plaisir et gratitude de l'auditeur : Madness, c'est du printemps dans votre musique.



ACTUALITES



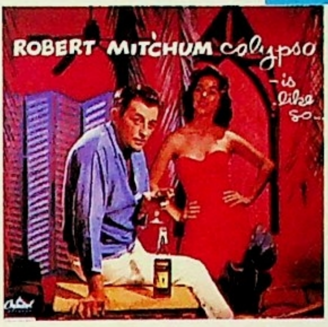
FREUR "Doot Doot" (CBS)
Bizarre, surprenant, ils ont des tronches de chebs répugnantes, un look qui me donne envie de sortir mon 45, bref ils ont presque tout pour que je les haïsse et pourtant leur pop bubble-gum me reste sympathique.

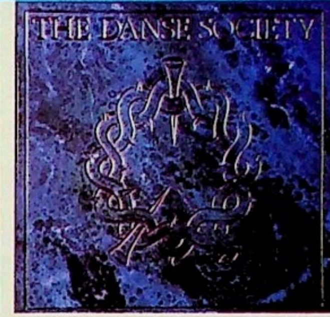
ALIEN SEX FIEND "Who's Been Sleeping In My Brain" (Virgin)
La sensation des branchés londoniens du club Batcave. Z'ont vraiment rien à se mettre sous l'oreille, les pauvres. Ça se veut outrageous et ce n'est que d'une navrante banalité. Alice Cooper faisait autrement plus rougir et je ne vous cause pas des Cramps. Mort aux branchés.

THE DANSE SOCIETY "Heaven Is Waiting" (Ariola)
Les inspirations tortueuses et torturées de ces Anglais lorgnant vers Killing Joke et Bauhaus ne sont résolument pas d'une gaieté éprouvée. Il se dégage malgré tout de leur disque une ambiance tenace et attirante. Pour les soirs d'angoisse.

VAN HALEN "1984" (WEA)
Heureusement que le contenu est plus original que le titre. Le sexuel David Lee Roth et ses Clodettes ont mis pas mal de gaz dans leur électricité, mais on retrouve sur ce disque plus de vitalité que dans les deux précédents. On attend toujours de les voir sur scène. Jump with them.









QUEEN "Works" (Pathé Marconi)
Ceux-là se foulent pas trop pour travailler, ça ressemble à la poubelle du rock. Les reines ou plutôt les folles du pompage impudique. Je jette.

SCORPIONS "Love at First Sting" (Pathé Marconi)
Figurez-vous que je trouve leur succès actuel bien mérité. Le hard léché de Schenker et de ses dards ne manque ni de vigueur, ni d'inspiration mélodique. En plus la pochette est signée Helmut Newton. Bon goût oblige.

STYLE COUNCIL "Café Bleu" (Polydor) Quand je suis sur les quais du métro ou que je fais mes emplettes chez Babar Géant, j'entends une muzak au kilomètre, complètement insipide. L'ex-Jam n'a pas une once d'invention et vient d'enregistrer un des plus beaux monuments vinyliques de l'ennui sonore.

THE SMITHS "I" (Virgin)
Nouvelle coqueluche anglaise qui rend les adolescentes pré-pubères complètement hystériques. Après trois écoutes attentives et la réminiscence vague d'un son proche du Velvet Underground, j'en suis encore à me demander le pourquoi d'un tel barouf.

THE PRISONNERS "Thewisermiserdemelza" (Import Pathé)
THE BARRACUDAS "Endavour to Persevere" (Closer)
THE FLYING PADOVANI'S "Font l'Enfer" (Celluloid)
Trois groupes qui puisent leurs racines dans l'époque bénie des sixties britanniques. De Carnaby Street, Beatles et Pretty Things aux instrumentaux des Ventures, une époque magique revit sous la férule de ces rockers dignes et fiers. Malgré le côté poussiéreux des influences frappantes, on sent pourtant une belle leçon de vie.

CHRIS BAILEY "What We Did On Our Holidays" (New Rose)
On a écouté "Casablanca", pardi. Son premier disque solo. Et le tout neuf enregistré *live* en studio nous remplit d'aise avec ses reprises superbes. Bailey m'apparaît en plus comme le seul rocker capable de reprendre "Amsterdam" sans être ridicule. La suite, vite la suite.

FAD GADGET "Gag" (Vogue)
Enfin un disque essentiellement électronique qui ne soit pas fondamentalement mortel. La conviction et la danse parviennent à percer sous les puces informatiques. Une fois n'est pas coutume.

GIRLS GROUPS "The Story Of A Sound" (Tamla Dist RCA)
Gulp, les Supremes, les Shangri-Las, Martha and The Vandellas et d'autres parmi les plus grands groupes vocaux féminins des sixties. La plus belle compilation de l'année. Stop in the name of love.

ROBERT MITCHUM "Calypso Is Like So" (Pathé Marconi)
En 57, Bob avait tout compris aux rythmes créoles. Il roucoulait avec un accent délicieux et il aimait vraiment ça. Depuis Kid Creole et ses luronnes n'ont pas fait mieux.

R. STEWIE MOORE "Everything" 2lp (New Rose)
Un dingue né à Nashville qui concocte depuis des années des centaines de cassettes d'une diversité aberrante et tarée. C'est effectivement tout et n'importe quoi. Parfois génial et parfoit chiant, mais jubilatoire. En gros.

Maxis, en vrac. Les excellents Australiens de Midnight Oil avec **Power and the Passion** (CBS) – un brasier rythmique, un son décapant, une mélodie brûlante. Magnifique. The Assembly accompagné de Fergal Sharkey au Chant vient d'écrire la plus belle chanson mélancolique de ces cinq dernières années : **Never, Never** (Vogue) restera une pièce unique et impérissable. Tout le rock urgent et juvénile de la Côte Ouest américaine tient dans le premier maxi des Plimsouls réédité chez Eva. Ça ne fait que raviver l'impatience de les voir en France.

STANISLAS KADIK
"Marathon" LP, "Polska" 45 T
ENREGISTREMENT DIGITAL

La surprise totale. Cet album, apparemment ignoré de la presse, est d'une originalité musicale et thématique qui le place très au-dessus de la production courante. Stanislas Kadik, aidé de son complice Ipinô (retenez bien leur nom), nous apporte le vent de l'aventure sous vinyl tout au long de ces huit titres qui empruntent autant aux mythologies traditionnelles qu'à leur propre histoire. Huit titres qui ne cèdent en rien à la mode sans pour autant oublier les exigences du jour et qui traînent avec leur parfum de nouveauté le plaisir, l'émotion et l'intelligence.



Les cloches du réveil rock ont d'étranges formes de guitares. Et parfois on distingue les contours d'un harmonica. Mais, bon dieu, un vrai groupe de rock and roll arrive. Depuis 1977 et les variations découlant du punk, nous avons assisté à une accumulation de vagues successives et éphémères. Le ska, les nouveaux romantiques, les psychos, les positives, et tant d'autres. Au beau milieu de cet amalgame et de cette dispersion, le public ne retrouve plus un seul groupe auquel s'accrocher afin de redonner un peu de couleur et de consistance à un univers rock malmené. Lorsqu'apparaît U2, et à sa suite Big Country et The Alarm. Les journaux spécialisés ont déjà pondu moult papiers au sujet de ce tiercé en passe de devenir le gagnant des mois à venir si ce n'est des années. Seulement, on distingue derrière chaque analyse une certaine ironie envers The Alarm. Sans doute due au look travaillé et aux slogans simples du groupe. Simplistes, selon quelques-uns.

The Alarm viennent du Pays de Galles, Rhyls exactement. Mike Peters chante, joue de l'harmonica et de la guitare, Dave Sharp tient les guitares, twiste, tambourine et Eddie McDonald s'occupe de la basse et des guitares. On le voit, dans The Alarm il y a beaucoup de guitares et c'est un des points communs avec U2, Big Country ou autres précurseurs, tel Clash. Si Alarm remet au goût du jour les guitares, c'est bien sûr par réaction vis-à-vis de l'envahissement des synthés et autres instruments pseudo-modernes ayant plutôt tendance à annihiler toute énergie dans le monde souffreteux du rock contemporain. Les membres du groupe sont jeunes et ont donc vécu intensément le punk. Aujourd'hui, au lieu de jouer la carte de la récupération et de la faculté, ils ont décidé de retrouver une forme d'énergie et de réfection typiquement rock and roll. En effet, Alarm apparaît bien comme le groupe actuel le plus proche des racines naturelles d'un état d'esprit ayant subi de nombreux égarements depuis pas mal de temps. Ils tiennent à formuler un propos d'une simplicité radicale, mais pourtant conçu sur des références connues de tous. A l'écoute d'Alarm, on s'aperçoit que la musique qu'ils proposent n'est qu'une composition de Dylan et de Clash renforcée par un son moderne et claquant. En ajoutant par-dessus quelques refrains souvent proches des hymnes footballistiques de Sham 69. Malgré cette description aux allures de plagiat racoleur, Alarm parvient à vous faire monter l'adrénaline et à vous offrir des frissons revigorant comme l'on n'était plus tellement habitué à en avoir. Ce qui représente malgré tout un joli tour de force.

L'ascension du groupe montre également le déterminisme de ces outsiders aux dents longues. Leur succès s'est construit sur une volonté constante de monter sans que pour cela il y ait eu une quelconque campagne de presse gigantesque aux vieux relents de cuisine publicitaire. Le groupe s'est donc fait par lui-même avec ses propres arguments et ses convictions personnelles. A chacun maintenant d'y voir une quelconque roublardise ou préfabrication. En fait, le véritable problème pour The Alarm tient dans le contenu des textes, dans la démarche quasi politique de leurs idées et le succès qui leur tombe dessus comme une vilaine facture inattendue. Difficile pour des jeunes bourrés d'énergie et de convictions de faire face au cynisme inaltérable d'une critique et d'un public quelque peu désabusés.

The Alarm affichent un look très western (vestes en daim frangées, bottes de cow-boy à grosses boucles métalliques) doublé d'attitudes scéniques un brin guerrières et rebelles qui rappellent un peu John Wayne et sa bande défendant bravement les dernières pierres de Fort Alamo. Il y a là quelques relents de cause perdue et de combats héroïques, mais la fierté et la foi sont là. D'autre part, l'album s'appelle "Declaration". On enfonce le clou. Et pourquoi pas. Nombreux sont ceux qui ont envie de voir en The Alarm les Zola des années 80. A force de vouloir libérer, on finit par dissiper et perdre toute forme de repères. Agé d'une trentaine d'années, le rock doit se trouver de nouveaux porte-parole s'il ne veut pas mourir d'asphyxie, et pourquoi renâcler si Alarm peut être de ceux-là? La preuve en est donnée par l'enthousiasme qui accompagne l'évolution du groupe. Je n'ai pas assisté au concert des Bains-Douches devant un public de branchés à l'affût des nouvelles étoiles, mais je me suis rattrapé en allant les voir devant leur public à l'Hammersmith Palace de Londres. Quatre mille personnes pour acclamer les porteurs de l'évangile rock, un public en majorité très jeune, ne connaissant pas Dylan et à peine Clash, qui s'enflammait comme un seul homme au son de "Sixty Eight Guns", "We Are The Light", "Blaze Of Glory" ou "The Stand". La voix cnaude et criarde de Peters accompagnée par des salves de guitares acoustiques électrifiées semblait devoir redonner une actualité et une vérité à une musique quelque peu malmenée dans ses fondations. Un concert où la chaleur et l'espoir se manifestaient réellement, au-delà de toutes les tartufferies de la mode. The Alarm est en ce moment en tournée aux Etats-Unis, en première partie des Pretenders, pour trois mois et nous devrions les voir en France au mois de mai.

Le premier album du groupe semble une des meilleures surprises de l'année : il est d'une vitalité foisonnante, composé d'hymnes faisant déjà figure de classiques, superbement produit et portant le groupe bien au-delà de la dissection des clichés. Sans aller jusqu'à dire que Mike Peters est un concurrent direct de Joe Strummer, on peut d'ores et déjà parier qu'Alarm fera partie des groupes avec qui il faudra s'allier pour retrouver dans le rock une audace et une forme de violence saine et progressive. Quoi qu'en disent les lampions fatigués du branchage tous azimuts, Alarm tient dans ses poches de quoi mettre en transe un public rêveur et dispersé. Après leur prestation taillée dans le vif, sans démagogie aucune, sans slogans bavards entre les morceaux, Alarm brave les vieux démons de l'ennui, de la grisaille, des producteurs étouffants, du manque d'unité. Alarm pourrait bien se ramasser dans les pièges du groupe à concept, ou se trouver rapidement en mal d'inspiration, mais, en attendant, même si leur carrière n'emporte pas l'adhésion des masses ni la naissance future d'un mouvement réparateur, ils auront quand même réalisé un disque ébouriffé et vaillant, sans temps mort ni répétition. Et puis qui pourrait bien empêcher de croire à ceux qui en ont envie que le cocktail Dylan et Clash soit la bouillante marmite de notre époque? Celui qui rigole sera abattu par 68 flingues.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

CONCERTS

SIMPLE MIND le 16/04 à Toulouse, le 23 à Nice, le 24 à Lyon, le 26 à Rennes, le 27 à Paris.

STATUS QUO (tournée d'adieu) le 10/05 à Paris, le 11 à Besançon, le 15 à Lyon, le 16 à Annecy.

LINTON KWESI JOHNSON les 17, 18 et 19/04 à Paris.

MICKEY DREAD (reggae) le 01/05 à Paris.

JOE JACKSON le 21/04 à Lyon, le 05/05 à Lille, le 07 à Paris.

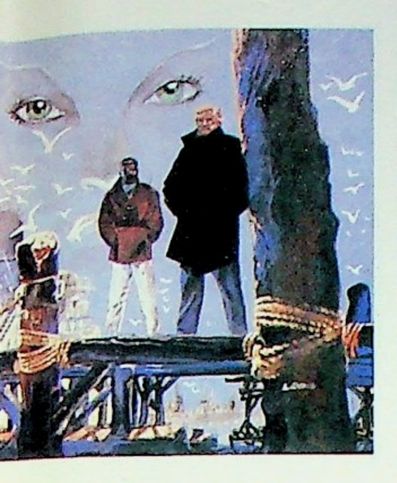
FLESHTONES (hourra) le 09/05 à Lille, le 10 à Paris, le 11 à Clermont-Ferrand, le 14 à Montpellier, le 15 à Bordeaux, le 16 à Orléans, le 17 à Rennes, le 18 au Havre.

SAGA le 01/05 à Quimper, le 02 à Paris, le 3 à Strasbourg, le 4 à Nancy, le 6 à Lille, le 7 à Dijon, le 8 à Lyon, le 9 à Clermont-Ferrand, le 10 à Marseille.

THE SMITHS le 10/05 à Paris.

VALERIE LAGRANGE le 18/05 à Paris.

CURE le 14/05 à Paris, le 15 à Bordeaux, le 17 à Lyon, le 18 à Montpellier.



LE CIMETIERE DES FOUS

Rodolphe Al Coutelis, Dargaud.
D'habitude, les histoires de marins rétro, style "la mer quelle belle traîtresse, et si vous saviez tout se qui se cache au fond, offrez-moi un verre et je raconte la légende des sirènes à tête de rat", me remplissent d'un profond ennui vaguement exasperé. Autant dire que j'ai été très agréablement surprise par *Le Cimetière des Fous*... Mêlant le fantastique au réalisme, le récit vous entraîne vers une étrange concentration d'épaves de navires où s'est développée une micro civilisation aux règles plutôt barbares! Pas un temps mort dans cette histoire qui ne touche jamais la terre ferme, mais pas mal de tangage, des coups de poings qui assomment sans penser à mal et des hurlements à glacer le sang des plus burinés. Niveau graphisme, on pense à Jijé, ou à Gir première période, avec un clin d'œil du côté d'Alexis, sans que ces influences édifiantes deviennent jamais gênantes...

CARMEN CRU, RENCONTRE DU TROISIEME AGE

Lelong, Fluide Glacial
Il est clair visiblement, que cette veille peau de Carmen a depuis longtemps dépassé la limite d'âge, mais personne ne l'a prévenue. Il faut croire que la méchanceté, ça conserve. Plus teigneuse, hargneuse et mal intentionnée que la mère Cru, y' a pas. Toujours prête à faire chier ses voisins, les passants, les commerçants et les fonctionnaires de l'administration publique, Carmen aurait pu faire la mémé idéale pour tous les anti-conformistes que nous sommes, s'il n'était clair qu'elle nous aurait haïs et maltraités nous aussi, la carne. Pas un de ceux qui l'approchent ne s'en sort sans dommage, et il n'y a que le chat de la voisine qui ose lui rendre ses coups de griffe. Construire toute une série sur les mésaventures quotidiennes d'une mémé la terreur, c'était vraiment gonflé. Mais Carmen Cru a tout ce qu'il faut pour devenir une star de la B.D. : elle est corrosive, tenace et bien décidée à nous enterrer tous. Il ne nous reste plus qu'à être beau joueur, et lui souhaiter une longue vie. Même si, à côté d'elle, la fée Carabosse est une gentille beauté sexy.





CARRE NOIR SUR DAMES BLANCHES

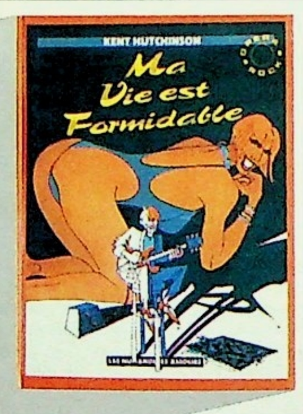
Alex Varenne, l'Echo des Savanes
Quand son numéro de sécu commençait par un 2, donc qu'on était une femme, éternelle seconde sortie de la côte d'Adam (le brillant premier) il était difficile de lire *Le Déclic* de Manara sans se sentir salie, dégradée, ravalée au rang de chienne en rut jamais satisfaite, pantelante, vicieuse comme les hommes se plaisent parfois à le croire. Et ce dégoût n'était pas pudibonderie effarouchée : dans la série érotisme torride et précis, *Carré Noir* est un petit morceau d'anthologie. Mais c'est aussi délicat, tendre et raffiné que *Déclic* était brutal et obscène, malgré son graphisme très "joli". *Carré Noir*, c'est l'illustration réussie d'une demi-douzaine de fantasmes rêvés par un homme aimant les femmes coquines, troublantes, gourmandes, sans jamais les avilir. Un album beau et tentant comme une estampe japonaise, qui tombe à point nommé pour redonner aux femmes le goût des hommes...



L'APPEL DU FOSSOYEUR

Foerster, Fluide Glacial.
Foerster est le type le plus désespérant, le plus sadique, le plus atrocement noir de ceux que je connais sans les avoir jamais personnellement rencontrés. Il est possible que, comme Vuillemin, ce soit un garçon délicieux et ravissant. Mais à l'intérieur de sa tête, dans la case B.D. Dieu, quel drame! Généralement, ses courtes histoires commencent mal, empirent en route et se finissent dans l'horreur glauque. Mais c'est génialement dessiné, et redoutablement prenant. Attention : éviter de lire plus de deux épisodes d'affilée, sinon gare aux dégâts!

Claire L. Paillocher ■



MA VIE EST FORMIDABLE

par Kent, Humanoides Associés
Bien sûr que sa vie est formidable, et lui aussi. La deuxième B.D. de Kent met en scène sa vie aventureuse sur les pages de droite, en une fresque torchée à gros traits rigolards et déliés. Sur les pages de gauche, des croquis fouillés où Kent retrouve ses héros, ses rockers préférés, ses femmes, ses plus beaux paysages parcourus. Une fois de plus le Lyonnais nous prouve son talent multiple et sa sensibilité rageuse. L'intelligence, la candeur, l'espoir, la pêche, Kent possède tout cela. En musique comme en B.D. Ce mec est un trésor aux cellules en perpétuel renouvellement. Je sais d'ores et déjà que ses prochaines épreuves sur papier ne manqueront ni de surprises ni d'intérêt. Tini Tinto, l'Indien du Rhône armé d'un crayon et d'une guitare, en a encore de bonnes en "réserve"

Hervé "Action Man" Deplasse ■

W.F.C.B.A.

Le *W.F.C.B.A.*? K'estk donck kc'est ste truk, cé koi kces images?
En effet, ce titre peut sans nul doute paraître un peu barbare. Essayez donc de le prononcer un peu; pas compliqué, il faut prononcer : le Grum blum blum, enfin le... et puis le ourk..., après une bonne heure d'entraînement, on y arrive : quel plaisir alors d'épater sa petite amie en le prononçant! Groupf! Mais si votre anglais est potable, pas la peine de snober les copains, dites tout simplement le *World Famous Comic Book Artists Portfolio*, sinon, bon courage.
Que contient cet honorable "portfolio", comme vous dites? Amateurs de bas résille et de petites dentelles, s'abstenir. Le portfolio contient seize planches ou plutôt illustrations inédites de seize des meilleurs dessinateurs mondiaux. Cinq Français, un Anglais (ils ont brûlé Jeanne d'Arc, et alors?), et dix (je dis *dix*) Américains, comme il se doit. Pour les Français, pas trop de problèmes : Yves Chaland, Denis Sire, Jean-Claude Gal, Paul Gillon et Philippe Caza. Alléchant, non? Toutes les planches sont superbes et inédites, juste faites pour le *WFCBA* (voilà que ça recommence, les Grumble Grumble). L'Anglais? Qui d'autre aurait-on pu mettre dans ce cocktail de célébrités que Brian Bolland, plus connu sous le pseudo du Juge Dredd. Au fait, ce brave Briton part en Chine pour les grandes vacances; si vous allez là-bas, peut-être le reconnaîtrez-vous; il est grand, brun et porte la barbe. Mais, j'écris, j'écris... Sur les dix Américains, certains vous seront familiers, d'autres non. Est-ce ma faute si vous êtes incultes ou si vous portez des œillères? Oui et non, je sais. Oui, au fait! Les dix étrangers à l'Europe : Jack Kirby *(Thor, F.F., Eternals...)*, John Buscema



(Conan, le Surfer d'argent...), Walter Simonson *(Thor, Manhunter...)*, Howard Chaykin *(American Flagg...)*, Gil Kane *(Green Lantern, Atom...)*, Michael Kaluta *(The Shadow...)*, John Severin (voir dans la collection "Xanadu" *Les meilleures histoires de guerre*; Severin était un des piliers de chez EC.), Bob McLeod *(Les nouveaux mutants...)*, Mike Zeck *(Captain America...)*, et Paul Smith *(X-Men, Docteur Strange...)*. Une brochette de dessinateurs aux noms prestigieux, isn't it?
Le tout présenté dans un magnifique emballage rouge sombre avec le fameux



sigle *WFCBA* en argent et en relief. Le tirage est de 1500 exemplaires numérotés; le prix, modique, de 425 francs, à régler aux Ed. Déesse, 6, rue Emile Allez, 75017 Paris. Oui, allez-y, Emile : c'est un *must*. Selon Dick Giordano, c'est sans doute le plus beau portfolio existant. Sachez que dans le prochain, qui sortira en 85, il y aura Will Eisner, Steve Ditko, Al Williamson et d'autres grands noms que *Starfix* vous communiquera en avant-première. Grumble, Grumble.
NB : les propos de la ligne 1 sont ceux de Kurtz au saut du lit.

Frederick Drake ■

LIVRES

THE MAKING OF STAR WARS – RETURN OF THE JEDI

Edited by John Phillip Peecher.
A Del Rey Book. Ballantine Books. New York.

Pour tous ceux qui n'auraient pas encore eu une gigantesque **InJedistion,** euh... une gigantesque indigestion après toutes les publications consacrées au troisième volet de **La guerre des étoiles**; pour ceux (les fous!) à qui n'aurait pas suffi le **Starfix** spécial **Jedi**, voici l'inévitable **Making of...**, trois cents pages agrémentées d'un cahier d'une trentaine de photos en noir et blanc.
Des révélations? Pas vraiment. Mais la reproduction d'un certain nombre de documents de travail, toujours intéressants sur un film de cette ampleur : plan de tournage, notes du producteur à ses subordonnés, organisation pratique de la grande manœuvre de diversion **Blue Harvest** (avec ordres du genre : "Ne jamais laisser de pages du scénario dans les chambres d'hôtel" – "Déchirer tout en-tête de document portant la mention **Jedi**"). Et des interviews, ni meilleures ni pires que les autres, mais réalisées pendant le tournage du film.



by Terrance Dicks.
A Target Book, Londres.

Le Dr. Who n'a jamais réussi à se faire une clientèle en France. Pour être franc, quiconque a vu l'une quelconque de ses aventures à la télévision britannique n'a pas de mal à comprendre pourquoi les Français n'ont pas été conquis : avec ses décors souvent réduits à leur plus simple expression, ses dialogues interminables destinés à raconter tout ce que la pauvreté des moyens interdit de représenter sur l'écran, la série **Doctor Who** semble tout droit sortie des fêtes de patronage.
Il n'empêche que, pour la Grande-Bretagne, le Dr. Who est une intitution : on vient de fêter son vingtième anniversaire, et le nombre de romans inspirés de près ou de loin des différents épisodes télévisés dépasse les quatre-vingts. Comme on le devine, sur une période aussi longue, le personnage a usé plus d'un acteur, et l'actuel Dr. Who est le cinquième de la série, mais la BBC a tenu à offrir un cadeau à ses spectateurs, avec la complicité astucieuse de ses scénaristes : l'un des derniers épisodes a réuni les cinq différents Docteurs, dans une commune aventure. De fait, le premier Dr. Who est mort depuis longtemps, mais quelques trucages optiques et quelques doublures judicieusement choisies l'on fait ressusciter le temps d'une soirée. Technique cinématographique et science-fiction se sont ainsi unies pour donner une réalité à un postulat absurde. L'Angleterre, après tout, est le pays de Lewis Caroll. **Doctor Who – The Five Doctors,** de Terrance Dicks, est l'adaptation romanesque de cet épisode historique.
On attend maintenant le prochain **James Bond** avec Roger Moore **et** Sean Connery. Ce ne devrait pas être si difficile, puisque Bond a déjà pour matricule **Double** Zéro Sept. Reste à deviner qui jouera Zéro... et qui jouera Sept!

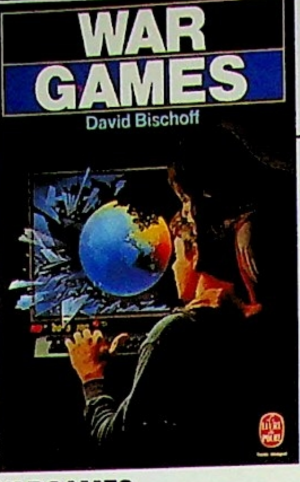

Et aussi?...
LA GNOSE UNIVERSELLE
par Jan Van Rijkenborgh et Catharose de Petri. Publications du Lectorium Rosicrucianum.
Il y a à peu près autant de rapport entre ce livre et Starfix qu'entre un hamburger O'Kitch et la gastronomie française, mais précisément, le seul fait qu'on ait pensé à nous envoyer cette étude sur "la source originelle de toute Connaissance" mérite une petite mention.

C. ARNAL - UNE VIE DE PIF

Préface de Pierre Tchernia,
Textes de René Moreu, Jean Ollivier, Georges Wolinski.
Messidor/La Farandole.



Album amusant et attachant sur la vie de C. Arnal, créateur du chien Pif. Arnal est mort il y a deux ans, mais Pif aboie toujours. Bien sûr, les amateurs de **comics** ont souvent reproché à **Pif** de n'être qu'une bédé – autrement dit, une production française –, et, qui plus/pis est, une bédé politiquement orientée, puisqu'elle a paru essentiellement dans la presse communiste. A cela, il convient de répondre deux choses : d'abord, que l'existence d'Arnal, réfugié espagnol (l'initiale C. qui précède son nom est mise pour Cabrero) et déporté par les Allemands pendant la guerre, ne lui donnait pas le "profil-type" d'un rédacteur de **Minute** ou de **Magazine-Hebdo**; ensuite, qu'il est clair, lorsqu'on revoit dans cet album certaines de ses histoires en quatre vignettes, que son art s'apparente directement à celui des **Peanuts** de Schulz. Dans les deux cas, les décors sont réels, mais la mise en scène qui concentre le récit en quelques dessins l'entraîne très vite ailleurs. Et c'est pourquoi le portrait de Pif choisi pour illustrer la couverture de l'ouvrage, qui présente le bon chien habillé en Pierrot, mandoline à la main – ce portrait inattendu exprime avec beaucoup de justesse toute la poésie du personnage.



WARGAMES

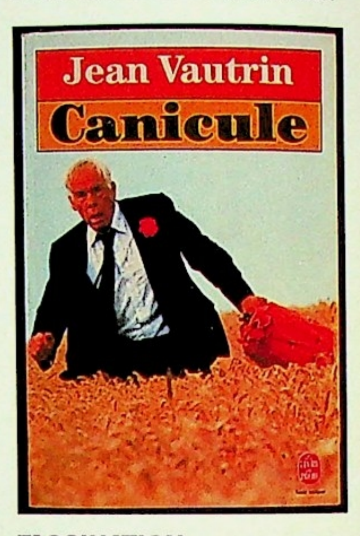
par David Bischoff.
Livre de Poche n° 5873
(et une version abrégée dans la collection Masque/Jeunesse).

La publicité a si bien réussi son affaire que **WarGames** passe pour une réflexion sur le péril nucléaire profonde et pertinente, et qu'un ministre français de la Défense a même dû s'entretenir autour du film avec des jeunes sur quelque chaîne de télévision ou quelque station radio en mal de scoop. Pourtant, il est bien évident que le Grand Ordinateur de l'histoire est aussi vraisemblable que le Grand Méchant Loup ou que le Dr. No de Ian Fleming.
Un fait, toutefois, mérite d'être signalé, qui apparaît assez bien à la lecture de cette **novelization** fidèle : le scénario est construit sur un schéma contraire au schéma traditionnel des récits d'aventure; le héros ne passe pas la première moitié de l'histoire à s'introduire dans un lieu interdit et la seconde moitié à trouver le moyen d'en sortir : il est très tôt dans les salles secrètes de la Défense américaine, il s'en évade très tôt, s'en va chercher une solution **ailleurs**, et revient. Et c'est sans doute cette attitude qui marque la jeunesse des personnages de **WarGames**. Il ne s'agit plus d'espions fonctionnaires, mais de gens décidés à intervenir pour une question qui les concerne directement – leur (sur-)vie.
A l'intérieur de l'ouvrage, un prospectus pour des guides pratiques de micro-informatique destinés aux jeunes. "Tout est conçu, dit-on, pour faire de cette initiation un plaisir". Dans un livre comme **WarGames**, c'est une incitation au vice!

CANICULE

par Jean Vautrin.
Le Livre de Poche n° 5839.

Un magot qui court de main en main, comme le furet. Qui l'attrapera à la fin? Il est passé par ici, il a été ramassé par là. C'est Coob, le gangster américain, qui l'a volé. C'est Chim, l'enfant qui se prend pour un gangster, qui le découvre. C'est l'ouvrier agricole africain qui le cache dans sa belle voiture des années 50. Et c'est la voiture qui passe de main en main.
Un gangster dans une folle cavale. Une ferme qui sommeille dans la torpeur de l'été en Beauce. Et des brasiers s'allument. La folie se réveille dans les êtres. De page en page, on est déçu, on meurt, on explose dans le jet d'une grenade, on percute le jet d'un magnum, des têtes éclatent sous les coups, des corps se disloquent. Et l'intrigue se déroule, violente, à un rythme furieux.
Vautrin fait comprendre ces esprits tortueux et déviants, cet enfant cruel, ce paysan-garagiste, cette femme frustrée, ce gangster comme une bête fauve avec des attendrissements doux, cette folle, cette vieille servante humble et désespérée, ce journaliste plein d'espoir, et tant d'autres encore. Il nous mène dans la démence des êtres et de la vie. Il nous fait écouter l'actualité qui bat comme une rumeur dans ce roman, le mariage du prince Charles, les condamnations à mort politiques. Il nous promène dans la pitié et l'absurde, dans un voyage d'horreur.
Et tout cela, grâce au style, au montage, au changement des points de vue, à ce "je" qui est toujours un autre. Qu'en reste-t-il, de ce ballet sauvage et tendre, si dérisoire, dans le film d'Yves Boisset?



FASCINATION

Tableaux de Frank Frazetta.
Publicness-Zoom.

Frazetta est encore plus connu que Boris Vallejo – dont on a récemment signalé l'album **Diva** chez le même éditeur. Frazetta, c'est l'auteur d'innombrables couvertures de **Vampirella**, c'est l'auteur de l'affiche de **Conan le Barbare**, le co-réalisateur avec Bakshi de **Tygra – La glace et le feu** (même si ce dessin animé était singulièrement décevant). Bref, c'est l'**Heroic Fantasy** en images. Des hommes, des loups, des bêtes, des armes, des tempêtes, et un léger flou dans la plupart des tableaux. Contrairement à Vallejo qui cherche à immobiliser le mouvement, Frazetta bouge.

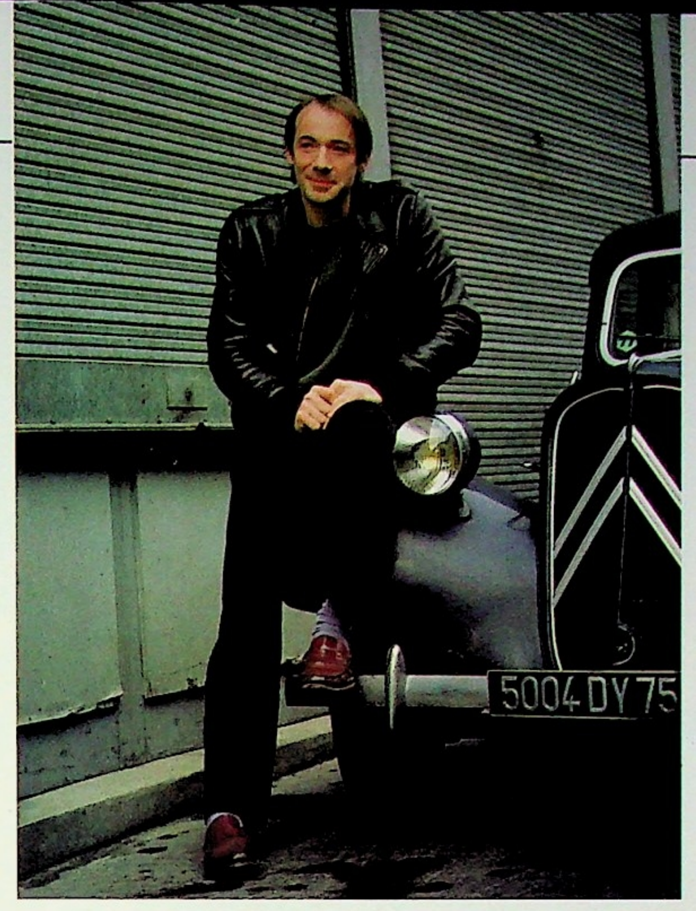
F.A.L. et Claire SOREL.



interview

Un killer nommé Fajardie

Fajardie a 36 ans, il écrit des polars efficaces et tranchants qui sont souvent des scénarios en puissance. Agressif et rebelle, il a beaucoup de choses à raconter et n'a pas fini de vider son sac. Nous nous sommes rendus à son domicile pour l'écouter parler. Voici.



Les critiques : *Depuis la parution de* TUEURS DE FLICS, *j'ai eu de nombreuses critiques élogieuses. Certaines passablement exagérées. Parmi celles qui m'ont le plus touché, il y a la citation de Max-Pol Fouchet, écrite peu avant sa mort : "Un véritable écrivain, M. Fajardie, c'est quelqu'un". Pour ce qui est de la découverte d'un grand auteur de roman noir, je dirais que ce domaine est un microcosme considéré encore maintenant comme un sous-produit. Le renouvellement des talents français n'est pas vraiment énorme, les comparaisons avec Manchette ou Vautrin, qui appartiennent à une autre génération, sont donc les seules possibles.*

Le polar : *C'est une littérature marginale, une sous-littérature complètement différente, plus axée sur l'évasion. Le polar possède néanmoins une énorme valeur en tant que témoignage social. On peut considérer l'importance de Chandler ou Hammett pour la description de la crise aux Etats-Unis. Cependant, Steinbeck l'a fait tout aussi bien sans être un auteur de roman noir. En France, cette jonction n'existe pas, la littérature traditionnelle semble ici un peu trop nombriliste. La marginalité de ce milieu s'explique par exemple avec le Fleuve Noir, où des auteurs ont écrit deux cents bouquins sans que personne connaisse leur nom. En France la réussite dans le roman noir, c'est vendre 20000 exemplaires.*

Les adaptations cinématographiques : *Il est étonnant aujourd'hui de voir tous ces jeunes metteurs en scène se tourner vers des œuvres écrites il y a vingt ou trente ans. Les années que nous vivons en ce moment sont pourtant d'un incroyable richesse, mais il se passe un phénomène bizarre de retour en arrière pour les sujets cinématographiques.*

Les militaires : *Non, il n'y a pas de fascination pour les militaires dans mes livres. J'ai simplement une admiration pour l'organisation ; de toute façon, je n'aime pas trop ce qui est improvisé, même dans la vie. J'ai toujours aimé depuis l'époque où j'étais militant avoir mes arrières protégés. Cela dit, je déteste l'armée. S'il y avait une guerre, je la ferais en partisan.*

L'engagement : *Je ne renie pas mon passé militant ni mes camarades de l'époque. Nous avons évolué, mais aujourd'hui je crois toujours fondamentalement au socialisme. Je préfère malgré tout préciser : a un socialisme non-autoritaire.*

Le héros et ses sentiments : *Je choisis en général des gens qui exercent un métier plutôt ordinaire, chauffeur routier ou instituteur par exemple, et qui, par un bouleversement quelconque, vont changer d'existence. Il y a alors un choc avec les flics, avec l'Etat, car le flic n'est en fait que le pion délégué par l'Etat contre l'homme en rupture. Mes flics ressemblent souvent au personnage qu'ils traquent, ils s'interrogent, sont mal dans leur peau ; de toute façon, ce ne sont pas des salauds. Le vrai salaud n'a pas de contradictions, il s'assume entièrement. Le bourreau et sa victime ont toujours des points communs. Quand un mec est vraiment bien, il n'a pas sa place dans la société, donc il DOIT disparaître. Dans mes livres, je crée des circonstances qui contiennent des contradictions afin que le lecteur arrive par cet environnement à un processus d'analyse sociale. Cela, bien entendu, en respectant les lois du genre et une certaine lisibilité. Je ne m'intéresse pas au braquage, à l'aspect technique, à l'enquête traditionnelle, au "qui a tué". On sait dès la première page qui a tué ; ce qui m'attire, c'est pourquoi et comment, à la suite de quel enchaînement, de quelle tragique fatalité.*

"Feelings" : *Pour moi, le sentiment qui régit les comportements, en particulier le mien, c'est la fidélité. Fidélité aux amis, aux idées, à l'amour. Je n'aime pas que les propos, comme les sentiments, soient galvaudés, mis au goût du jour. Les valeurs à la mode ne sont rien d'autre que la mode, éphémères. Je crois que l'on est plus respecté si l'on s'affiche tel qu'on est plutôt qu'en essayant désespérément de rattraper le train en marche. A trente-six ans, je n'ai rien à faire dans des concerts de rock où je ne comprends rien et je les laisse aux branchés sur le retour, rescapés des années folles de l'après-68.*

C'était, chers auditeurs, un résumé express du personnage Fajardie, assurément un grand bonhomme, qui s'est déjà pas mal battu, qui a vécu avec passion des bouleversements sociologiques et en a tiré profit avec lucidité et intelligence. Mais le mieux serait de lire tous ses livres, véritables bombes où le mot *ENNUI* n'a pas sa place. On en reparlera.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

TUEURS DE FLICS

LA MARE DU PETIT MALHEUR

NéO.

Tueurs de flics est la réédition du premier roman de Fajardie. L'œuvre n'est pas exempte de maladresses et le récit [illegible]ite entre une narration à la première personne et une autre, impersonnelle, sortie on ne sait d'où. Cependant le récit n'a pas vraiment d'importance. On aura compris d'après le seul titre qu'une bande d'énergumènes s'amuse à réduire les effectifs de la police, et l'on retrouvera dans certains passages la violence qui caractérise le roman noir français contemporain. Mais la vraie violence de Fajardie, salutaire, est celle qui consiste à se libérer de toutes les petites lâchetés quotidiennes, de toutes ces petites contraintes sociales imposées par les convenances et insupportables à la longue. Quand le héros ose enfin dire à sa marchande de journaux raciste tout le mal qu'il pense d'elle et depuis si longtemps, il détruit autant que s'il déchargeait une mitrailleuse.

Bien sûr, la révolte fajardiesque reste celle d'un idéaliste, comme le confirme son recueil de nouvelles **La mare du petit malheur.** Comme ailleurs, le tueur à gages accomplit son "contrat" jusqu'au bout et la victime s'écroule sur le macadam froid. Mais la victime meurt en ayant eu le temps de devenir l'ami de son exécuteur. Piètre consolation, un brin masochiste peut-être... En tout cas opposée au schéma traditionnel où les victimes se font descendre par leurs amis d'enfance. C'est peut-être toute la différence entre un polar de gauche et un polar de droite...

F.A.L. ■

QUERELLEUR

Sueurs Froides, Ed. Denoël

Le trait le plus caractéristique dans l'œuvre de Fajardie semble être la fatalité subie par ses personnages. Une chape terrifiante de circonstances et un enchaînement progressif pousse chacun de ses héros vers la mort. Ridicule, inutile ou souhaitable, mais toujours au bout de la course.

Le héros de *Querelleur* se prénomme Frédéric (tiens ?) et effectue son passage sous les oripeaux quand il apprend le décès de son frère. Dès cet instant, il se trouve pris dans une machination infernale qui, malgré sa lutte, mène à un final connu d'avance.

A travers ce parcours désespéré, Frédéric retrouve son enfance, redécouvrant ce frère qu'il a tant aimé. Un type un peu fou fourmillant de rêves mégalomanes et englouti par le premier qu'il est parvenu à réaliser. Frédéric connaîtra le poids de la trahison, celle de son oncle Gu, truand notoire et fan du Général, pourtant aussi fidèle à certaines valeurs que son neveu. Et, avant de recevoir l'extrême onction d'un gros calibre, il retrouvera son vieux compagnon d'enfance, Querelleur le cheval. Querelleur, un des derniers signes d'une liberté naturelle perdue dans un monde souillé.

Ce livre est sans doute l'un des plus forts de Fajardie, réunissant tout ce qui lui tient à cœur, l'amour tronqué, l'amitié défaite, la nostalgie et la perte de l'innocence. Autant de thèmes que Fajardie est un des rares à mettre en avant, usant de son style ironique et nerveux ("Je n'eus pas à me forcer beaucoup pour imiter le frangin car le sourire que je lui adressai fut sans doute le plus étriqué, le plus minable de toute l'histoire du sourire qui débuta lorsque Mr Cro-Magnon sourit de toutes ses dents jaunes et entartrées à l'adresse de Mme") et d'une véritable sincérité (fidélité à ceux qu'on aime, à la parole donnée, à sa jeunesse et à ses idées). Truffé de violences crues, de traits d'humour sarcastiques, de sentiments passionnés, *Querelleur*, c'est un peu comme si Walter Hill écrivait des polars.

Hervé "Action Man" DEPLASSE ■

TV



Conseillé par Starfix



L'IMPOSSIBLE MONSIEUR BEBE
(photo Antenne 2)

Ce mois-ci, c'est FR 3 qui est parti cueillir des pâquerettes sans un mot sur les "Cinémas de Minuit" ni sur "la Dernière Séance" : frustration, frustration...

LUNDI 16 AVRIL :
TF 1 : 20 h 35 : LE GITAN de José Giovanni (1975) avec Alain Delon.
Rebelle sans aucune raison.
FR 3 : 20 h 35 : NE NOUS FACHONS PAS, de Georges Lautner (1965), 95 mn.
Il paraît que c'est drôle.

MARDI 17 AVRIL :
A 2 : 20 h 40 : Mardi Cinéma : L'ETOILE DU NORD de Pierre Granier-Deferre avec Simone Signoret, Philippe Noiret et deux bonbons : Fanny Cottençon et Julie Jezéquel.
Ça grimace, ça grimace ; heureusement qu'elles sont là, les deux petites.
FR 3 : 20 h 35 : ASHANTI de Richard Fleischer (1978), V.F. 112 mn, avec Michael Caine, Peter Ustinov, William Holden, Beverley Johnson, Omar Sharif.
Super ! Esclaves, sang et passion ; Hollywood Trash, comme dit John Waters.

MERCREDI 18 AVRIL :
TF 1 : 22 h 30 : LE SAUT DANS LE VIDE de Marco Bellochio.
Si c'est aussi violent et dingue qu'*Au Nom du Père*, alors c'est bon.

JEUDI 19 AVRIL :
FR 3 : 20 h 35 : RETOUR A MARSEILLE de René Allio, 113 mn, avec Raf Vallone et Andréa Ferréol.
Allio y est né. Il doit en avoir marre, des brumes parisiennes.

VENDREDI 20 AVRIL :
A 2 : 23 h 05 : Cycle Howard Hawks : LE HARPON ROUGE (*Tiger Shark*) 1932 - V.O. 80 mn, avec Edward G. Robinson, Zita Johann, Richard Arlen, Vince Barnett.
Mélo flamboyant et requins dans tous leurs états.

DIMANCHE 22 AVRIL :
TF 1 : 20 h 35 : ILS SONT GRANDS CES PETITS, de Joël Santoni - 90 mn.
Tant qu'ils sont pas au chômage, on s'en fout.

LUNDI 23 AVRIL :
TF 1 : après-midi : TRAPEZE, de Carol Reed, (1956) V.F. 105 mn, avec Burt Lancaster, Tony Curtis, Gina Lollobrigida, Katy Jurado.
Deux trapézistes s'empoignent pour les beaux lollos de Gina.
20 h 35 : L'HOMME TRANQUILLE (*The Quiet Man*) de John Ford (1952) V.F. 129 mn, avec John Wayne, Maureen O'Hara, Victor MacLaglen, Ward Bond.
Version irlandaise pleine de whisky et de bagarres de *La Mégère Apprivoisée*.
A 2 : 15 h 35 : UN HOMME DANS LA FOULE (*A Face in the Crowd*) d'Elia Kazan (1957) V.F. 126 mn, avec Andy Griffith, Patricia Neal, Anthony Franciosa, Walther Matthau, Lee Remick.
Un plouc devenu vedette de TV. sombre dans la mégalo. Démonstration un peu scolaire qui tient mal la route.

MARDI 24 AVRIL :
A 2 : 20 h 40 : Mardi-Cinéma : TROIS HOMMES A ABATTRE de Jacques Deray d'après *Le Petit Bleu de la Côte Ouest* de Jean-Patrick Manchette avec Alain Delon, Dalila Di Lazzaro, Pascale Roberts, J.P. Darras.
Delon traqué dans un polar rétréci. Le livre est mieux.
FR 3 : 20 h 35 : ZORBA LE GREC (*Zorba the Greek*) de Michael Cacoyannis (1964) 142 mn – V.F, avec Anthony Quinn, Alan Bates, Irène Papas, Lila Kedrova.
Un écrivain anglais paumé parmi les Crétois sauvages. Quinn dans le syrto et Irène énerve les hommes de ses yeux de feu.

JEUDI 26 AVRIL :
TF 1 : 22 h 30 : REGARDS ET SOURIRES (*Looks and Smiles*) de Ken Loach (1981) V.O.
Le mal de vivre d'adolescents anglais au seuil de leur "vie active". Tendre et triste.
FR 3 : 20 h 35 : Ciné-Passion : SAINT MICHEL AVAIT UN COQ de Paolo et Vittorio Taviani, avec Giulio Brogi et Renato Scarpa. – 86 mn.
Les deux frangins frappent toujours fort. Ça me fatigue un max.

VENDREDI 27 AVRIL :
A 2 : 23 h 05 : Cycle Howard Hawks : L'IMPOSSIBLE MONSIEUR BEBE (*Bringing Up Baby*) (1938) V.O. 102 mn, avec Gary Grant, Katharine Hepburn, Barry Fitzgerald.
Un zoologue paume un os de dinosaure et cavale après un léopard pour les beaux yeux d'une excentrique. Chouettos.

DIMANCHE 29 AVRIL :
TF 1 : 20 h 35 : MONSIEUR KLEIN de Joseph Losey (1976) 123 mn, avec Alain Delon, Jean Bouise, Jeanne Moreau, Francine Bergé.
Je l'ai déjà annoncé le mois dernier, débrouillez-vous.

LUNDI 30 AVRIL :
TF 1 : 20 h 35 : L'HOMME DE LA PLAINE (*The Man from Laramie*) d'Anthony Mann (1955) V.F. 104 mn, avec James Stewart, Arthur Kennedy, Jack Elam, Donald Crisp, Cathy O'Donnell.
Un cow-boy venge la mort de son frère. Violent et beau.
FR 3 : 20 h 35 : ET LA TENDRESSE BORDEL ! de Patrick Schulmann – 90 mn.
Et mon gauche, tu l'as vu, mon gauche ?

MARDI 1 MAI :
FR 3 : La Dernière Séance, présentée par Michel Sardou. 20 h 50 : LA CIBLE HUMAINE (*The Gunfighter*) de Henry King (1950) V.F. 84 mn, avec Gregory Peck, Helen Westcott.
Héros de western aux belles moustaches.
23 h 00 : LE CAVALIER DU CREPUSCULE (*Love Me Tender*) de Robert D. Webb (1956) 95 mn, avec Elvis Presley, Richard Egan, Debra Paget.
Voir Elvis et mourir.

JEUDI 3 MAI :
TF 1 : 22 h 30 : LA CONSTANTE de Krystoff Zanussi.

VENDREDI 4 MAI :
A 2 : 23 h 05 : Ciné-Club-Cycle Howard Hawks : SEULS LES ANGES ONT DES AILES (1939) V.O. 116 mn, avec Gary Grant, Jean Arthur, Richard Barthelmess, Rita Hayworth.
Les affres de pilotes pour qui le courrier doit passer à tout prix.

DIMANCHE 6 MAI :
TF 1 : 20 h 35 : LE LAUREAT (*The Graduate*) de Mike Nichols (1967), V.F. 105 mn, avec Anne Bancroft, Dustin Hoffman, Katharine Ross.
Dustin aime la mère et la fille mais ne change pas de sexe. Brillant.

LUNDI 7 MAI :
TF 1 : 20 h 35 : L'HOMME PRESSE d'Edouard Molinaro (1977) avec Alain Delon et Mireille Darc.
Bon ben, qu'il y aille et qu'on n'en parle plus.

JEUDI 10 MAI :
TF 1 : 22 h 30 : MON ONCLE D'AMERIQUE d'Alain Resnais avec Roger Pierre, Nicole Garcia.
Vous ne le saviez pas ? Les rats sont vos petits frères ! Va vite jouer sur l'autoroute, le chat !

VENDREDI 11 MAI :
A 2 : Ciné-Club : 23 h 05 : Cycle Howard Hawks : LE GRAND SOMMEIL (*The Big Sleep*) (1946), V.O. 109 mn, avec Humphrey Bogart, Lauren Bacall, Dorothy Malone, John Ridgely, Martha Vickers, Elisha Cook Jr.
Le Marlowe de Raymond Chandler plonge dans "le Regard"...

DIMANCHE 13 MAI :
TF 1 : 20 h 35 : POUR CENT BRIQUES T'AS PLUS RIEN..
C'est bien ce que je me disais aussi...

Hélène Merrick ■


"J'ai lu, j'ai plané."
ISAAC ASIMOV
les robots
J'AI LU
ISAAC ASIMOV
les robots de l'aube
1
J'AI LU
ISAAC ASIMOV
les robots de l'aube
2
Qui a tué le robot Jander? L'inspecteur Baley est chargé de l'enquête. J'ai adoré ce "policier-fiction" où se mêlent suspens et évasion.
Le dernier Asimov, "Les robots de l'aube" est la conclusion des 2 grands romans d'Asimov, "Les robots" et "Les cavernes d'acier".
"Les robots de l'aube" d'Isaac Asimov - 16,50 F le volume.
Collection J'ai Lu Science-Fiction: 2 nouveautés par mois - à partir de 13,50 F le volume.
J'AI LU
J'ai Lu Science-Fiction: vos heures les plus passionnantes.
Synergie. K E